3 Ef

POËMES,

ÉPITRES

ET AUTRES POÉSIES.

PAR M. DE VOLTAIRE.

POEMES,

EPITRES

ET AUTRES POESIES.

BRITISH MUSEUM

BRITISH
MUSEUM

DE VOLTAIRE

POËMES,

ÉPITRES

ET AUTRES POÉSIES.

PAR M. DE VOLTAIRE.

A LONDRES.

M. DCC. LXXIX.

MVSEVM
BRITAN
NICVM

LE POËME DE FONTENOY.

Quoi ! du ſiecle paſſé le fameux ſatirique
Aura fait retentir la trompette héroïque,
Aura chanté du Rhin les bords enſanglantés,
Ses défenſeurs mourans, ſes flots épouvantés,
Son Dieu même en fureur, effrayé du paſſage,
Cédant à nos aïeux ſon onde & ſon rivage ;
Et vous, quand votre roi, dans des plaines de ſang,
Voit la mort devant lui voler de rang en rang ;
Tandis que de Tournay foudroyant les murailles,
Il ſuſpend les aſſauts pour courir aux batailles ;
Quand des bras de l'hymen s'élançant au trépas,
Son fils, ſon digne fils, ſuit de ſi près ſes pas ;
Vous, heureux par ſes loix, & grands par ſa vaillance,
François, vous garderiez un indigne ſilence !
Venez le contempler aux champs de Fontenoy.

O vous, gloire, vertu, déesses de mon roi,
Redoutable Bellone, & Minerve chérie,
Passion des grands cœurs, amour de la patrie,
Pour couronner Louis, prêtez-moi vos lauriers;
Enflammez mon esprit du feu de nos guerriers;
Peignez de leurs exploits une éternelle image.
Vous m'avez transporté sur ce sanglant rivage;
J'y vois ces combattans que vous conduisez tous.
C'est là ce fier Saxon qu'on croit né parmi nous,
Maurice, qui, touchant à l'infernale rive,
Rappelle pour son roi son ame fugitive,
Et qui demande à Mars, dont il a la valeur,
De vivre encor un jour, & de mourir vainqueur.
Conservez, justes cieux, ses hautes destinées;
Pour Louis & pour nous prolongez ses années.
Déja de la tranchée Harcourt est accouru;
Tout poste est assigné, tout danger est prévu.
Noailles, pour son roi plein d'un amour fidelle,
Voit la France en son maître, & ne regarde qu'elle.
Ce sang de tant de rois, ce sang du grand Condé,

D'Eu, par qui des François le tonnerre eſt guidé,
Penthievre, dont le zele avoit devancé l'âge,
Qui déja vers le Mein ſignala ſon courage,
Baviere avec de Pons, Boufflers & Luxembourg,
Vont chacun dans leur place attendre ce grand jour:
Chacun porte l'eſpoir aux guerriers qu'il commande:
Le fortuné Danoy, Chabanes, Galerande,
Le vaillant Bérenger, ce défenſeur du Rhin,
Colbert & du Chaila, tous nos héros enfin,
Dans l'horreur de la nuit, dans celle du ſilence,
Demandent ſeulement que le péril commence.
Le jour frappe déja de ſes rayons naiſſans
De vingt peuples unis les drapeaux menaçans.
Le Belge, qui, jadis fortuné ſous nos princes,
Vit l'abondance alors enrichir nos provinces;
Le Batave prudent, dans l'Inde reſpecté,
Puiſſant par ſon travail & par ſa liberté,
Qui, long-temps opprimé par l'Autriche cruelle,
Ayant briſé ſon joug, s'arme aujourd'hui pour elle;
L'Hanovrien conſtant, qui, formé pour ſervir,
Sait ſouffrir & combattre, & ſur-tout obéir;
L'Autrichien rempli de ſa gloire paſſée,

De ſes derniers Céſars occupant ſa penſée ;
Sur-tout ce peuple altier qui voit ſur tant de mers
Son commerce & ſa gloire embraſſer l'univers,
Mais qui, jaloux en vain des grandeurs de la France,
Croit porter dans ſes mains la foudre & la balance ;
Tous marchent contre nous ; la valeur les conduit,
La haine les anime, & l'eſpoir les ſéduit.
De l'empire françois l'indomptable génie.
Brave, auprès de ſon roi leur foule réunie.
Des montagnes, des bois, des fleuves d'alentour,
Tous les dieux alarmés ſortent de leur ſéjour ;
Incertains pour quel maître en ces plaines fécondes
Vont croître leurs moiſſons, & vont couler leurs ondes,
La fortune auprès d'eux d'un vol prompt & léger,
Les lauriers dans les mains, fend les plaines de l'air ;
Elle obſerve Louis, & voit avec colere
Que ſans elle aujourd'hui la valeur va tout faire.
Le brave Cumberland, fier d'attaquer Louis,

A déja diſpoſé ſes bataillons hardis.
Tels ne parurent point aux rives du Scamandre,
Sous ces murs ſi vantés que Pyrrhus mit en cendre,
Ces antiques héros, qui, montés ſur un char,
Combattoient en déſordre, & marchoient au haſard;
Mais tel fut Scipion ſous les murs de Carthage;
Tels ſon rival & lui, prudens avec courage,
Déployant de leur art les terribles ſecrets,
L'un vers l'autre avancés, s'admiroient de plus près.
L'Eſcaut, les ennemis, les remparts de la ville,
Tout préſente la mort, & Louis eſt tranquille.
Cent tonnerres de bronze ont donné le ſignal.
D'un pas ferme & preſſé, d'un front toujours égal,
S'avance vers nos rangs la profonde colonne,
Que la terreur devance & la flamme environne;
Comme un nuage épais, qui, ſur l'aile des vents,
Porte l'éclair, la foudre & la mort dans ſes flancs.
Les voilà ces rivaux du grand nom de mon maître,
Plus farouches que nous, auſſi vaillans peut-être,

Encor tout orgueilleux de leurs premiers exploits.
Bourbons, voici le temps de venger les Valois.
Dans un ordre effrayant trois attaques formées,
Sur trois terrains divers engagent les armées;
Le François, dont Maurice a gouverné l'ardeur,
A ſon poſte attaché, joint l'art à la valeur.
La mort ſur les deux camps étend ſa main cruelle;
Tous ſes traits ſont lancés, le ſang coule autour d'elle.
Chefs, officiers, ſoldats, l'un ſur l'autre entaſſés,
Sous le fer expirans, par le plomb renverſés,
Pouſſent les derniers cris en demandant vengeance.
Grammont, que ſignaloit ſa noble impatience,
Grammont dans l'Elyſée emporte la douleur
D'ignorer, en mourant, ſi ſon maître eſt vainqueur.
De quoi lui ſerviront ces grands titres de gloire,
Ce ſceptre des guerriers, honneur de ſa mémoire?
Ce rang, ces dignités, vanité des héros,
Que la mort avec eux précipite aux tombeaux?
Tu meurs, jeune Craon! que le ciel moins ſévere

Veille ſur les deſtins de ton généreux frere !
Hélas ! cher Longaunay, quelle main, quel ſecours
Peut arrêter ton ſang, & ranimer tes jours ?
Ces miniſtres de Mars, qui d'un vol ſi rapide
S'élançoient à la voix de leur chef intrépide,
Sont, du plomb qui les ſuit, dans leur courſe arrêtés ;
Tels que des champs de l'air tombent précipités,
Des oiſeaux tout ſanglans, palpitans ſur la terre.
Le fer atteint d'Avray. Le jeune d'Aubeterre
Voit de ſa légion tous les chefs indomptés,
Sous le glaive & le feu mourans à ſes côtés.
Guerriers que Chabrillant avec Brancas raſſemble,
Que d'Anglois immolés vont payer votre vie !
Je te rends grace, ô Mars ! dieu de ſang, dieu cruel,
La race de Colbert, ce miniſtre immortel,
Echappe en ce carnage à ta main ſanguinaire.
Guerchi n'eſt point frappé ; la vertu peut te plaire.
Mais vous, brave Daché, quel ſera votre ſort ?
Le ciel ſauve à ſon gré, donne & ſuſpend la mort.
Infortuné Lutteaux ! tout chargé de bleſſures,
L'art qui veille à ta vie ajoute à tes tortures ;
Tu meurs dans les tourmens ; nos cris mal entendus

Te demandent au ciel, & déja tu n'es plus.
O combien de vertus que la tombe dévore !
Combien de jours brillans éclipſés à l'aurore !
Que nos lauriers ſanglans doivent coûter de pleurs !
Ils tombent ces héros, ils tombent ces vengeurs ;
Ils meurent, & nos jours ſont heureux & tranquilles ;
La molle volupté, le luxe de nos villes,
Filent ces jours ſereins, ces jours que nous devons
Au ſang de nos guerriers, aux périls des Bourbons.
Couvrons du moins de fleurs ces tombes glorieuſes ;
Arrachons à l'oubli ces ombres vertueuſes ;
Vous qui lanciez la foudre, & qu'ont frappé ſes coups,
Revivez dans nos chants, quand vous mourez pour nous.
Eh ! quel ſeroit, grand Dieu ! le citoyen barbare,
Prodigue de cenſure, & de louange avare,
Qui, peu touché des morts, & jaloux des vivans,
Leur pourroit envier mes pleurs & mon encens?
Ah ! s'il eſt parmi nous des cœurs dont l'indolence,

Insensible aux grandeurs, aux pertes de la
France,
Dédaigne de m'entendre & de m'encourager,
Réveillez-vous, ingrats, Louis est en danger.
Le feu, qui se déploie, & qui dans son pas-
sage
S'anime en dévorant l'aliment de sa rage;
Les torrens débordés dans l'horreur des hivers,
Le flux impétueux des menaçantes mers,
Ont un cours moins rapide, ont moins de
violence
Que l'épais bataillon qui contre nous s'avance;
Qui triomphe en marchant, qui, le fer à la
main,
A travers les mourans s'ouvre un large che-
min.
Rien n'a pu l'arrêter; Mars pour lui se dé-
clare.
Le roi voit le malheur, le brave & le répare.
Son fils, son seul espoir... Ah cher prince!
arrêtez;
Où portez-vous ainsi vos pas précipités?
Conservez cette vie au monde nécessaire.
Louis craint pour son fils, le fils craint pour
son pere;
Nos guerriers tout sanglans frémissent pour
tous deux,
Seul mouvement d'effroi dans ces cœurs gé-
néreux.

Vous qui gardez mon roi, vous qui vengez
la France,
Vous, peuple de héros, dont la foule s'a-
vance,
Accourez, c'eſt à vous de fixer les deſtins;
Louis, ſon fils, l'état, l'Europe eſt en vos
mains.
Maiſon du roi, marchez, aſſurez la victoire;
Soubiſe & Pecquigny vous menent à la
gloire.
Paroiſſez, vieux ſoldats, dont les bras éprouvés
Lancent de loin la mort, que de près vous
bravez.
Venez, vaillante élite, honneur de nos
armées,
Partez, fleches de feu, grenades enflammées;
Phalanges de Louis, écraſez ſous vos coups
Ces combattans ſi fiers & ſi dignes de vous.
Richelieu, qu'en tous lieux emporte ſon
courage,
Ardent, mais éclairé, vif à la fois & ſage,
Favori de l'Amour, de Minerve & de Mars,
Richelieu vous appelle, il n'eſt plus de
haſards;
Il vous appelle: il voit d'un œil prudent &
ferme,
Des ſuccès ennemis & la cauſe & le terme;
Il vole, & ſa vertu ſecondant vos grands
cœurs,

Il vous marque la place où vous ſerez vainqueurs.
D'un rempart de gazon, foible & prompte barriere,
Que l'art oppoſe à peine à la fureur guerriere,
La Marck, la Vauguion, Choiſeul, d'un même effort,
Arrêtent une armée, & repouſſent la mort.
D'Argenſon, qu'enflammoient les regards de ſon pere,
La gloire de l'état, à tous les ſiens ſi chere,
Le danger de ſon roi, le ſang de ſes aïeux,
Aſſaillit par trois fois ce corps audacieux,
Cette maſſe de feu qui ſemble impénétrable :
On l'arrête, il revient, ardent, infatigable ;
Ainſi qu'aux premiers temps par leurs coups redoublés
Les béliers enfonçoient les remparts ébranlés.
Ce brillant eſcadron, fameux par cent batailles.
Lui, par qui Catinat fut vainqueur à Marſailles,
Arrive, voit, combat, & ſoutient ſon grand nom.
Tu ſuis de Chaſtellet, jeune Caſtelmoron,
Toi qui touches encor à l'âge de l'enfance,
Toi qui, d'un foible bras qu'affermit ta vaillance,
Reprends ces étendards déchirés & ſanglans

Que l'orgueilleux Anglois emportoit dans ſes rangs.
C'eſt dans ces rangs affreux que Chevriel expire.
Monaco perd ſon ſang, & l'amour en ſoupire.
Anglois, ſur du Gueſclin deux fois tombent vos coups;
Frémiſſez à ce nom ſi funeſte pour vous.
Mais quel brillant héros, au milieu du carnage,
Renverſé, relevé, s'eſt ouvert un paſſage?
Biron, tels on voyoit dans les plaines d'Ivry
Tes immortels aïeux ſuivre le grand Henri.
Tel étoit ce Crillon, chargé d'honneurs ſuprêmes,
Nommé brave autrefois par les braves eux-mêmes.
Tels étoient ces d'Aumonts, ces grands Montmorencis,
Ces Créquis ſi vantés, renaiſſans dans leurs fils;
Tel ſe forma Turenne au grand art de la guerre,
Près d'un autre Saxon, la terreur de la terre,
Quand la juſtice & Mars, ſous un autre Louis,
Frappoient l'aigle d'Autriche, & relevoient les lis.
Comment ces courtiſans, doux, enjoués, aimables,

Sont-ils

Sont-ils dans les combats des lions indomptables ?
Quel assemblage heureux de graces, de valeur !
Boufflers, Meuze, d'Ayen, Duras, bouillans d'ardeur,
A la voix de Louis, courez, troupe intrépide.
Que les François sont grands quand leur maître les guide !
Ils l'aiment, ils vaincront, leur pere est avec eux.
Son courage n'est point cet instinct furieux,
Ce courroux emporté, cette valeur commune ;
Maître de son esprit, il l'est de la fortune ;
Rien ne trouble ses sens ; rien n'éblouit ses yeux :
Il marche, il est semblable à ce maître des dieux,
Qui frappant les Titans, & tonnant sur leurs têtes,
D'un front majestueux dirigeoit les tempêtes ;
Il marche, & sous ses coups la terre au loin mugit ;
L'Escaut fuit, la mer gronde, & le ciel s'obscurcit.
Sur un nuage épais que des antres de l'Ourse
Les vents affreux du Nord apportent dans leur course,

Les vainqueurs des Valois deſcendent en courroux :
Cumberland, diſent-ils, nous n'eſpérons qu'en vous ;
Courage, raſſemblez vos légions altieres ;
Bataves, revenez, défendez vos barrieres,
Anglois, vous que la paix ſembloit ſeule alarmer,
Vengez-vous d'un héros qui daigne encor l'aimer ;
Ainſi que ſes bienfaits craindrez-vous ſa vaillance ?
Mais ils parlent en vain ; lorſque Louis s'avance,
Leur génie eſt dompté, l'Anglois eſt abattu,
Et la férocité le cede à la vertu.
Clare avec l'Irlandois, qu'animent nos exemples,
Venge ſes rois trahis, ſa patrie & ſes temples.
Peuple ſage & fidelle, heureux Helvétiens,
Nos antiques amis, & nos concitoyens,
Votre marche aſſurée, égale, inébranlable,
Des ardens Neuſtriens ſuit la fougue indomptable.
Ce Danois, ce héros, qui des frimats du Nord,
Par le dieu des combats fut conduit ſur ce bord,
Admire les François qu'il eſt venu défendre.

Mille cris redoublés près de lui font entendre :
Rendez-vous, ou mourez, tombez ſous notre effort :
C'en eſt fait, & l'Anglois craint Louis & la mort.
Allez, brave d'Eſtrée, achevez cet ouvrage,
Enchaînez ces vaincus échappés au carnage ;
Que du roi qu'ils bravoient ils implorent l'appui ;
Ils ſeront fiers encor, ils n'ont cédé qu'à lui.
Bientôt vole après eux ce corps fier & rapide,
Qui ſemblable au dragon qu'il eut jadis pour guide,
Toujours prêt, toujours prompt, de pied ferme en courant,
Donne de deux combats le ſpectacle effrayant.
C'eſt ainſi que l'on voit, dans les champs des Numides,
Différemment armés des chaſſeurs intrépides ;
Les courſiers écumans franchiſſent le guérets ;
On gravit ſur les monts, on borde les forêts ;
Les piéges ſont dreſſés ; on attend, on s'élance ;
Le javelot fend l'air, & le plomb le devance.
Les léopards ſanglans, percés de coups divers,
D'affreux rugiſſemens font retentir les airs ;
Dans le fond des forêts ils vont cacher leur rage.
Ah! c'eſt aſſez de ſang, de meurtre, de ravage,

Sur des morts entaſſés c'eſt marcher trop long-temps.
Noailles, ramenez vos ſoldats triomphans.
Mars voit avec plaiſir leurs mains victorieuſes,
Traîner dans notre camp ces machines affreuſes,
Ces foudres ennemis contre nous dirigés.
Venez lancer ces traits que leur mains ont forgés;
Qu'ils renverſent par vous les murs de cette ville,
Du Batave indécis la barriere & l'aſyle,
Ces premiers fondemens de l'empire des lis.
Puiſſent-ils par vos mains être enfin raffermis!
Déja Tournay ſe rend, déja Gand s'épouvante:
Charles-Quint s'en émut; ſon ombre gémiſſante
Pouſſe un cri dans les airs, & fuit de ce ſéjour,
Où pour vaincre autrefois le ciel le mit au jour.
Il fuit: mais quel objet pour cette ombre alarmée!
Il voit ces vaſtes champs couverts de notre armée;
L'Anglois, deux fois vaincu, cédant de toutes parts,
Dans les mains de Louis laiſſant ſes étendards:
Le Belge en vain caché dans ſes villes tremblantes,

Les murs de Gand tombés ſous ſes mains
froudroyantes,
Et ſon char de victoire, en ces vaſtes remparts,
Ecraſant le berceau du plus grand des Céſars.
François, heureux guerriers, vainqueurs doux
& terribles,
Revenez, ſuſpendez dans nos temples paiſibles
Ces armes, ces drapeaux, ces étendards ſanglans.
Que vos chants de victoire animent tous nos
chants.
Les palmes dans les mains, nos peuples vous
attendent:
Nos cœurs volent vers vous, nos regards vous
demandent;
Vos meres, vos enfans, près de vous empreſſés,
Encor tout éperdus de vos périls paſſés,
Vont baigner dans l'excès d'une ardente allé-
greſſe,
Vos fronts victorieux, de larmes de tendreſſe.
Accourez, recevez à votre heureux retour,
Le prix de la vertu par les mains de l'amour.

POËME

SUR

LE DÉSASTRE DE LISBONNE,

OU

EXAMEN DE CET AXIOME,

TOUT EST BIEN.

O Malheureux mortels ! ô terre déplorable !
O de tous les fléaux aſſemblage effroyable !
D'inutiles douleurs éternel entretien !
Philoſophes trompés, qui criez : *Tout eſt bien*,
Accourez, contemplez ces ruines affreuſes,
Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuſes,
Ces femmes, ces enfans, l'un ſur l'autre entaſſés,
Sous ces marbres rompus ces membres diſperſés ;
Cent mille infortunés que la terre dévore,
Qui ſanglans, déchirés, & palpitans encore,
Enterrés ſous leurs toîts, terminent ſans ſecours,

Dans l'horreur des tourmens, leurs lamentables jours.
Aux cris demi-formés de leurs voix expirantes,
Au ſpectacle effrayant de leurs cendres fumantes,
Direz-vous : C'eſt l'effet des éternelles loix,
Qui d'un Dieu libre & bon néceſſitent le choix.
Direz-vous, en voyant cet amas de victimes,
Dieu s'eſt vengé, leur mort eſt le prix de leurs crimes.
Quel crime, quelle faute ont commis ces enfans,
Sur le ſein maternel écraſés & ſanglans?
Lisbonne qui n'eſt plus, eut-elle plus de vices
Que Londres, que Paris plongés dans les délices?
Lisbonne eſt abîmée, & l'on danſe à Paris.
Tranquilles ſpectateurs, intrépides eſprits,
De vos freres mourans contemplant les naufrages,
Vous recherchez en paix les cauſes des orages;
Mais du ſort ennemi quand vous ſentez les coups,
Devenus plus humains, vous pleurez comme nous.
Croyez-moi, quandla terre entr'ouvre ſes abymes,

Ma plainte eſt innocente, & mes cris légi-
times.
Par-tout environnés des cruautés du ſort,
Des fureurs des méchans, des piéges de la
mort,
De tous les élémens éprouvant les atteintes,
Compagnons de nos maux, permettez-nous
les plaintes.
C'eſt l'orgueil, dites-vous, l'orgueil ſédi-
tieux,
Qui prétend qu'étant mal, nous pouvions
être mieux.
Allez interroger les rivages du Tage;
Fouillez dans les débris de ce ſanglant ravage;
Demandez aux mourans, dans ce ſéjour
d'effroi,
Si c'eſt l'orgueil qui crie: *O ciel! ſecourez-moi;*
O ciel! ayez pitié de l'humaine miſere.
Tout eſt bien, dites-vous, & tout eſt *né-*
ceſſaire.
Quoi! l'univers entier, ſans ce gouffre in-
fernal,
Sans engloutir Lisbonne, eût-il été plus mal?
Etes-vous aſſurés que la cauſe éternelle,
Qui fait tout, qui ſait tout, qui créa tout
pour elle,
Ne pouvoit nous jetter dans ces triſtes climats,
Sans former des volcans allumés ſous nos pas?
Borneriez-vous ainſi la ſuprême puiſſance?

Lui défendriez-vous d'exercer ſa clémence ?
L'éternel artiſan n'a-t-il pas dans ſes mains
Des moyens infinis tout prêts pour ſes deſſeins ?
Je déſire humblement, ſans offenſer mon maître,
Que ce gouffre enflammé de ſouffre & de ſalpêtre
Eût allumé ſes feux dans le fond des déſerts.
Je reſpecte mon Dieu, mais j'aime l'univers :
Quand l'homme oſe gémir d'un fléau ſi terrible,
Il n'eſt point orgueilleux, hélas ! il eſt ſenſible.
Les triſtes habitans des ces bords déſolés,
Dans l'horreur des tourmens ſeroient-ils conſolés,
Si quelqu'un leur diſoit : *Tombez, mourez tranquilles,*
Pour le bonheur du monde on détruit vos aſyles ;
D'autres mains vont bâtir vos palais embraſés ;
D'autres peuples naîtront dans vos murs écraſés ;
Le Nord va s'enrichir de vos pertes fatales ;
Tous vos maux ſont un bien dans les loix générales ;
Dieu vous voit du même œil que les vils vermiſſeaux,

Dont vous ſerez la proie au fond de vos tombeaux.
A des infortunés quel horrible langage!
Cruels! à mes douleurs n'ajoutez point l'outrage.
Non, ne préſentez plus à mon cœur agité
Ces immuables loix de la néceſſité,
Cette chaîne des corps, des eſprits & des mondes.
O rêves de ſavans! ô chimeres profondes!
Dieu tient en main la chaîne, & n'eſt point enchaîné:
Par ſon choix bienfaiſant tout eſt déterminé:
Il eſt libre, il eſt juſte, il n'eſt point implacable.
Pourquoi donc ſouffrons-nous ſous un maître équitable?
Voilà le nœud fatal qu'il falloit délier.
Guérirez-vous nos maux en oſant les nier?
Tous les peuples tremblans ſous une main divine,
Du mal que vous niez ont cherché l'origine.
Si l'éternelle loi qui meut les élémens,
Fait tomber les rochers ſous les efforts des vents,
Si les chênes touffus par la foudre s'embraſent,
Ils ne reſſentent point les coups qui les écraſent.
Mais je vis, mais je ſens, mais mon cœur opprimé

Demande des ſecours au Dieu qui l'a formé.
Enfans du Tout-puiſſant, mais nés dans la miſere,
Nous étendons les mains vers notre commun pere.
Le vaſe, on le ſait bien, ne dit point au potier,
Pourquoi ſuis-je ſi vil, ſi foible, ſi groſſier?
Il n'a point la parole, il n'a point la penſée;
Cette urne en ſe formant, qui tombe fracaſſée,
De la main du potier ne reçut point un cœur,
Qui déſirât les biens, & ſentît ſon malheur.
Ce malheur, dites-vous, eſt le bien d'un autre être.
De mon corps tout ſanglant mille inſectes vont naître:
Quand la mort met le comble aux maux que j'ai ſoufferts,
Le beau ſoulagement d'être mangé des vers!
Triſtes calculateurs des miſeres humaines,
Ne me conſolez point, vous aigriſſez mes peines;
Et je ne vois en vous que l'effort impuiſſant
D'un fier infortuné qui feint d'être content.
Je ne ſuis du grand *Tout* qu'une foible partie:
Oui; mais les animaux condamnés à la vie,
Tous les êtres ſentans nés ſous la même loi,
Vivent dans la douleur, & meurent comme moi.
Le vautour acharné ſur ſa timide proie,

De ſes membres ſanglans ſe repaît avec joie :
Tout ſemble bien pour lui, mais bientôt à ſon tour
Une aigle au bec tranchant dévore le vautour.
L'homme d'un plomb mortel atteint cette aigle altiere ;
Et l'homme aux champs de Mars. couché ſur la pouſſiere,
Sanglant, percé de coups, ſur un tas de mourans,
Sert d'aliment affreux aux oiſeaux dévorans.
Ainſi du monde entier tous les membres gémiſſent ;
Nés tous pour les tourmens, l'un par l'autre ils périſſent :
Et vous compoſerez, dans ce chaos fatal,
Des malheurs de chaque être un bonheur général ?
Quel bonheur, ô mortel, & foible, & miſérable !
Vous criez : *Tout eſt bien*, d'une voix lamentable.
L'univers vous dément, & votre propre cœur
Cent fois de votre eſprit a réfuté l'erreur.
Elémens, animaux, humains, tout eſt en guerre.
Il le faut avouer, le *mal* eſt ſur la terre :
Son principe ſecret ne nous eſt point connu.
De l'auteur de tout bien le mal eſt-il venu ?

Eſt-ce

Eſt-ce le noir Tiphon, le barbare Arimane
Dont la loi tyrannique à ſouffrir nous condamne ?
Mon eſprit n'admet point ces monſtres odieux,
Dont le monde en tremblant fit autrefois des dieux.
Mais comment concevoir un Dieu la bonté même,
Qui prodigua ſes biens à ſes enfans qu'il aime,
Et qui verſa ſur eux les maux à pleines mains?
Quel œil peut pénétrer dans ſes profonds deſſeins ?
De l'Etre tout-parfait le mal ne pouvoit naître,
Il ne vient point d'autrui, puiſque Dieu ſeul eſt maître.
Il exiſte pourtant. O triſtes vérités !
O mélange étonnant de contrariétés !
Un Dieu vint conſoler notre race affligée ;
Il viſita la terre, & ne l'a point changée ;
Un ſophiſte arrogant nous dit qu'il ne l'a pu :
Il le pouvoit, dit l'autre, & ne l'a point voulu :
Il le voudra ſans doute. Et tandis qu'on raiſonne,
Des foudres ſouterrains engloutiſſent Lisbonne,
Et de trente Cités diſperſent les débris,
Des bords ſanglans du Tage à la mer de Cadix.
Ou l'homme eſt né coupable, & Dieu punit ſa race,
Ou ce Maître abſolu de l'être & de l'eſpace,

Sans courroux, ſans pitié, tranquille, indifférent,
De ſes premiers décrets ſuit l'éternel torrent :
Ou la matiere informe à ſon maître rebelle,
Porte en ſoi des défauts *néceſſaires* comme elle ;
Ou bien Dieu nous éprouve ; & ce ſéjour mortel
N'eſt qu'un paſſage étroit vers un monde éternel.
Nous eſſuyons ici des douleurs paſſageres.
Le trépas eſt un bien qui finit nos miſeres.
Mais quand nous ſortirons de ce paſſage affreux,
Qui de nous prétendra mériter d'être heureux?
Quelque parti qu'on prenne, on doit frémir ſans doute.
Il n'eſt rien qu'on connoiſſe, & rien qu'on ne redoute.
La nature eſt muette, on l'interroge en vain.
On a beſoin d'un Dieu qui parle au genre humain.
Il n'appartient qu'à lui d'expliquer ſon ouvrage,
De conſoler le foible, & d'éclairer le ſage.
L'homme, au doute, à l'erreur, abandonné ſans lui,
Cherche en vain des roſeaux qui lui ſervent d'appui.

Leibnitz ne m'apprend point par quels nœuds
invisibles
Dans le mieux ordonné des univers possibles,
Un désordre éternel, un chaos de malheurs,
Mêle à nos vains plaisirs de réelles douleurs;
Ni pourquoi l'innocent, ainsi que le coupable,
Subit également ce mal inévitable:
Je ne conçois pas plus comment tout seroit
bien:
Je suis comme un docteur, hélas? je ne sais
rien.
Platon dit qu'autrefois l'homme avoit eu
des ailes,
Un corps impénétrable aux atteintes mortelles,
La douleur, le trépas, n'approchoient point
de lui.
De cet état brillant qu'il differe aujourd'hui!
Il rampe, il souffre, il meurt; tout ce qui
naît expire;
De la destruction la nature est l'empire.
Un foible composé de nerfs & d'ossemens
Ne peut être insensible au choc des élémens;
Ce mélange de sang, de liqueurs & de poudre,
Puisqu'il fut assemblé, fut fait pour se dissoudre;
Et le sentiment prompt de ces nerfs délicats
Fut soumis aux douleurs ministres du trépas.
C'est là ce que m'apprend la voix de la nature.
J'abandonne Platon, je rejette Epicure.

Bayle en ſait plus qu'eux tous ; je vais le
conſulter :
La balance à la main, Bayle enſeigne à douter.
Aſſez ſage, aſſez grand, pour être ſans ſyſtême,
Ils les a tous détruits, & ſe combat lui-même:
Semblable à cet aveugle en butte aux Philiſ-
tins,
Qui tomba ſous les murs abattus par ſes
mains.
Que peut donc de l'eſprit la plus vaſte éten-
due ?
Rien : le livre du ſort ſe ferme à notre vue.
L'homme étranger à ſoi, de l'homme eſt
ignoré.
Que ſuis-je ? où ſuis-je ? où vais-je ? & d'où
ſuis-je tiré ?
Atomes tourmentés ſur cet amas de boue,
Que la mort engloutit, & dont le ſort ſe joue,
Mais atomes penſans, atomes dont les yeux
Guidés par la penſée ont meſuré des cieux ;
Au ſein de l'infini nous élançons notre être,
Sans pouvoir un moment nous voir & nous
connoître.
Ce monde, ce théatre, & d'orgueil & d'er-
reur,
Eſt plein d'infortunés qui parlent de bonheur.
Tout ſe plaint, tout gémit en cherchant le
bien-être ;
Nul ne voudroit mourir ; nul ne voudroit re-
naître.

Quelquefois dans nos jours conſacrés aux
douleurs,
Par la main du plaiſir nous eſſuyons nos
pleurs.
Mais le plaiſir s'envole & paſſe comme une
ombre.
Nos chagrins, nos regrets, nos pertes ſont
ſans nombre.
Le paſſé n'eſt pour nous qu'un triſte ſouvenir:
Le préſent eſt affreux, s'il n'eſt point d'avenir,
Si la nuit du tombeau détruit l'être qui penſe.
Un jour tout ſera bien, voilà notre eſpé-
rance;
Tout eſt bien aujourd'hui, voilà l'illuſion.
Les ſages me trompoient, & Dieu ſeul a
raiſon.
Humble dans mes ſoupirs, ſoumis dans ma
ſouffrance,
Je ne m'éleve point contre la providence.
Sur un ton moins lugubre on me vit autre-
fois,
Chanter des doux plaiſirs les ſéduiſantes loix.
D'autres tems, d'autres mœurs: inſtruit par
la vieilleſſe,
Des humains égarés partageant la foibleſſe,
Dans une épaiſſe nuit cherchant à m'éclairer,
Je ne ſais que ſouffrir, & non pas murmurer.
Un Calife autrefois à ſon heure derniere,
Au dieu qu'il adoroit dit pour toute priere:

Je t'apporte, ô seul roi, seul être illimité,
Tout ce que tu n'as point dans ton immensité,
Les défauts, les regrets, les maux & l'ignorance;
Mais il pouvoit encor ajouter l'*espérance.*

LA LOI NATURELLE, POËME EN QUATRE PARTIES.

EXORDE.

O vous, dont les exploits, le regne & les ouvrages
Deviendront la leçon des héros & des ſages,
Qui voyez d'un même œil les caprices du ſort,
Le trône & la cabane, & la vie & la mort;
Philoſophe intrépide, affermiſſez mon ame;
Couvrez-moi des rayons de cette pure flamme
Qu'allume la raiſon, qu'éteint le préjugé.
Dans cette nuit d'erreur, où le monde eſt plongé,
Apportons, s'il ſe peut, une foible lumiere.
Nos premiers entretiens, notre étude premiere,

Etoient, je m'en ſouviens, Horace avec Boileau.
Vous y cherchiez le *vrai*, vous y goûtiez le *beau*:
Quelques traits échappés d'une utile morale,
Dans leurs piquans écrits brillent par intervalle;
Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré.
D'un eſprit plus hardi, d'un pas plus aſſuré,
Il porta le flambeau dans l'abyme de l'être,
Et l'homme avec lui ſeul apprit à ſe connoître.
L'art quelquefois frivole, & quelquefois divin,
L'art des vers eſt dans Pope utile au genre humain.
Que m'importe en effet que le flatteur d'Octave,
Paraſite diſcret, non moins qu'adroit eſclave,
Du lit de ſa Glycere, ou de Ligurinus,
En proſe meſurée inſulte à Criſpinus?
Que Boileau répandant plus de ſel que de grace,
Veuille outrager Quinault, penſe avilir le Taſſe?
Qu'il peigne de Paris les triſtes embarras,
Ou décrive en beaux vers un fort mauvais repas?
Il faut d'autres objets à votre intelligence.
De l'eſprit qui vous meut vous recherchez l'eſſence,

Son principe, ſa fin, & ſur-tout ſon devoir.
Voyons ſur ce grand point ce qu'on a pu ſavoir,
Ce que l'erreur fait croire aux docteurs du vulgaire,
Et ce que vous inſpire un Dieu qui vous éclaire.
Dans le fond de nos cœurs il faut chercher ſes traits :
Si Dieu n'eſt pas dans nous, il n'exiſta jamais.
Ne pouvons-nous trouver l'auteur de notre vie
Qu'au labyrinthe obſcur de la théologie ?
Origene & Jean Scot ſont chez vous ſans crédit :
La nature en ſait plus qu'ils n'en ont jamais dit.
Ecartons ces romans qu'on appelle ſyſtêmes,
Et pour nous élever deſcendons dans nous-mêmes.

PREMIERE PARTIE.

DIEU a donné aux hommes les idées de la justice, & la conscience pour les avertir, comme il leur a donné tout ce qui leur est nécessaire. C'est là cette loi naturelle sur laquelle la religion est fondée. C'est ce seul principe qu'on développe ici. L'on ne parle que de la loi naturelle, & non de la religion & de ses augustes mystères.

Soit qu'un être inconnu, par lui seul existant,
Ait tiré depuis peu l'univers du néant :
Soit qu'il ait arrangé la matiere éternelle ;
Qu'elle nage en son sein, ou qu'il regne loin d'elle ;
Que l'ame, ce flambeau souvent si ténébreux,
Ou soit un de nos sens, ou subsiste sans eux :
Vous êtes sous la main de ce maître invisible.
Mais du haut de son trône obscur, inaccessible,
Quel hommage, quel culte exige-t-il de vous ?
De sa grandeur suprême indignement jaloux,
Des louanges, des vœux, flattent-ils sa puissance ?
Est-ce le peuple altier, conquérant de Bisance,

Le tranquille Chinois, le Tartare indompté,
Qui connoît son essence, & suit sa volonté?
Différens dans leurs mœurs, ainsi qu'en leur hommage,
Ils lui font tenir tous un différent langage.
Tous se sont donc trompés. Mais détournons les yeux
De cet impur amas d'imposteurs odieux:
Et sans vouloir sonder d'un regard téméraire,
De la loi des chrétiens l'ineffable mystere,
Sans expliquer en vain ce qui fut révelé,
Cherchons par la raison si Dieu n'a point parlé.
La nature a fourni d'une main salutaire
Tout ce qui dans la vie à l'homme est nécessaire,
Les ressorts de son ame, & l'instinct de ses sens.
Le ciel à ses besoins soumet les élémens.
Dans les plis du cerveau la mémoire habitante,
Y peint de la nature une image vivante.
Chaque objet de ses sens prévient la volonté.
Le son dans son oreille est par l'air apporté.
Sans efforts & sans soins son œil voit la lumiere.
Sur son Dieu, sur sa fin, sur sa cause premiere,
L'homme est-il sans secours à l'erreur attaché?
Quoi! le monde est visible, & Dieu seroit caché!
Quoi! le plus grand besoin que j'aie en ma misere,

Eſt le ſeul qu'en effet je ne peux ſatisfaire !
Non : le Dieu qui m'a fait, ne m'a point fait
en vain.
Sur le front des mortels il mit ſon ſceau divin.
Je ne puis ignorer ce qu'ordonna mon maître ;
Il m'a donné ſa loi, puiſqu'il m'a donné l'être.
Sans doute il a parlé, mais c'eſt à l'univers.
Il n'a point de l'Egypte habité les déſerts.
Delphes, Delos, Ammon, ne ſont pas ſes
aſyles.
Il ne ſe cacha point aux antres des Sibyles.
La morale uniforme en tout temps, en tout
lieu,
A des ſiecles ſans fin parle au nom de ce Dieu.
C'eſt la loi de Trajan, de Socrate, & la vôtre.
De ce culte éternel la nature eſt l'apôtre ;
Le bon ſens la reçoit, & les remords vengeurs,
Nés de la conſcience, en ſont les défenſeurs ;
Leur redoutable voix par-tout ſe fait entendre.
Penſez-vous en effet que ce jeune Alexandre,
Auſſi vaillant que vous, mais bien moins
modéré,
Teint du ſang d'un ami trop inconſidéré,
Ait pour ſe repentir conſulté des augures ?
Ils auroient dans leurs eaux lavé ſes mains
impures,
Ils auroient à prix d'or abſous bientôt le roi.
Sans eux, de la nature il écouta la loi ;
Honteux,

Honteux, désespéré d'un moment de furie,
Il se jugea lui-même indigne de la vie.
Cette loi souveraine, à la Chine, au Japon,
Inspira Zoroastre, illumina Solon.
D'un bout du monde à l'autre elle parle, elle crie :
Adore un Dieu, sois juste, & chéris ta patrie.
Ainsi le froid Lapon crut un être éternel ;
Il eut de la justice un instinct naturel ;
Et le Negre vendu sur un lointain rivage,
Dans les Negres encor aima sa noire image.
Jamais un parricide, un calomniateur,
N'a dit tranquillement dans le fond de son cœur :
» Qu'il est beau, qu'il est doux d'accabler
» l'innocence,
» De déchirer le sein qui nous donna naissance!
» Dieu juste, Dieu parfait, que le crime a
» d'appas ! »
Voilà ce qu'on diroit, mortels, n'en doutez pas,
S'il n'étoit une loi terrible, universelle,
Que respecte le crime en s'élevant contr'elle.
Est-ce nous qui créons ces profonds sentimens?
Avons-nous fait notre ame ? avons-nous fait nos sens ?
L'or qui naît au Pérou, l'or qui naît à la Chine
Ont la même nature, & la même origine ;
L'artisan les façonne, & ne peut les former.

« Ainsi l'Etre éternel, qui nous daigne animer,
Jeta dans tous les cœurs une même semence.
« Le ciel fit la vertu, l'homme en fit l'apparence.
Il peut la revêtir d'imposture & d'erreur ;
Il ne peut la changer ; son juge est dans son cœur.

SECONDE PARTIE.

Réponſe aux objections contre les principes d'une morale univerſelle. Preuve de cette vérité.

J'ENTENDS avec Cardan, Spinoſa qui murmure.
Ces remords, me dit-il, ces cris de la nature,
Ne ſont que l'habitude & les illuſions,
Qu'un beſoin mutuel inſpire aux nations.
Raiſonneur malheureux, ennemi de toi-même,
D'où nous vient ce beſoin? pourquoi l'Etre ſuprême
Mit-il dans notre cœur, à l'intérêt porté,
Un inſtinct qui nous lie à la ſociété?
Les loix que nous faiſons, fragiles, inconſtantes,
Ouvrages d'un moment, ſont par-tout différentes.
Jacob chez les Hébreux put épouſer deux ſœurs;
David, ſans offenſer la décence & les mœurs,
Flatta de cent beautés la tendreſſe importune;
Le Pape au Vatican n'en peut poſſéder une.
Là le pere à ſon gré choiſit ſon ſucceſſeur;
Ici, l'heureux aîné de tout eſt poſſeſſeur.

Un Polaque à mouſtache, à la démarche altiere,
Peut arrêter d'un mot ſa république entiere.
L'Empereur ne peut rien ſans ſes chers Electeurs.
L'Anglois a du crédit, le Pape a des honneurs.
Uſages, intérêts, culte, loix, tout differe.
Qu'on ſoit juſte, il ſuffit, le reſte eſt arbitraire.
Mais tandis qu'on admire & ce juſte & ce beau,
Londre immole ſon roi par la main d'un bourreau.
Du pape Borgia le bâtard ſanguinaire
Dans les bras de ſa ſœur aſſaſſine ſon frere.
Là, le froid Hollandois devient impétueux,
Il déchire en morceaux deux freres vertueux.
Plus loin la Brinvilliers, dévote avec tendreſſe,
Empoiſonne ſon pere en courant à confeſſe.
Sous le fer du méchant le juſte eſt abattu.
Hé bien! conclurez-vous qu'il n'eſt point de vertu?
Quand des vents du midi les funeſtes haleines
Des ſemences de mort ont inondé nos plaines,
Direz-vous que jamais le ciel en ſon courroux
Ne laiſſa la ſanté ſéjourner parmi nous?
Tous les divers fléaux dont le poids nous accable,
Du choc des élémens effet inévitable,
Des biens que nous goûtons corrompent la douceur;

Mais tout eſt paſſager, le crime & le malheur.
De nos déſirs fougueux la tempête fatale
Laiſſe au fond de nos cœurs la regle & la morale :
C'eſt une ſource pure : en vain dans ſes canaux
Les vents contagieux en ont troublé les eaux :
En vain ſur ſa ſurface une fange étrangere
Apporte en bouillonnant un limon qui l'altere ;
L'homme le plus iniuſte, & le moins policé,
S'y contemple aiſément quand l'orage eſt paſſé.
Tous ont reçu du ciel, avec l'intelligence,
Ce frein de la juſtice & de la conſcience.
De la raiſon naiſſante elle eſt le premier fruit ;
Dès qu'on la peut entendre, auſſi-tôt elle inſtruit :
Contrepoids toujours prompt à rendre l'équilibre
Au cœur plein de déſirs, aſſervi, mais non libre ;
Arme que la nature a miſe en notre main,
Qui combat l'intérêt pour l'amour du prochain.
De Socrate en un mot c'eſt là l'heureux génie ;
C'eſt là ce dieu ſecret qui dirigeoit ſa vie,
Ce dieu qui juſqu'au bout préſidoit à ſon ſort,

Quand il but ſans pâlir la coupe de la mort.
Quoi ! cet eſprit divin n'eſt-il que pour Socrate ?
Tout mortel a le ſien qui jamais ne le flatte.
Néron cinq ans entiers fut ſoumis à ſes loix,
Cinq ans des corrupteurs il repouſſa la voix.
Marc-Aurele appuyé ſur la philoſophie,
Porta ce joug heureux tout le tems de ſa vie.
Julien s'égarant dans ſa religion,
Infidelle à la foi, fidelle à la raiſon,
Scandale de l'égliſe, & des rois le modele,
Ne s'écarta jamais de la loi naturelle.
On inſiſte ; on me dit : L'enfant dans ſon berceau
N'eſt point illuminé par ce divin flambeau ;
C'eſt l'éducation qui forme ſes penſées,
Par l'exemple d'autrui ſes mœurs lui ſont tracées ;
Il n'a rien dans l'eſprit, il n'a rien dans le cœur ;
De ce qui l'environne il n'eſt qu'imitateur ;
Il répete les noms de devoir, de juſtice ;
Il agit en machine : & c'eſt par ſa nourrice
Qu'il eſt juif ou païen, fidelle ou muſulman
Vêtu d'un juſte-au-corps, ou bien d'un doliman,
Oui, de l'exemple en nous je ſais quel eſt l'empire.
Il eſt des ſentimens que l'habitude inſpire.

Le langage, la mode & les opinions,
Tous les dehors de l'ame & ſes préventions,
Dans nos foibles eſprits ſont gravés par nos peres,
Du cachet des mortels impreſſions légeres.
Mais les premiers reſſorts ſont faits d'une autre main ;
Leur pouvoir eſt conſtant, leur principe eſt divin.
Il faut que l'enfant croiſſe afin qu'il les exerce ;
Il ne les connoît pas ſous la main qui le berce.
Le moineau dans l'inſtant qu'il a reçu le jour,
Sans plumes dans ſon nid peut-il ſentir l'amour ?
Le renard en naiſſant va-t-il chercher ſa proie ?
Les inſectes changeans qui nous filent la ſoie,
Les eſſaims bourdonnans de ces filles du ciel
Qui pétriſſent la cire & compoſent le miel,
Sitôt qu'ils ſont éclos forment-ils leur ouvrage ?
Tout mûrit par le tems & s'accroît par l'uſage.
Chaque être a ſon objet, & dans l'inſtant marqué
Il marche vers le but par le ciel indiqué.
De ce but, il eſt vrai, s'écartent nos caprices.
Le juſte quelquefois commet des injuſtices.
On fuit le bien qu'on aime, on hait le mal qu'on fait.

De soi-même en tout tems quel cœur est satisfait ?
L'homme (on nous l'a tant dit) est une énigme obscure.
Mais en quoi l'est-il plus que toute la nature ?
Avez-vous pénétré, philosophes nouveaux,
Cet instinct sûr & prompt qui sert les animaux ?
Dans son germe impalpable avez-vous pu connoître
L'herbe qu'on foule aux pieds & qui meurt pour renaître ?
Sur ce vaste univers un grand voile est jetté ;
Mais dans les profondeurs de cette obscurité,
Si la raison nous luit, qu'avons-nous à nous plaindre ?
Nous n'avons qu'un flambeau, gardons-nous de l'éteindre.
Quand de l'immensité Dieu peupla les déserts,
Alluma des soleils & souleva des mers :
Demeurez, leur dit-il, dans vos bornes prescrites.
Tous les mondes naissans connurent leurs limites.
Il imposa des loix à Saturne, à Vénus,
Aux seize orbes divers dans nos cieux contenus,
Aux élémens unis dans leur utile guerre,

A la course des vents, aux fleches du tonnerre,
A l'animal qui pense, & né pour l'adorer,
Au ver qui nous attend, né pour nous dévorer.
Aurons-nous bien l'audace, en nos foibles cervelles,
D'ajouter nos décrets à ces loix immortelles?
Hélas! seroit-ce à nous, fantômes d'un moment,
Dont l'être imperceptible est voisin du néant,
De nous mettre à côté du maître du tonnerre,
Et de donner en Dieux des ordres à la terre?

TROISIEME PARTIE.

Que les hommes ayant pour la plupart défiguré, par les opinions qui les diviſent, le principe de la religion naturelle qui les unit, doivent ſe ſupporter les uns les autres.

L'Univers eſt un temple où ſiége l'Eternel.
Là chaque homme à ſon gré veut bâtir un autel.
Chacun vante ſa foi, ſes ſaints & ſes miracles,
Le ſang de ſes martyrs, la voix de ſes oracles.
L'un penſe, en ſe lavant cinq ou ſix fois par jour,
Que le ciel voit ſes bains d'un regard plein d'amour,
Et qu'avec un prépuce on ne ſauroit lui plaire.
L'autre a du dieu Brama déſarmé la colere,
Et pour s'être abſtenu de manger du lapin,
Voit le ciel entr'ouvert & des plaiſirs ſans fin.
Tous traitent leurs voiſins d'impurs & d'infidelles.
De chrétiens diviſés les infâmes querelles
Ont au nom du Seigneur apporté plus de maux,
Répandu plus de ſang, creuſé plus de tombeaux,

Que le prétexte vain d'une utile balance
N'a défolé jamais l'Allemagne & la France.
Un doux inquiſiteur, un crucifix en main,
Au feu par charité fait jetter ſon prochain,
Et pleurant avec lui d'une fin ſi tragique,
Prend pour s'en conſoler ſon argent qu'il s'applique,
Tandis que de la grace ardent à ſe toucher,
Le peuple en louant Dieu danſe autour du bûcher.
On vit plus d'une fois, dans une ſainte ivreſſe,
Plus d'un bon catholique, au ſortir de la meſſe,
Courant ſur ſon voiſin pour l'honneur de la foi,
Lui crier : *Meurs, impie, ou penſe comme moi.*
Calvin & ſes ſuppôts, guettés par la juſtice,
Dans Paris en peinture allerent au ſupplice.
Servet fut en perſonne immolé par Calvin.
Si Servet dans Geneve eût été ſouverain,
Il eût pour argument contre ſes adverſaires
Fait ſerrer d'un lacet le cou des trinitaires.
Ainſi d'Arminius les ennemis nouveaux,
En Flandre étoient martyrs, en Hollande bourreaux.
D'où vient que deux cents ans cette pieuſe rage
De nos aïeux groſſiers fut l'horrible partage?
C'eſt que de la nature on étouffa la voix;

C'eſt qu'à ſa loi ſacrée on ajouta des loix ;
C'eſt que l'homme amoureux de ſon ſot eſclavage,
Fit dans ſes préjugés Dieu même à ſon image.
Nous l'avons fait injuſte, emporté, vain, jaloux,
Séducteur, inconſtant, barbare comme nous.
Enfin, grâce en nos jours à la philoſophie,
Qui de l'Europe au moins éclaire une partie,
Les mortels plus inſtruits en ſont moins inhumains :
Le fer eſt émouſſé, les bûchers ſont éteints.
Mais ſi le fanatiſme étoit encor le maître,
Que ces feux étouffés ſeroient prompts à renaître !
On s'eſt fait, il eſt vrai, le généreux effort
D'envoyer moins ſouvent ſes freres à la mort.
On brûle moins d'Hébreux dans les murs de Lisbonne ;
Et même le Mouphti, qui rarement raiſonne,
Ne dit plus aux chrétiens que le Sultan ſoumet,
Renonce au vin, barbare, & crois à Mahomet.
Mais du beau nom de *chien* ce Mouphti nous honore ;
Dans le fond des enfers il nous envoie encore.
Nous le lui rendons bien : nous damnons à la fois
Le peuple circoncis vainqueur de tant de rois,
Londres,

Londres, Berlin, Stokholm & Geneve; & vous-même,
Vous êtes, ô grand Roi! compris dans l'anathême.
En vain par des bienfaits signalant vos beaux jours,
A l'humaine raison vous donnez des secours,
Aux beaux-arts des palais, aux pauvres des asyles;
Vous peuplez les déserts & les rendez fertiles:
De fort savans esprits jurent sur leur salut,
Que vous êtes sur terre un fils de Belzébut.
Les vertus des païens étoient, dit-on, des crimes.
Rigueur impitoyable, odieuses maximes!
Gazetier clandestin, dont la plate âcreté
Damne le genre humain de pleine autorité,
Tu vois d'un œil ravi les mortels tes semblables,
Pétris des mains de Dieu pour le plaisir des diables.
N'es-tu pas satisfait de condamner au feu
Nos meilleurs citoyens, Montagne & Montesquieu?
Penses-tu que Socrate, & le juste Aristide,
Solon, qui fut des Grecs & l'exemple & le guide;
Penses-tu que Trajan, Marc-Aurele, Titus,
Noms chéris, noms sacrés, que tu n'as jamais lus,

Aux fureurs des démons ſont livrés en partage,
Par le Dieu bienfaiſant dont ils étoient l'image,
Et que tu ſeras, toi, de rayons couronné,
D'un chœur de chérubins au ciel environné,
Pour avoir quelque tems, chargé d'une beſace,
Dormi dans l'ignorance & croupi dans la craſſe?
Sois ſauvé, j'y conſens; mais l'immortel Newton,
Mais le ſavant Leibnitz & le ſage Addiſſon,
Et ce Locke, en un mot, dont la main courageuſe
A de l'eſprit humain poſé la borne heureuſe:
Ces eſprits qui ſembloient de Dieu même éclairés,
Dans des feux éternels ſeront-ils dévorés?
Porte un arrêt plus doux, prends un ton plus modeſte,
Ami, ne préviens point le jugement céleſte;
Reſpecte ces mortels, pardonne à leur vertu:
Ils ne t'ont point damné; pourquoi les damnes-tu?
A la religion diſcrétement fidelle,
Sois doux, compatiſſant, ſage, indulgent comme elle;
Et ſans noyer autrui, ſonge à gagner le port:

La clémence a raiſon, & la colere a tort.
Dans nos jours paſſagers de peines, de miſeres,
Enfans du même Dieu, vivons du moins en freres.
Aidons-nous l'un & l'autre à porter nos fardeaux.
Nous marchons tous courbés ſous le poids de nos maux:
Mille ennemis cruels aſſiégent notre vie;
Toujours par nous maudite, & toujours ſi chérie:
Notre cœur égaré, ſans guide & ſans appui,
Eſt brûlé de déſirs, ou glacé par l'ennui.
Nul de nous n'a vécu ſans connoître les larmes.
De la ſociété les ſecourables charmes
Conſolent nos douleurs au moins quelques inſtans:
Remede encor trop foible à des maux ſi conſtans.
Ah! n'empoiſonnons pas la douceur qui nous reſte.
Je crois voir des forçats dans un cachot funeſte,
Se pouvant ſecourir, l'un ſur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils ſont enchaînés.

QUATRIEME PARTIE.

C'eſt au gouvernement à calmer les malheureuſes diſputes de l'école, qui troublent la ſociété.

Oui, je l'entends ſouvent de votre bouche auguſte,
Le premier des devoirs, ſans doute, eſt d'être juſte ;
Et le premier des biens eſt la paix de nos cœurs.
Comment avez-vous pu, parmi tant de docteurs,
Parmi ces différens que la diſpute enfante,
Maintenir dans l'état une paix ſi conſtante ?
D'où vient que les enfans de Calvin, de Luther,
Qu'on croit delà les monts bâtards de Lucifer,
Le Grec & le Romain, l'empeſé quiétiſte,
Le quakre au grand chapeau, le ſimple anabaptiſte,
Qui jamais dans leur loi n'ont pu ſe réunir,
Sont tous, ſans diſputer, d'accord pour vous bénir ?
C'eſt que vous êtes ſage, & que vous êtes maître.

Si le dernier Valois, hélas! avoit ſu l'être,
Jamais un jacobin, guidé par ſon prieur,
De Judith & d'Aod fervent imitateur,
N'eût tenté dans Saint-Cloud ſa funeſte entrepriſe :
Mais Valois aiguiſa le poignard de l'égliſe,
Ce poignard qui bientôt égorgea dans Paris,
Aux yeux de ſes ſujets, le plus grand des Henris.
Voilà le fruit affreux des pieuſes querelles.
Toutes les factions à la fin ſont cruelles :
Pour peu qu'on les ſoutienne, on les voit tout oſer :
Pour les anéantir, il les faut mépriſer.
Qui conduit des ſoldats peut gouverner des prêtres.
Un roi dont la grandeur éclipſa ſes ancêtres,
Crut pourtant, ſur la foi d'un confeſſeur normand,
Janſénius à craindre, & Queſnel important ;
Du ſceau de ſa grandeur il chargea leurs ſottiſes.
De la diſpute alors cent cabales épriſes,
Cent bavards en fourrure, avocats, bacheliers,
Colporteurs, capucins, jéſuites, cordeliers,
Troublerent tous l'état par leurs doctes ſcrupules :
Le Régent plus ſenſé les rendit ridicules :

Dans la pouſſiere alors on les vit tous rentrer.
L'œil du maître ſuffit, il peut tout opérer.
L'heureux cultivateur des préſens de Pomone,
Des filles du Printemps, des tréſors de l'Automne,
Maître de ſon terrain, ménage aux arbriſſeaux
Les ſecours du ſoleil, de la terre & des eaux:
Par de légers appuis ſoutient leurs bras débiles;
Arrache impunément les plantes inutiles;
Et des arbres touffus, dans ſon clos renfermés,
Emonde les rameaux de la ſéve affamés.
Son docile terrain répond à ſa culture.
Miniſtre induſtrieux des loix de la nature,
Il n'eſt pas traverſé dans ſes heureux deſſeins;
Un arbre qu'avec peine il planta de ſes mains,
Ne prétend pas le droit de ſe rendre ſtérile,
Et du ſol épuiſé tirant un ſuc utile,
Ne va pas refuſer à ſon maître affligé
Une part de ſes fruits dont il eſt trop chargé.
Un jardinier voiſin n'eut jamais la puiſſance
De diriger des cieux la maligne influence,
De maudire ſes fruits pendans aux eſpaliers,
Et de ſécher d'un mot ſa vigne & ſes figuiers.
Malheur aux nations dont les loix oppoſées
Embrouillent de l'état les rênes diviſées!
Le ſénat des Romains, ce conſeil de vainqueurs,

Préſidoit aux autels, & gouvernoit les mœurs,
Reſtraignoit ſagement le nombre des veſtales,
D'un peuple extravagant régloit les bacchanales.
Marc-Aurele & Trajan méloient aux champs de Mars
Le bonnet de pontife au bandeau des Céſars :
L'univers repoſant ſous leur heureux génie,
Des guerres de l'école ignora la manie.
Ces grands légiſlateurs, d'un ſaint zele enivrés,
Ne combattirent point pour leurs poulets ſacrés.
Rome encor aujourd'hui conſervant ces maximes,
Joint le trône à l'autel par des nœuds légitimes :
Ses citoyens en paix, ſagement gouvernés,
Ne ſont plus conquérans, & ſont plus fortunés.
Je ne demande pas que dans ſa capitale,
Un roi portant en main la croſſe épiſcopale,
Au ſortir du conſeil, allant en miſſion,
Donne au peuple contrit ſa bénédiction :
Toute égliſe a ſes loix, tout peuple a ſon uſage;
Mais je prétends qu'un roi, que ſon devoir engage
A maintenir la paix, l'ordre, la ſûreté,
Ait ſur tous ſes ſujets égale autorité ;
Ils ſont tous ſes enfans : cette famille immenſe
Dans ſes ſoins paternels a mis ſa confiance.

Le marchand, l'ouvrier, le prêtre, le ſoldat,
Sont tous également les membres de l'état.
De la religion l'appareil néceſſaire
Confond aux yeux de Dieu le grand & le vulgaire;
Et les civiles loix, par un autre lien,
Ont confondu le prêtre avec le citoyen.
La loi dans tout état doit être univerſelle.
Les mortels, quels qu'ils ſoient, ſont égaux devant elle.
Je n'en dirai pas plus ſur ces points délicats.
Le ciel ne m'a point fait pour régir les états,
Pour conſeiller les rois, pour enſeigner les ſages;
Mais du port ou je fuis, contemplant les orages,
Dans cette heureuſe paix où je finis mes jours,
Eclairé par vous-même, & plein de vos diſcours,
De vos nobles leçons ſalutaire interprête,
Mon eſprit ſuit le vôtre, & ma voix vous répete.
Que conclure à la fin de tous mes longs propos?
C'eſt que les préjugés ſont la raiſon des ſots;
Il ne faut pas pour eux ſe déclarer la guerre:
Le vrai nous vient du ciel, l'erreur vient de la terre;
Et parmi les chardons qu'on ne peut arracher,
Dans des ſentiers ſecrets le ſage doit marcher.

La paix enfin, la paix, que l'on trouble & qu'on aime,
Eſt d'un prix auſſi grand que la vérité même.

PRIERE.

O Dieu qu'on méconnoît, ô Dieu que tout annonce,
Entends les derniers mots que ma bouche prononce.
Je me ſuis trompé, c'eſt en cherchant ta loi :
Mon cœur peut s'égarer, mais il eſt plein de toi.
Je vois ſans m'alarmer l'éternité paroître,
Et je ne puis penſer qu'un Dieu qui ma fait naître,
Qu'un Dieu qui ſur mes jours verſa tant de bienfaits,
Quand mes jours ſont éteints, me tourmente à jamais.

DES sept discours qui suivent, les trois premiers sont de l'année 1774. Les quatre derniers sont de l'an 1737. L'auteur les a tous revus en dernier lieu.

Le premier prouve l'égalité des conditions ; c'est-à-dire, qu'il y a dans chaque profession une mesure de biens & de maux qui les rend toutes égales.

Le second, que l'homme est libre, & qu'ainsi c'est à lui à faire son bonheur.

Le troisieme, que le plus grand obstacle au bonheur est l'envie.

Le quatrieme, que, pour être heureux, il faut être modéré en tout.

Le cinquieme, que le plaisir vient de Dieu.

Le sixieme, que le bonheur parfait ne peut être le partage de l'homme en ce monde, & que l'homme n'a point à se plaindre de son état.

Le septieme, que la vertu consiste à faire du bien à ses semblables, & non pas dans de vaines pratiques de mortification.

DISCOURS
EN VERS
SUR L'HOMME.

PREMIER DISCOURS.

DE L'EGALITE' DES CONDITIONS.

TU vois, ſage Ariſton, d'un œil d'indifférence
La grandeur tyrannique & la fiere opulence;
Tes yeux d'un faux éclat ne ſont point abuſés.
Ce monde eſt un grand bal, où des fous déguiſés,
Sous les riſibles noms d'éminence & d'alteſſe,
Penſent enfler leur être & hauſſer leur baſſeſſe.
En vain des vanités l'appareil nous ſurprend.
Les mortels ſont égaux, leur maſque eſt différent.

Nos cinq ſens imparfaits, donnés par la nature,
De nos biens, de nos maux, ſont la ſeule meſure.
Les rois en ont-ils ſix ? & leur ame & leur corps
Sont-ils d'une autre eſpece ? ont-ils d'autres reſſorts ?
C'eſt du même limon que tous ont pris naiſſance ;
Dans la même foibleſſe ils traînent leur enfance :
Et le riche & le pauvre, & le foible & le fort,
Vont tous également des douleurs à la mort.
Eh quoi ! me dira-t-on, quelle erreur eſt la vôtre ?
N'eſt-il aucun état plus fortuné qu'un autre !
Le ciel a-t-il rangé les mortels au niveau ?
La femme d'un commis, courbé ſur ſon bureau,
Vaut-elle une princeſſe auprès du trône aſſiſe ?
N'eſt-il pas plus plaiſant pour tout homme d'égliſe,
D'orner ſon front tondu d'un chapeau rouge ou vert,
Que d'aller, d'un vil froc obſcurément couvert,
Recevoir à genoux, après *laude* ou matine,
De ſon prieur cloîtré vingt coups de diſcipline?
Sous un triple mortier n'eſt-on pas plus heureux, Qu'un

Qu'un clerc enſéveli dans un greffe poudreux?
Non, Dieu ſeroit injuſte, & la ſage nature
Dans ſes dons partagés garde plus de meſure.
Penſe-t-on qu'ici-bas ſon aveugle faveur
Au char de la fortune attache le bonheur?
Un jeune colonel a ſouvent l'impudence
De paſſer en plaiſirs un maréchal de France.
Etre heureux comme un roi, dit le peuple hébété;
Hélas! pour le bonheur que fait la majeſté?
En vain ſur ſes grandeurs un monarque s'appuie;
Il gémit quelquefois, & bien ſouvent s'ennuie:
Son favori ſur moi jette à peine un coup-d'œil.
Animal compoſé de baſſeſſe & d'orgueil,
Accablé de dégoûts en inſpirant l'envie,
Tour-à-tour on t'encenſe & l'on te calomnie.
Parle, qu'as-tu gagné dans la chambre du roi?
Un peu plus de flatteurs & d'ennemis que moi.
Sur les énormes tours de notre obſervatoire,
Un jour en conſultant leur céleſte grimoire,
Des enfans d'Uranie un eſſaim curieux,
D'un tube de cent pieds braqué contre les cieux,
Obſervoit les ſecrets du monde planétaire.
Un ruſtre s'écria: Ces ſorciers ont beau faire,
Les aſtres ſont pour nous, auſſi bien que pour eux.

On en peut dire autant du ſecret d'être heureux.
Le ſimple, l'ignorant, pourvu d'un inſtinct ſage,
En eſt tout auſſi près, au fond de ſon village,
Que le fat important qui penſe le tenir,
Et le triſte ſavant qui croit le définir.
On dit qu'avant la boîte apportée à Pandore,
Nous étions tous égaux; nous le ſommes encore.
Avoir les mêmes droits à la félicité,
C'eſt pour nous la parfaite & ſeule égalité.
Vois-tu dans ces vallons ces eſclaves champêtres
Qui creuſent ces rochers, qui vont fendre ces hêtres,
Qui détournent ces eaux, qui, la bêche à la main,
Fertiliſent la terre en déchirant ſon ſein?
Ils ne ſont point formés ſur le brillant modele
De ces paſteurs galans qu'a chanté Fontenelle.
Ce n'eſt point Timarette, & le tendre Tircis,
De roſes couronnés, ſous des myrtes aſſis,
Entrelaçans leurs noms ſur l'écorce des chênes
Vantant avec eſprit leurs plaiſirs & leurs peines:
C'eſt Pierrot, c'eſt Colin, dont le bras vigoureux
Souleve un char tremblant dans un foſſé bourbeux.

Perrete au point du jour eſt aux champs la
premiere.
Je les vois haletans, & couverts de pouſſiere,
Braver dans ces travaux, chaque jour répétés,
Et le froid des hivers, & le feu des étés.
Ils chantent cependant : leur voix fauſſe & ruſtique
Gaiment de Pellegrin détonne un vieux cantique.
La paix, le doux ſommeil, la force, la ſanté,
Sont le fruit de leur peine & de leur pauvreté.
Si Colin voit Paris, ce fracas de merveilles,
Sans rien dire à ſon cœur, aſſourdit ſes oreilles :
Il ne déſire point ces plaiſirs turbulens ;
Il ne les conçoit pas ; il regrette ſes champs ;
Dans ſes champs fortunés l'amour même l'appelle,
Et tandis que Damis, courant de belle en belle,
Sous des lambris dorés, & vernis par Martin,
Des intrigues du temps compoſant ſon deſtin,
Dupé par ſa maîtreſſe, & haï par ſa femme,
Prodigue à vingt beautés ſes chanſons & ſa flamme,
Quitte Eglé qui l'aimoit, pour Cloris qui le fuit,
Et prend pour volupté le ſcandale & le bruit ;
Colin, plus vigoureux, & pourtant plus fidelle,

Revole vers Liſette en la ſaiſon nouvelle.
Il vient, après trois mois de regrets & d'ennui,
Lui préſenter des dons auſſi ſimples que lui.
Il n'a point à donner ces riches bagatelles,
Qu'Hébert vend à crédit pour tromper tant de belles.
Sans tous ces riens brillans il peut toucher un cœur;
Il n'en a pas beſoin : c'eſt le fard du bonheur.
L'aigle, fiere & rapide, aux ailes étendues,
Suit l'objet de ſa flamme élancé dans les nues.
Dans l'ombre des vallons, le taureau bondiſſant,
Cherche en paix ſa geniſſe, & plaît en mugiſſant.
Au retour du Printemps la douce Philomèle
Attendrit par ſes chants ſa compagne fidelle;
Et du ſein des buiſſons, le moucheron léger
Se mêle en bourdonnant aux inſectes de l'air.
De ſon être content, qui d'entr'eux s'inquiete
S'il eſt quelqu'autre eſpece, ou plus ou moins parfaite?
Et qu'importe à mon ſort, à mes plaiſirs préſens,
Qu'il ſoit d'autres heureux, qu'il ſoit des biens plus grands?
Mais, quoi! cet indigent, ce mortel famélique,

Cet objet dégoûtant de la pitié publique,
D'un cadavre vivant traînant le reſte affreux,
Reſpirant pour ſouffrir, eſt-il un homme heureux?
Non, ſans doute, & Thamas qu'un eſclave détrône,
Ce viſir dépoſé, ce grand qu'on empriſonne,
Ont-ils des jours ſereins, quand ils ſont dans les fers;
Tout état a ſes maux, tout homme a ſes revers.
Moins hardi dans la paix, plus actif dans la guerre,
Charle auroit ſous ſes loix retenu l'Angleterre,
Et Dufréni, plus ſage & moins diſſipateur,
Ne fût point mort de faim, digne mort d'un auteur.
Tout eſt égal enfin: la cour a ſes fatigues:
L'égliſe a ſes combats; la guerre a ſes intrigues:
Le mérite modeſte eſt ſouvent obſcurci.
Le malheur eſt par-tout, mais le bonheur auſſi.
Ce n'eſt point la grandeur; ce n'eſt point la baſſeſſe,
Le bien, la pauvreté, l'âge mur, la jeuneſſe,
Qui fait, ou l'infortune, ou la félicité.
Jadis le pauvre Irus, honteux & rebuté,

Contemplant de Créſus l'orgueilleuſe opulence,
Murmuroit hautement contre la providence.
Que d'honneurs ! diſoit-il ; que d'éclat ! que de bien !
Que Créſus eſt heureux ! il a tout, & moi rien.
Comme il diſoit ces mots, une armée en furie
Attaque en ſon palais le tyran de Carie.
De ſes vils courtiſans il eſt abandonné :
Il fuit, on le pourſuit ; il eſt pris, enchaîné ;
On pille ſes tréſors ; on ravit ſes maîtreſſes.
Il pleure ; il apperçoit, au fort de ſes détreſſes,
Irus, le pauvre Irus, qui, parmi tant d'horreurs,
Sans ſonger aux vaincus, boit avec les vainqueurs.
O Jupiter ! dit-il ; ô ſort inexorable !
Irus eſt trop heureux, je ſuis ſeul miſérable.
Ils ſe trompoient tous deux, & nous nous trompons tous.
Ah ! du deſtin d'autrui ne ſoyons point jaloux.
Gardons-nous de l'éclat qu'un faux dehors imprime.
Tous les cœurs ſont cachés ; tout homme eſt un abyme.

La joie eſt paſſagere, & le rire eſt trompeur.
Hélas! où donc chercher, où trouver le bonheur?
En tout lieu, en tout temps, dans toute la nature,
Nulle part tout entier, par-tout avec meſure,
Et par-tout paſſager, hors dans ſon ſeul auteur.
Il eſt ſemblable au feu, dont la douce chaleur
Dans chaque autre élément en ſecret s'inſinue,
Deſcend dans les rochers, s'éleve dans la nue,
Va rougir le corail dans le ſable des mers,
Et vit dans les glaçons qu'ont durci les hivers.
Le ciel en nous formant mélangea notre vie
De déſirs, de dégoûts, de raiſon, de folie,
De momens de plaiſir, & de jours de tourmens.
De notre être imparfait voilà les élémens.
Ils compoſent tout l'homme; ils forment ſon eſſence,
Et Dieu nous peſa tous dans la même balance.

SECOND DISCOURS.

DE LA LIBERTÉ.

On entend par ce mot liberté, *le pouvoir de faire ce qu'on veut. Il n'y a, & ne peut y avoir d'autre* liberté. *C'eſt pourquoi Locke l'a ſi bien définie* puiſſance.

DANS le cours de nos ans, étroit & court paſſage,
Si le bonheur qu'on cherche eſt le prix du vrai ſage,
Qui pourra me donner ce tréſor précieux ?
Dépend-il de moi-même ? eſt-ce un préſent des cieux ?
Eſt-il comme l'eſprit, la beauté, la naiſſance,
Partage indépendant de l'humaine prudence ?
Suis-je libre en effet ? ou mon ame & mon corps
Sont-ils d'un autre agent les aveugles reſſorts ?
Enfin, ma volonté, qui me meut, qui m'entraîne.
Dans le palais de l'ame eſt-elle eſclave ou reine ?
Obſcurément plongé dans ce doute cruel,

Mes yeux, chargés de pleurs, ſe tournoient
vers le ciel,
Lorſqu'un de ces eſprits que le ſouverain Etre
Plaça près de ſon trône, & fit pour le con-
noître,
Qui reſpirent dans lui, qui brûlent de ſes feux,
Deſcendit juſqu'à moi de la voûte des cieux;
Car on voit quelquefois ces fils de la lumiere,
Eclairer d'un mondain l'ame ſimple & groſ-
ſiere,
Et fuit obſtinément tout docteur orgueilleux,
Qui, dans ſa chaire aſſis, penſe être au-deſſus
d'eux,
Et le cerveau troublé des vapeurs d'un ſyſtême,
Prend ces brouillards épais pour le jour du ciel
même.
Ecoute, me dit-il, prompt à me conſoler,
Ce que tu peux entendre, & qu'on peut révéler.
J'ai pitié de ton trouble; & ton ame ſincere,
Puiſqu'elle ſait douter, mérite qu'on l'éclaire.
Oui, l'homme ſur la terre eſt libre ainſi que
moi;
C'eſt le plus beau préſent de notre commun roi.
La liberté qu'il donne à tout être qui penſe,
Fait des moindres eſprits & la vie & l'eſſence.
Qui conçoit, veut, agit, eſt libre en agiſſant;
C'eſt l'attribut divin de l'Etre tout-puiſſant.
Il en fait un partage à ſes enfans qu'il aime.
Nous ſommes ſes enfans, des ombres de
lui-même.

Il connut, il voulut, & l'univers naquit ;
Ainſi, lorſque tu veux, la matière obéit.
Souverain ſur la terre, & roi par la penſée,
Tu veux, & ſous tes mains la nature eſt forcée.
Tu commandes aux mers, au ſouffle des zéphyrs,
A ta propre penſée, & même à tes déſirs.
Ah ! ſans la liberté que ſeroient donc nos ames ?
Mobiles agités par d'inviſibles flammes,
Nos vœux, nos actions, nos plaiſirs, nos dégoûts,
De notre être, en un mot, rien ne ſeroit à nous.
D'un artiſan ſuprême impuiſſantes machines,
Automates penſans, mus par des mains divines,
Nous ſerions à jamais de menſonge occupés,
Vils inſtrumens d'un Dieu, qui nous auroit trompés.
Comment, ſans liberté, ſerions-nous ſes images ?
Que lui reviendroit-il de ſes brutes ouvrages ?
On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenſer ;
Il n'a rien à punir, rien à récompenſer.
Dans les cieux, ſur la terre, il n'eſt plus de juſtice.
Pucelle eſt ſans vertu, Desfontaines ſans vice.
Le deſtin nous entraîne à nos affreux penchans,
Et ce chaos du monde eſt fait pour les méchans.

L'oppreſſeur inſolent, l'uſurpateur avare,
Cartouche, Mirivveis, ou tel autre barbare,
Plus coupable enfin qu'eux, le calomniateur
Dira : Je n'ai rien fait; Dieu ſeul en eſt l'auteur:
Ce n'eſt pas moi, c'eſt lui qui manque à ma parole,
Qui frappe par mes mains, pille, brûle, viole.
C'eſt ainſi que le Dieu de juſtice & de paix
Seroit l'auteur du trouble & le Dieu des forfaits.
Les triſtes partiſans de ce dogme effroyable,
Diroient-ils rien de plus s'ils adoroient le diable ?
J'étois, à ce diſcours, tel qu'un homme enivré,
Qui s'éveille en ſurſaut, d'un grand jour éclairé,
Et dont la clignotante & débile paupiere
Lui laiſſe encor à peine entrevoir la lumiere.
J'oſai répondre enfin, d'une timide voix :
Interprete ſacré des éternelles loix,
Pourquoi, ſi l'homme eſt libre, a-t-il tant de foibleſſe ?
Que lui ſert le flambeau de ſa vaine ſageſſe ?
Il le fuit, il s'égare ; & toujours combattu,
Il embraſſe le crime en aimant la vertu.
Pourquoi ce roi du monde, & ſi libre & ſi ſage,
Subit-il ſi ſouvent un ſi dur eſclavage ?

L'esprit consolateur à ces mots répondit :
Quelle douleur injuste accable ton esprit ?
La liberté, dis-tu, quelquefois t'est ravie :
Dieu te la devoit-il immuable, infinie,
Egale en tout état, en tout temps, en tout lieu ?
Tes destins sont d'un homme, & tes vœux sont d'un Dieu.
Quoi ! dans cet Océan cet atome qui nage
Dira. L'immensité doit être mon partage.
Non, tout est foible en toi, changeant & limité ;
Ta force, ton esprit, tes talens, ta beauté.
La nature, en tout sens, a des bornes prescrites,
Et le pouvoir humain seroit seul sans limites !
Mais, dis-moi, quand ton cœur, formé de passions,
Se rend malgré lui-même à leurs impressions,
Qu'il sent dans ses combats sa liberté vaincue,
Tu l'avois donc en toi, puisque tu l'as perdue ?
Une fievre brûlante, attaquant tes ressorts,
Vient, à pas inégaux, miner ton foible corps.
Mais quoi ! par ce danger répandu sur ta vie,
Ta santé pour jamais n'est point anéantie :
On te voit revenir des portes de la mort,
Plus ferme plus content, plus tempérant, plus fort.
Connois mieux l'heureux don que ton chagrin réclame.
La liberté dans l'homme est la santé de l'ame.

On

On la perd quelquefois; la soif de la grandeur,
La colere, l'orgueil, un amour suborneur,
D'un desir curieux les trompeuses saillies :
Hélas ! combien le cœur a-t-il de maladies ?
Mais contre leurs assauts tu seras raffermi;
Prends ce livre sensé, consulte cet ami.
(Un ami, don du ciel, est le vrai bien du sage.)
Voilà l'Helvétius, le Silva, le Vernage,
Que le Dieu des humains, prompt à les secourir,
Daigne leur envoyer sur le point de périr.
Est-il un seul mortel de qui l'ame insensée,
Quand il est en péril, ait une autre pensée ?
Vois de la liberté cet ennemi mutin,
Aveugle partisan d'un aveugle destin.
Entends comme il consulte, approuve ou délibere.
Entends de quel reproche il couvre un adversaire;
Vois comment d'un rival il cherche à se venger,
Comme il punit son fils, & le veut corriger.
Il le croyoit donc libre ? Oui, sans doute, & lui-même
Dément à chaque pas son funeste système.
Il mentoit à son cœur, en voulant expliquer,
Ce dogme absurde à croire, absurde à pratiquer.
Il reconnoît en lui le sentiment qu'il brave.
Il agit comme libre, & parle comme esclave

Sûr de ta liberté, rapporte à son auteur
Ce don que sa bonté te fit pour ton bonheur.
Commande à ta raison d'éviter ces querelles,
Des tyrans de l'esprit disputes immortelles.
Ferme en tes sentimens, & simple dans ton cœur,
Aime la vérité, mais pardonne à l'erreur.
Fuis les emportemens d'un zele atrabilaire;
Ce mortel qui s'égare est un homme, est ton frere;
Sois sage pour toi seul, compatissant pour lui;
Fais ton bonheur, enfin, par le bonheur d'autrui.
Ainsi parloit la voix de ce sage suprême:
Ses discours m'élevoient au-dessus de moi-même.
J'allois lui demander, indiscret dans mes vœux,
Des secrets réservés pour les peuples des cieux:
Ce que c'est que l'esprit, l'espace, la matiere,
L'éternité, le temps, le ressort, la lumiere;
Etranges questions, qui confondent souvent
Le profond s'Gravesande, & le subtil Mairan,
Et qu'expliquoit en vain, dans ses doctes chimeres,
L'auteur des tourbillons que l'on ne croit plus gueres.

Mais, déja s'échappant à mon œil enchanté,
Il voloit au ſéjour où luit la vérité.
Il n'étoit pas vers moi deſcendu pour m'apprendre
Les ſecrets du Très-haut, que je ne puis comprendre :
Mes yeux d'un plus grand jour auroient été bleſſés ;
Il m'a dit : Sois heureux ; il m'en a dit aſſez.

TROISIEME DISCOURS.

DE L'ENVIE.

Si l'homme eſt créé libre, il doit ſe gouverner :
Si l'homme a des tyrans, il les doit détrôner.
On ne le ſait que trop ; ces tyrans ſont les vices.
Le plus cruel de tous dans ſes ſombres caprices,
Le plus lâche à la fois, & le plus acharné,
Qui plonge au fond du cœur un trait empoiſonné ;
Ce bourreau de l'eſprit, quel eſt-il ? c'eſt l'envie.
L'orgueil lui donna l'être au ſein de la folie ;
Rien ne peut l'adoucir, rien ne peut l'éclairer ;
Quoiqu'enfant de l'orgueil, il craint de ſe montrer.
Le mérite étranger eſt un poids qui l'accable ;
Semblable à ce géant ſi connu dans la fable,
Triſte ennemi des dieux, par les dieux écraſé,
Lançant en vain les feux dont il eſt embraſé ;

Il blaſphême, il s'agite en ſa priſon profonde;
Il croit pouvoir donner des ſecouſſes au monde.
Il fait trembler l'Etna, dont il eſt oppreſſé;
L'Etna ſur lui retombe, il en eſt terraſſé.
J'ai vu des courtiſans, ivres de fauſſe gloire,
Déteſter dans Villars l'éclat de la victoire.
Ils haïſſoient le bras qui faiſoit leur appui.
Il combattoit pour eux, ils parloient contre lui.
Ce héros eut raiſon, quand cherchant les batailles,
Il diſoit à Louis : *Je ne crains que Verſailles;*
Contre vos ennemis je marche ſans effroi :
Défendez-moi des miens, ils ſont près de mon roi.
Cœurs jaloux ! à quels maux êtes-vous donc en proie ?
Vos chagrins ſont formés de la publique joie.
Convives dégoûtés, l'aliment le plus doux,
Aigri par votre bile, eſt un poiſon pour vous.
O vous qui de l'honneur entrez dans la carriere,
Cette route à vous ſeul appartient-elle entiere ?
N'y pouvez-vous ſouffrir les pas d'un concurrent ?
Voulez-vous reſſembler à ces rois d'Orient,

Qui de l'Asie esclave oppresseurs arbitraires,
Pensent ne bien régner qu'en étranglant leurs freres?
Lorsqu'aux jeux du théatre, écueil de tant d'esprits,
Une affiche nouvelle entraîne tout Paris;
Quand Dufresne & Gossin, d'une voix attendrie,
Font parler Orosmane, Alzire, Zénobie;
Le spectateur content, qu'un beau trait vient saisir,
Laisse couler des pleurs, enfans de son plaisir:
Rufus désespéré, que ce plaisir outrage,
Pleure aussi dans un coin, mais ses pleurs sont de rage.
Eh bien, pauvre affligé, si ce fragile honneur,
Si ce bonheur d'un autre a déchiré ton cœur,
Mets du moins à profit le chagrin qui t'anime:
Mérite un tel succès, compose, efface, lime.
Le public applaudit aux vers du glorieux;
Est-ce un affront pour toi? Courage, écris, fais mieux;
Mais garde-toi sur-tout, si tu crains les critiques,
D'envoyer à Paris tes aïeux chimériques:
Ne fais plus grimacer tes odieux portraits,
Sous des crayons grossiers, pillés chez Rabelais.

Tôt ou tard on condamne un rimeur ſatyrique,
Dont ſa moderne muſe empruntе un air gothique,
Et dans un vers forcé que ſurcharge un vieux mot,
Couvre ſon peu d'eſprit des phraſes de Marot.
Ce jargon dans un conte eſt encor ſupportable;
Mais le vrai veut un air, un ton plus reſpectable.
Si tu veux, faux dévot, ſéduire un ſot lecteur,
Au miel d'un froid ſermon mêle un peu moins d'aigreur:
Que ton jaloux orgueil parle un plus doux langage;
Singe de la vertu, maſque mieux ton viſage.
La gloire d'un rival s'obſtine à t'outrager;
C'eſt en le ſurpaſſant que tu dois t'en venger.
Erige un monument plus haut que ſon trophée;
Mais pour ſiffler Rameau l'on doit être un Orphée;
Il faut être Pſyché pour cenſurer Vénus.
Eh! pourquoi cenſurer? quel triſte & vain abus!
On ne s'embellit point en blâmant ſa rivale.
Qu'a ſervi contre Bayle une infâme cabale?
Par le fougueux Jurieu Bayle perſécuté,

Sera des bons esprits à jamais respecté ;
Et le nom de Jurieu, son rival fanatique,
N'est aujourd'hui connu que par l'horreur publique.
Souvent dans ses chagrins un misérable auteur
Descend au rôle affreux de calomniateur.
Au lever de Séjan, chez Nestor, chez Narcisse,
Il distille à longs traits son absurde malice.
Pour lui tout est scandale & tout impiété.
Assurer que ce globe, en sa course emporté,
S'éleve à l'équateur, en tournant sur lui-même,
C'est un raffinement d'erreur & de blasphême.
Malbranche est Spinosiste, & Locke en ses écrits,
Du poison d'Epicure infecte les esprits.
Pope est un scélérat, de qui la plume impie
Ose vanter de Dieu la clémence infinie,
Qui prétend follement, ô le mauvais chrétien !
Que Dieu nous aime tous, & qu'ici tout est bien.
Cent fois plus malheureux, & plus infame encore,
Est ce fripier d'écrits, que l'intérêt dévore,
Qui vend au plus offrant son encre & ses fureurs ;

Mépriſable en ſon goût, déteſtable en ſes mœurs ;
Médiſant, qui ſe plaint des brocards qu'il eſſuie ;
Satyrique ennuyeux, diſant que tout l'ennuie ?
Criant que le bon goût s'eſt perdu dans Paris,
Et le prouvant très-bien, du moins par ſes écrits.
On peut à Deſpréaux pardonner la ſatyre ;
Il joignit l'art de plaire au malheur de médire.
Le miel que cette abeille avoit tiré des fleurs,
Pouvoit de ſa piquûre adoucir les douleurs,
Mais pour un lourd fréron, méchamment imbécille,
Qui vit du mal qu'il fait, & nuit ſans être utile,
On écraſe à plaiſir cet inſecte orgueilleux,
Qui fatigue l'oreille, & qui choque les yeux;
Quelle étoit votre erreur, ô vous peintres vulgaires !
Vous, rivaux clandeſtins, dont les mains téméraires,
Dans ce cloître où Bruno ſemble encor reſpirer,
Par une lâche envie ont pu défigurer
Du Zeuxis des François les ſavantes peintures !
L'honneur de ſon pinceau s'accrut par vos injures ;

Ces lambeaux déchirés en ſont plus précieux ;
Ces traits en ſont plus beaux, & vous plus odieux.
Déteſtons à jamais un ſi dangereux vice.
Ah ! qu'il nous faut chérir ce trait plein de juſtice,
D'un critique modeſte, & d'un vrai bel eſprit,
Qui, lorſque Richelieu follement entreprit
De rabaiſſer du Cid la naiſſante merveille,
Tandis que Chapelain oſoit juger Corneille,
Chargé de condamner cet ouvrage imparfait,
Dit, pour tout jugement, je voudrois l'avoir fait.
C'eſt ainſi qu'un grand cœur ſait penſer d'un grand-homme.
A la voix de Colbert, Bernini vint de Rome,
De Perrault dans le Louvre il admira la main.
Ah ! dit-il, ſi Paris renferme dans ſon ſein
Des travaux ſi parfaits, un ſi rare génie,
Falloit-il m'appeller du fond de l'Italie ?
Voilà le vrai mérite. Il parle avec candeur ;
L'envie eſt à ſes pieds, la paix eſt dans ſon cœur.
Qu'il eſt grand, qu'il eſt doux de ſe dire à ſoi-même :
Je n'ai point d'ennemis, j'ai des rivaux que j'aime :
Je prends part à leur gloire, à leur maux, à leurs biens ;

Les arts nous ont unis, leurs beaux jours
ſont les miens.
C'eſt ainſi que la terre avec plaiſir raſſemble
Ces chênes, ces ſapins, qui s'élevent en-
ſemble :
Un ſuc toujours égal eſt préparé pour eux :
Leur pied touche aux enfers, leur cime eſt
dans les cieux :
Leur tronc inébranlable, & leur pompeuſe
tête,
Réſiſte, en ſe couchant, aux coups de la
tempête.
Ils vivent l'un par l'autre ; ils triomphent du
temps,
Tandis que ſous leur ombre on voit de vils
ſerpens
Se livrer, en ſifflant, des guerres inteſtines,
Et de leur ſang impur arroſer leurs racines.

QUATRIEME DISCOURS.

DE LA MODERATION EN TOUT,

Dans l'étude, dans l'ambition, dans les plaiſirs.

A. M. H****.

Tout vouloir eſt d'un fou ; l'excès eſt ſon partage ;
La modération eſt le tréſor du ſage :
Il ſait régler ſes goûts, ſes travaux, ſes plaiſirs,
Mettre un but à ſa courſe, un terme à ſes déſirs.
Nul ne peut avoir tout. L'amour de la ſcience
A guidé ta jeuneſſe au ſortir de l'enfance ;
La nature eſt ton livre, & tu prétends y voir
Moins ce qu'on a penſé, que ce qu'il faut ſavoir.
La raiſon te conduit ; avance à ſa lumiere ;
Marche encor quelques pas ; mais borne ta carriere ;
Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter ;
Là commence un abyme, il le faut reſpecter.

Réaumur,

Réaumur, dont la main si savante & si sûre,
A percé tant de fois la nuit de la nature,
M'apprendra-t-il jamais par quels subtils ressorts
L'éternel Artisan fait végéter les corps?
Pourquoi l'aspic affreux, le tigre, la panthere,
N'ont jamais adouci leur cruel caractere,
Et que reconnoissant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit?
D'où vient qu'avec cent pieds, qui semblent inutiles,
Cet insecte tremblant traîne ses pas débiles?
Pourquoi ce ver changeant se bâtit un tombeau,
S'enterre, & ressuscite avec un corps nouveau,
Et le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs en déployant ses ailes?
Le sage Dufai parmi ses plants divers,
Végétaux rassemblés des bouts de l'univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre sensitive
Se flétrit sous nos mains, honteuse & fugitive?
Pour découvrir un peu ce qui se passe en moi,
Je m'en vais consulter le médecin du roi:

Sans doute il en fait plus que ſes doctes confreres.
Je veux ſavoir de lui par quels ſecrets myſteres,
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé?
Comment toujours filtré dans ſes routes certaines,
En longs ruiſſeaux de pourpre il court enfler mes veines,
A mon corps languiſſant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur, & penſer mon cerveau?
Il leve au ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie:
Demandez-le à ce Dieu, qui nous donna la vie.
Couriers de la phyſique, Argonautes nouveaux,
Qui franchiſſez les monts, qui traverſez les eaux,
Ramenez des climats ſoumis aux trois couronnes,
Vos perches, vos ſecteurs, & ſur-tout deux Lapponnes;
Vous avez confirmé dans ces lieux pleins d'ennui
Ce que Newton connut ſans ſortir de chez lui.

Vous avez arpenté quelque foible partie
Des flancs toujours glacés de la terre applatie.
Dévoilez ces reſſorts, qui font la peſanteur.
Vous connoiſſez les loix qu'établit ſon auteur.
Parlez, enſeignez-moi comment ſes mains fécondes
Font tourner tant de cieux, graviter tant de mondes?
Pourquoi vers le ſoleil notre globe entraîné
Se meut autour de ſoi ſur ſon axe incliné?
Parcourant en douze ans les céleſtes demeures,
D'où vient que Jupiter a ſon jour de dix heures?
Vous ne le ſavez point. Votre ſavant compas
Meſure l'univers, & ne le connoît pas.
Je vous vois deſſiner, par un art infaillible,
Les dehors d'un palais à l'homme inacceſſible;
Les angles, les côtés ſont marqués par vos traits;
Le dedans à vous yeux eſt fermé pour jamais.
Pourquoi donc m'affliger, ſi ma débile vue
Ne peut percer la nuit ſur mes yeux répandue?
Je n'imiterai point ce malheureux ſavant,
Qui des feux de l'Etna ſcrutateur imprudent,
Marchant ſur des monceaux de bitume & de cendre,
Fut conſumé du feu qu'il cherchoit à comprendre.

Modérons-nous ſur tout dans notre ambition ;
C'eſt du cœur des humains la grande paſſion.
L'empeſé magiſtrat, le financier ſauvage,
La prude aux yeux dévots, la coquette volage,
Vont en poſte à Verſaille eſſuyer des mépris,
Qu'ils reviennent ſoudain rendre en poſte à Paris.
Les libres habitans des rives du Permeſſe
On ſaiſi quelquefois cette amorce traîtreſſe :
Platon va raiſonner à la cour de Denis :
Racine janſéniſte eſt auprès de Louis.
L'auteur voluptueux qui célébra Glycère,
Prodigue au fils d'Octave un encens mercenaire.
Moi-même renonçant à mes premiers deſſeins,
J'ai vécu, je l'avoue, avec des ſouverains.
Mon vaiſſeau fit naufrage aux mers de ces Sirènes.
Leur voix flatta mes ſens, ma main porta leurs chaînes ;
On me dit : je vous aime ; & je crus, comme un ſot,
Qu'il étoit quelque idée attachée à ce mot.
J'y fus pris. J'aſſervis au vain déſir de plaire
La mâle liberté qui fait mon caractere ;
Et perdant la raiſon dont je devois m'armer,
J'allois m'imaginer qu'un roi pouvoit aimer.

Que je ſuis revenu de cette erreur groſſiere !
A peine de la cour j'entrai dans la carriere,
Que mon ame éclairée, ouverte au repentir,
N'eut d'autre ambition que d'en pouvoir ſortir.
Raiſonneurs beaux eſprits, & vous qui croyez l'être,
Voulez-vous vivre heureux ? vivez toujours ſans maître.

O vous, qui ramenez dans les murs de Paris
Tous les excès honteux des mœurs de Sibaris,
Qui plongés dans le luxe, énervés de molleſſe,
Nourriſſez dans votre ame une éternelle ivreſſe,
Apprenez, inſenſés, qui cherchez le plaiſir,
Et l'art de le connoître, & celui d'en jouir.
Les plaiſirs ſont les fleurs, que notre divin maître
Dans les ronces du monde autour de nous fait naître.
Chacune a ſa ſaiſon, & par des ſoins prudens
On peut en conſerver dans l'hiver de nos ans.
Mais s'il faut les cueillir, c'eſt d'une main légere ;
On flétrit aiſément leur beauté paſſagere.
N'offrez pas à vos ſens de molleſſe accablés
Tous les parfums de Flore à la fois exhalés :
Il ne faut point tout voir, tout ſentir, tout entendre.

Quittons les voluptés pour ſavoir les reprendre,
Le travail eſt ſouvent le pere du plaiſir.
Je plains l'homme accablé du poids de ſon loiſir.
Le bonheur eſt un bien que nous vend la nature.
Il n'eſt point ici-bas de moiſſons ſans culture;
Tout veut des ſoins ſans doute, & tout eſt acheté.
Regardez Broſſoret, de ſa table entêté,
Au ſortir d'un ſpectacle, où de tant de merveilles
Le ſon perdu pour lui frappe en vain ſes oreilles;
Il ſe traîne à ſouper, plein d'un ſecret ennui,
Cherchant en vain la joie, & fatigué de lui.
Son eſprit offuſqué d'une vapeur groſſiere,
Jette encor quelques traits ſans force & ſans lumiere;
Parmi les voluptés dont il croit s'enivrer,
Malheureux, il n'a pas le temps de déſirer.
Jadis trop careſſé des mains de la molleſſe,
Le plaiſir s'endormit au ſein de la pareſſe:
La langueur l'accabla; plus de chants, plus de vers,
Plus d'amour; & l'ennui détruiſoit l'univers.
Un Dieu, qui prit pitié de la nature humaine,
Mit auprès du plaiſir le travail & la peine.

La crainte l'éveilla l'eſpoir guida ſes pas ;
Ce cortege aujourd'hui l'accompagne ici-bas.
Semez vos entretiens de fleurs toujours nouvelles ;
Je le dis aux amans, je le répete aux belles.
Damon, tes ſens trompeurs, & qui t'ont gouverné,
T'ont promis un bonheur qu'ils ne t'ont point donné.
Tu crois, dans les douceurs qu'un tendre amour apprête,
Soutenir de Daphné l'éternel tête-à-tête :
Mais ce bonheur uſé n'eſt qu'un dégoût affreux,
Et vous avez beſoin de vous quitter tous deux.
Ah ! pour vous voir toujours ſans jamais vous déplaire,
Il faut un cœur plus noble, une ame moins vulgaire,
Un eſprit vrai, ſenſé, fécond, ingénieux,
Sans humeur, ſans caprice, & ſur-tout vertueux,
Pour les cœurs corrompus l'amitié n'eſt point faite.
O divine amitié ! félicité parfaite !
Seul mouvement de l'ame, où l'excès ſoit permis,
Change en bien tous les maux où le ciel m'a ſoumis.

Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Dans toutes les saisons & dans toutes les heures ;
Sans toi tout homme est seul, il peut, par ton appui,
Multiplier son être & vivre dans autrui.
Idole d'un cœur juste, & passion du sage,
Amitié, que ton nom couronne cet ouvrage ;
Qu'il préside à mes vers, comme il regne en mon cœur ;
Tu m'appris à connoître, à chanter le bonheur.

CINQUIEME DISCOURS.

SUR LA NATURE DU PLAISIR.

JUSQU'A quand verrons-nous ce rêveur fanatique
Fermer le ciel au monde, & d'un ton deſpotique
Damnant le genre humain qu'il prétend convertir,
Nous prêcher la vertu pour la faire haïr ?
Sur les pas de Calvin, ce fou ſombre & ſévere,
Croit que Dieu, comme lui, n'agit qu'avec colere.
Je crois voir d'un tyran le miniſtre abhorré,
D'eſclaves qu'il a faits triſtement entouré,
Dictant d'un air hideux ſes volontés ſiniſtres.
Je cherche un roi plus doux, & de plus doux miniſtres.
Timon ſe croit parfait, depuis qu'il n'aime rien.
Il faut que l'on ſoit homme, afin d'être chrétien.
Je ſuis homme, & d'un Dieu je chéris la clémence.
Mortels, venez à lui, mais par reconnoiſſance,

La nature attentive à remplir vos désirs,
Vous appelle à ce Dieu par la voix des plaisirs.
Nul encor n'a chanté sa bonté toute entiere ;
Par le seul mouvement il conduit la matiere ;
Mais c'est par le plaisir qu'il conduit les humains.
Sentez du moins les dons prodigués par ses mains.
Tout mortel au plaisir a dû son existence.
Par lui le corps agit, le cœur sent, l'esprit pense.
Soit que du doux sommeil la main ferme vos yeux,
Soit que le jour pour vous vienne embellir les cieux,
Soit que vos sens flétris cherchant leur nourriture,
L'aiguillon de la faim presse en vous la nature,
Ou que l'amour vous force, en des momens plus doux,
A produire un autre être, à revivre après vous.
Par-tout d'un Dieu clément la bonté salutaire
Attache à vos besoins un plaisir nécessaire.
Les mortels en un mot n'ont point d'autre moteur.
Sans l'attrait du plaisir, sans ce charme vainqueur,
Qui des loix de l'hymen eût subi l'esclavage ?

Quelle beauté jamais auroit eu le courage
De porter un enfant dans ſon ſein renfermé,
Qui déchire en naiſſant les flancs qui l'ont formé,
De conduire avec crainte une enfance imbécille,
Et d'un âge fougueux l'imprudence indocille?
Ah! dans tous vos états, en tout temps, en tout lieu,
Mortels, à vos plaiſirs reconnoiſſez un Dieu.
Que dis-je? à vos plaiſirs! C'eſt à la douleur même
Que je connois de Dieu la ſageſſe ſuprême.
Ce ſentiment ſi prompt dans nos corps répandu,
Parmi tous nos dangers ſentinelle aſſidu,
D'une voix ſalutaire inceſſamment nous crie:
Ménagez, défendez, conſervez votre vie.
Chez de ſombres dévots l'amour-propre eſt damné;
C'eſt l'ennemi de l'homme, aux enfers il eſt né.
Vous vous trompez, ingrats, c'eſt un don de Dieu même.
Tout amour vient du ciel; Dieu nous chérit, il s'aime.
Nous nous aimons dans nous, dans nos biens, dans nos fils,
Dans nos concitoyens, ſur-tout dans nos amis.

Cet amour nécessaire est l'ame de notre ame ;
Notre esprit est porté sur ces ailes de flamme.
Oui, pour nous élever aux grandes actions,
Dieu nous a par bonté donné les passions.
Tout dangereux qu'il est, c'est un présent céleste ;
L'usage en est heureux, si l'abus est funeste.
J'admire & ne plains point un cœur maître de soi,
Qui tenant ses désirs enchaînés sous sa loi,
S'arrache au genre humain pour Dieu qui nous fit naître,
Se plaît à l'éviter plutôt qu'à le connoître ;
Et brûlant pour son Dieu d'un amour dévorant,
Fuit les plaisirs permis, par un plaisir plus grand.
Mais que fier de ses croix, vain de ses abstinences,
Et sur-tout en secret lassé de ses souffrances,
Il condamne dans nous tout ce qu'il a quitté,
L'hymen, le nom de pere, & la société ;
On voit de cet orgueil la vanité profonde :
C'est moins l'ami de Dieu que l'ennemi du monde ;
On lit dans ses chagrins les regrets des plaisirs.
Le ciel nous fit un cœur, il lui faut des désirs.
Des stoïques nouveaux le ridicule maître
Prétend m'ôter à *moi*, me priver de mon être.

Dieu,

Dieu, si nous l'en croyons, seroit servi par nous,
Ainsi qu'en son serrail un musulman jaloux,
Qui n'admet près de lui que ces monstres d'Asie,
Que le fer a privés des sources de la vie.
Vous, qui vous élevez contre l'humanité,
N'avez-vous lu jamais la docte antiquité?
Ne connoissez-vous point les filles de Pélie?
Dans leur aveuglement voyez votre folie.
Elles croyoient dompter la nature & le temps,
Et rendre leur vieux pere à la fleur de ses ans:
Leurs mains par piété dans son sein se plongerent,
Croyant le rajeunir, ses filles l'égorgerent.
Voilà votre portrait, stoïques abusés;
Vous voulez changer l'homme, & vous le détruisez.
Usez, n'abusez point; le sage ainsi l'ordonne.
Je suis également Epictete & Pétrone.
L'abstinence ou l'excès ne fit jamais d'heureux.
Je ne conclus donc pas, orateur dangereux,
Qu'il faut lâcher la bride aux passions humaines;
De ce coursier fougueux je veux tenir les rênes;
Je veux, que ce torrent, par un heureux secours,

Sans inonder mes champs, les abreuve en
son cours.
Vents, épurez les airs, & soufflez sans tem-
pêtes;
Soleil, sans nous brûler, marche & luis sur
nos têtes.
Dieu des êtres pensans, Dieu des cœurs for-
tunés.
Conservez les desirs que vous m'avez donnés,
Ce goût de l'amitié cette ardeur pour l'étude,
Cet amour des beaux arts & de la solitude.
Voilà mes passions; mon ame en tous les
temps
Goûta de leurs attraits les plaisirs consolans.
Quand sur les bords du Mein deux écumeurs
barbares,
Des loix des nations violateurs avares,
Deux fripons à brevet, brigands accrédités,
Epuisoient contre moi leurs lâches cruautés,
Le travail occupoit ma fermeté tranquille;
Des arts qu'ils ignoroient leur antre fut
l'asyle.
Ainsi le dieu des bois enfloit ses chalu-
meaux,
Quand le voleur Cacus enlevoit ses trou-
peaux.
Il n'interrompit point sa douce mélodie,
Heureux qui jusqu'au temps du terme de sa
vie,

Des beaux arts amoureux, pour cultiver leurs fruits !
Il brave l'injuſtice ; il calme ſes ennuis ;
Il pardonne aux humains ; il rit de leur délire,
Et de ſa main mourante il touche encor ſa lyre.

SIXIEME DISCOURS.

DE LA NATURE DE L'HOMME.

LA voix de la vertu préſide à tes concerts ;
Elle m'appelle à toi par le charme des vers.
Ta grande étude eſt l'homme, & de ce labyrinthe
Le fil de la raiſon te fait chercher l'enceinte.
Montre l'homme à mes yeux ; honteux de m'ignorer,
Dans mon être, dans moi, je cherche à pénétrer.
Deſpréaux & Paſcal en ont fait la ſatyre.
Pope & le grand Leinibz, moins enclins à médire,
Semblent dans leurs écrits prendre un ſage milieu ;
Ils deſcendent à l'homme, ils s'élevent à Dieu.
Mais quelle épaiſſe nuit voile encor la nature ?
Sur l'Œdipe nouveau de cette énigme obſcure,
Chacun a dit ſon mot ; on a long-temps rêvé ;
Le vrai ſens de l'énigme eſt-il enfin trouvé ?
Je ſais bien qu'à ſouper chez Laïs ou Catulle,

Cet examen profond paſſe pour ridicule.
Là pour tout argument quelques couplets malins
Exercent plaiſamment nos cerveaux libertins.
Autre temps, autre étude, & la raiſon ſévere
Trouve accès à ſon tour, & peut ne point déplaire.
Dans le fond de ſon cœur on ſe plaît à rentrer;
Nos yeux cherchent le jour, lent à nous éclairer.
Le grand monde eſt léger, inappliqué, volage;
Sa voix trouble & ſéduit: eſt-on ſeul? on eſt ſage.
Je veux l'être, je veux m'élever avec toi,
Des fanges de la terre au trône de ſon roi.
Montre-moi, ſi tu peux, cette chaîne inviſible
Du monde des eſprits & du monde ſenſible,
Cet ordre ſi caché de tant d'êtres divers,
Que Pope après Platon crut voir dans l'univers.
Vous me preſſez en vain. Cette vaſte ſcience,
Ou paſſe ma portée, ou me force au ſilence.
Mon eſprit reſſerré ſous le compas françois,
N'a point la liberté des Grecs & des Anglois.
Pope a droit de tout dire, & moi je dois me taire.
A Bourge, un bachelier peut percer ce myſtere,

Je n'ai point mes degrés, & je ne prétends pas
Haſarder pour un mot de dangereux combats.
Ecoutez ſeulement un récit véritable,
Que peut-être Fourmont prendra pour une fable,
Et que je lus hier dans un livre chinois,
Qu'un jéſuite à Pékin traduiſit autrefois.
Un jour quelques ſouris ſe diſoient l'une à l'autre:
Que ce monde eſt charmant! quel empire eſt le nôtre!
Ce palais ſi ſuperbe eſt élevé pour nous;
De toute éternité Dieu nous fit ces grands trous.
Vois-tu ces gras jambons ſous cette voûte obſcure?
Ils y furent créés des mains de la nature.
Ces montagnes de lard, éternels alimens,
Sont pour nous en ces lieux juſqu'à la fin des temps.
Oui, nous ſommes, grand Dieu, ſi l'on en croit nos ſages,
Le chef-d'œuvre, la fin, le but de tes ouvrages.
Les chats ſont dangereux & prompts à nous manger;
Mais c'eſt pour nous inſtruire & pour nous corriger.
Plus loin, ſur le duvet d'une herbe renaiſſante,

Près des bois, près des eaux, une troupe innocente
De canards naſillans, de dindons rengorgés,
De gros moutons bêlans, que leur laine a chargés,
Diſoient : Tout eſt à nous, bois, prés, étangs, montagnes ;
Le ciel pour nos beſoins fait verdir les campagnes.
L'âne paiſſoit auprès, & ſe mirant dans l'eau,
Il rendoit grace au ciel en ſe trouvant ſi beau.
Pour les ânes, dit-il, le ciel a fait la terre ;
L'homme eſt né mon eſclave ; il me panſe, il me ferre,
Il m'étrille, il me lave, il prévient mes déſirs,
Il bâtit mon ſerrail, il conduit mes plaiſirs :
Reſpectueux témoin de ma noble tendreſſe,
Miniſtre de ma joie, il m'amene une âneſſe ;
Et je ris quand je vois cet eſclave orgueilleux
Envier l'heureux don que j'ai reçu des cieux.
L'homme vint, & cria : Je ſuis puiſſant & ſage ;
Cieux, terres, élémens, tout eſt pour mon uſage ;
L'Océan fut formé pour porter mes vaiſſeaux ;
Les vents ſont mes couriers, les aſtres mes flambeaux.
Ce globe, qui des nuits blanchit les ſombres voiles,

Croît, décroît, fuit, revient, & préſide aux étoiles ;
Moi, je préſide à tout ; mon eſprit éclairé
Dans les bornes du monde eût été trop ſerré :
Mais enfin de ce monde, & l'oracle, & le maître,
Je ne ſuis point encor ce que je devrois être.
Quelques anges alors, qui là-haut dans les cieux
Reglent ces mouvemens imparfaits à nos yeux,
En faiſant tournoyer ces immenſes planetes,
Diſoient : Pour nos plaiſirs ſans doute elles ſont faites.
Puis delà ſur la terre ils jettoient un coup d'œil ;
Ils ſe moquoient de l'homme & de ſon ſot orgueil.
Le Tien les entendit, il voulut que ſur l'heure
On les fît aſſembler dans ſa haute demeure,
Ange, homme, quadrupede, & ces êtres divers,
Dont chacun forme un monde en ce vaſte univers.
Ouvrage de mes mains, enfans du même pere,
Qui portez, leur dit-il, *mon divin caractere,*
Vous êtes nés pour moi, rien ne fut fait pour vous :
Je ſuis le centre unique où vous répondez tous.

Des deſtins & des temps connoiſſez le ſeul maître.
Rien n'eſt grand ni petit, tout eſt ce qu'il doit être.
D'un parfait aſſemblage inſtrumens imparfaits,
Dans votre rang placés, demeurez ſatisfaits.
L'homme ne le fut point. Cette indocile eſpece,
Sera-t-elle occupée à murmurer ſans ceſſe?
Un vieux lettré Chinois, qui toujours ſur les bancs
Combattit la raiſon par de beaux argumens,
Plein de Confucius, & ſa logique en tête,
Diſtinguant, concluant, préſenta ſa requête.
Pourquoi ſuis-je en un point reſſerré par le temps?
Mes jours devroient aller par-delà vingt mille ans;
Ma taille pour le moins dut avoir cent coudées.
D'où vient que je ne puis, plus prompt que mes idées,
Voyager dans la lune, & réformer ſon cours?
Pourquoi faut-il dormir un grand tiers de mes jours?
Pourquoi ne puis-je, au gré de ma pudique flamme,
Faire au moins en trois mois cent enfans à ma femme?

Pourquoi fus-je en un jour si las de ses attraits ?
Tes *pourquoi*, dit le Dieu, ne finiroient jamais :
Bientôt tes questions vont être décidées :
Va chercher ta réponse au pays des idées :
Pars. Un ange aussi-tôt l'emporte dans les airs,
Au sein du vuide immense où se meut l'univers,
A travers cent soleils entourés de planetes,
De lunes, & d'anneaux, & de longues cometes ;
Il entre dans un globe, où d'immortelles mains
Du roi de la nature ont tracé les desseins,
Où l'œil peut contempler les images visibles,
Et des mondes réels & des mondes possibles.
Mon vieux lettré chercha, d'espérance animé,
Un monde fait pour lui, tel qu'il l'auroit formé.
Il cherchoit vainement : l'ange lui fait connoître
Que rien de ce qu'il veut en effet ne peut être ;
Que si l'homme eût été tel qu'on feint les géans,
Faisant la guerre au ciel, ou plutôt au bon sens,
S'il eût à vingt mille ans étendu sa carriere,

Ce petit amas d'eau, de ſable & de pouſſiere,
N'eût jamais pu ſuffire à nourrir dans ſon ſein
Ces énormes enfans d'un autre genre humain.
Le Chinois argumente; on le force à conclure
Que dans tout l'univers chaque être a ſa meſure;
Que l'homme n'eſt point fait pour ces vaſtes déſirs;
Que ſa vie eſt bornée, ainſi que ſes plaiſirs;
Que le travail, les maux, la mort, ſont néceſſaires;
Et que, ſans fatiguer par de lâches prieres
La volonté d'un Dieu qui ne ſauroit changer,
On doit ſubir la loi qu'on ne peut corriger,
Voir la mort d'un œil ferme & d'une ame ſoumiſe.
Le lettré convaincu, non ſans quelque ſurpriſe,
S'en retourne ici-bas, ayant tout approuvé;
Mais il y murmura quand il fut arrivé.
Convertir un docteur eſt une œuvre impoſſible.
Matthieu Garo, chez nous eut l'eſprit plus flexible:
Il loua Dieu de tout. Peut-être qu'autrefois
De longs ruiſſeaux de lait ſerpentoient dans nos bois;

La lune étoit plus grande, & la nuit moins obscure ;
L'hiver se couronnoit de fleurs & de verdure :
L'homme, ce roi du monde, & roi très-fainéant,
Se contemploit à l'aise, admiroit son néant,
Et formé pour agir, se plaisoit à rien faire.
Mais pour nous, fléchissons sous un sort tout contraire.
Contentons-nous des biens qui nous sont destinés,
Passagers comme nous, & comme nous bornés.
Sans rechercher en vain ce que peut notre maître,
Ce que fut notre monde, & ce qu'il devroit être,
Observons ce qu'il est, & recueillons le fruit
Des trésors qu'il renferme & des biens qu'il produit.
Si du Dieu qui nous fit l'éternelle puissance
Eût à deux jours au plus borné notre existence,
Il nous auroit fait grace ; il faudroit consumer
Ces deux jours de la vie à lui plaire, à l'aimer ;
Le temps est assez long pour quiconque en profite ;

Qui

Qui travaille & qui penſe, en étend la limite.
On peut vivre beaucoup, ſans végéter long-
temps :
Et je vais te prouver par mes raiſonnemens...
Mais malheur à l'auteur qui veut toujours
inſtruire !
Le ſecret d'ennuyer eſt celui de tout dire.
C'eſt ainſi que ma muſe avec ſimplicité,
Sur des tons différens chantoit la vérité ;
Lorſque de la nature éclairciſſant les voiles,
Nos François à Quito cherchoient d'autres
étoiles ;
Que Clairaut, Maupertuis, entourés de gla-
çons,
D'un ſecteur à lunette étonnoient les Lapons ;
Tandis que d'une main ſtérilement vantée,
Le hardi Vaucanſon, rival de Prométhée,
Sembloit, de la nature imitant les reſſorts,
Prendre le feu des cieux pour animer les
corps.
Pour moi, loin des cités, ſur les bords du
Permeſſe,
Je ſuivois la nature, & cherchois la ſageſſe ;
Et des bords de la ſphere où s'emporta Mil-
ton,
Et de ceux de l'abyme où pénétra Newton,
Je les voyois franchir leur carriere infinie ;
Amant de tous les arts & de tout grand génie,
Implacable ennemi du calomniateur,

Du fanatique absurde & du vil délateur ;
Ami sans artifice, auteur sans jalousie ;
Adorateur d'un Dieu, mais sans hypocrisie ;
Dans un corps languissant, de cent maux attaqué,
Gardant un esprit libre, à l'étude appliqué ;
Et sachant qu'ici-bas la félicité pure
Ne fut jamais permise à l'humaine nature.

SEPTIEME DISCOURS.

SUR LA VRAIE VERTU.

Le beau nom de vertu retentit ſur la terre ;
On l'entend au théatre, au barreau, dans la chaire ;
Juſqu'au milieu des cours il parvient quelquefois :
Il s'eſt même gliſſé dans les traités des rois.
C'eſt un beau mot ſans doute, & qu'on ſe plaît d'entendre,
Facile à prononcer, difficile à comprendre :
On trompe, on eſt trompé. Je crois voir des jetons
Donnés, reçus, rendus, troqués par des fripons ;
Ou bien ces faux billets, vains enfans du ſyſtême
De ce fou d'Ecoſſois qui ſe dupa lui-même.
Qu'eſt-ce que la vertu ? le meilleur citoyen,
Brutus, ſe repentit d'être un homme de bien :
La vertu, diſoit-il, eſt un nom ſans ſubſtance.
L'école de Zénon, dans ſa fiere ignorance,

Prit jadis pour vertu l'insensibilité.
Dans les champs Levantins le derviche hébété,
L'œil au ciel, les bras hauts, & l'esprit en prieres,
Du Seigneur, en dansant, invoque les lumieres,
Et tournant dans un cercle au nom de Mahomet,
Croit de la vertu même atteindre le sommet.
Les reins ceints d'un cordon, l'œil armé d'impudence,
Un hermite à sandale, engraissé d'ignorance,
Parlant du nez à Dieu, chante au dos d'un lutrin,
Cent cantiques hébreux mis en mauvais latin.
Le ciel puisse bénir sa piété profonde!
Mais quel en est le fruit? quel bien fait-il au monde?
Malgré la sainteté de son auguste emploi,
C'est n'être bon à rien, de n'être bon qu'à soi.
Quand l'ennemi divin des scribes & des prêtres,
Chez Pilate autrefois fut traîné par des traîtres;
De cet air insolent qu'on nomme dignité,
Le Romain demanda: *Qu'est-ce que vérité?*
L'homme-dieu qui pouvoit l'instruire ou le confondre,

A ce juge orgueilleux dédaigna de répondre.
Son silence éloquent disoit assez à tous,
Que ce vrai tant cherché ne fut point fait pour nous.
Mais lorsque, pénétré d'une ardeur ingénue,
Un simple citoyen l'aborda dans la rue,
Et que, disciple sage, il prétendit savoir
Quel est l'état de l'homme, & quel est son devoir,
Sur ce grand intérêt, sur ce point qui nous touche,
Celui qui savoit tout ouvrit alors la bouche,
Et dictant d'un seul mot ses décrets solemnels,
Aimez Dieu, lui dit-il, mais aimez les mortels.
Voilà l'homme & sa loi; c'est assez; le ciel même
A daigné tout nous dire en ordonnant qu'on aime.
Le monde est médisant, vain, léger, envieux;
Le fuir est très-bien fait, le servir encor mieux.
A sa famille, aux siens, je veux qu'on soit utile.
Où vas-tu loin de moi, fanatique indocile?
Pourquoi ce teint jauni, ces regards effarés,
Ces élans convulsifs, & ces pas égarés?

Contre un ſiecle indévot, plein d'une ſainte rage,
Tu cours chez ta béate à ſon cinquieme étage;
Quelques ſaints poſſédés dans cet honnête lieu,
Jurent, tordent les mains en l'honneur du bon Dieu;
Sur leurs tréteaux montés, ils rendent des oracles,
Prédiſent le paſſé, font cent autres miracles;
L'aveugle y vient pour voir, & des deux yeux privé,
Retourne aux quinze-vingts, marmotant ſon *Ave*.
Le boiteux ſaute & tombe, & ſa ſainte famille
Le ramene en chantant, porté ſur ſa béquille.
Le ſourd au front ſtupide écoute & n'entend rien.
D'aiſe alors tout pâmés, de pauvres gens de bien,
Qu'un ſot voiſin bénit, & qu'un fourbe ſeconde,
Aux filles du quartier prêchent la fin du monde.
Je ſais que ce myſtere a de nobles appas.
Les ſaints ont des plaiſirs que je ne connois pas.
Les miracles ſont bons; mais ſoulager ſon frere,

Mais tirer ſon ami du ſein de la miſere,
Mais à ſes ennemis pardonner leurs vertus,
C'eſt un plus grand miracle, & qui ne ſe fait plus.
Ce magiſtrat, dit-on, eſt ſévere, inflexible:
Rien n'amollit jamais ſa grande ame inſenſible.
J'entends; il fait haïr ſa place & ſon pouvoir;
Il fait des malheureux par zele & par devoir.
Mais l'a-t-on jamais vu, ſans qu'on le ſollicite,
Courir d'un air affable au-devant du mérite,
Le choiſir dans la foule, & donner ſon appui
A l'honnête homme obſcur qui ſe tait devant lui?
De quelques criminels il aura fait juſtice!
C'eſt peu d'être équitable, il faut rendre ſervice.
Le juſte eſt bienfaiſant. On conte qu'autrefois
Le miniſtre odieux d'un de nos meilleurs rois
Lui diſoit en ces mots ſon avis deſpotique:
Timante eſt en ſecret bien mauvais catholique;
On a trouvé chez lui la bible de Calvin:
A ce funeſte excès vous devez mettre un frein;
Il faut qu'on l'empriſonne, ou du moins qu'on l'exile.

Comme vous, dit le roi, Timante m'eſt utile;
Vous m'apprenez aſſez quels ſont ſes attentats;
Il m'a donné ſon ſang, & vous n'en parlez pas.
De ce roi bienfaiſant la prudence équitable
Peint mieux que vingt ſermons la vertu véritable.
Du nom de vertueux ſeriez-vous honoré,
Doux & diſcret Cyrus, en vous ſeul concentré,
Prêchant le ſentiment, vous bornant à ſéduire,
Trop foible pour ſervir, trop pareſſeux pour nuire,
Honnête homme indolent, qui dans un doux loiſir,
Loin du mal & du bien, vivez pour le plaiſir?
Non, je donne ce titre au cœur tendre & ſublime
Qui ſoutient hardiment ſon ami qu'on opprime.
Il t'étoit dû, ſans doute, éloquent Péliſſon,
Qui défendis Fouquet du fond de ta priſon.
Je te rends grace, ô ciel! dont la bonté propice
M'accorda des amis dans les temps d'injuſtice,
Des amis courageux, dont la mâle vigueur
Repouſſa les aſſauts du calomniateur,
Du fanatiſme ardent, du ténébreux Zoïle,
Du miniſtre abuſé par leur troupe imbécille,

Et des petits tyrans bouffis de vanité,
Dont mon indépendance irritoit la fierté.
Oui, pendant quarante ans poursuivi par l'envie,
Des amis vertueux ont consolé ma vie.
J'ai mérité leur zele & leur fidélité;
J'ai fait quelques ingrats, & ne l'ai point été.
Certain législateur dont la plume féconde
Fit tant de vains projets pour le bien de ce monde,
Et qui depuis trente ans écrit pour des ingrats,
Vient de créer un mot qui manque à Vaugelas.
Ce mot est bienfaisance; il me plaît, il rassemble,
Si le cœur en est cru, bien des vertus ensemble.
Petits grammairiens, grands précepteurs des sots,
Qui pesez la parole, & mesurez les mots,
Pareille expression vous semble hasardée:
Mais l'univers entier doit en chérir l'idée.

PRÉCIS

DE L'ECCLÉSIASTE.

DANS ma bouillante jeuneſſe,
J'ai cherché la volupté ;
J'ai ſavouré ſon ivreſſe ;
De mon bonheur dégoûté,
Dans ſa coupe enchantereſſe
J'ai trouvé la vanité.

La grandeur & la richeſſe
Dans l'âge mûr m'ont flatté :
Les embarras, la triſteſſe,
L'ennui, la ſatiété,
Ont averti ma vieilleſſe,
Que tout étoit vanité.

J'ai voulu de la ſcience
Pénétrer l'obſcurité.
O nature ! abyme immenſe,
Tu me laiſſes ſans clarté ;
J'ai recours à l'ignorance,
Le ſavoir eſt vanité.

De quoi m'aura ſervi ma ſuprême puiſſance,
Qui ne dit rien aux ſens, qui ne dit rien au cœur ?

Brillante opinion, fantôme de bonheur,
Dont jamais en effet on n'a la jouissance.
J'ai cherché ce bonheur, qui fuyoit de mes bras,
Dans mes palais de cedre, aux bords de cent fontaines,
Je le redemandois aux voix de mes syrènes:
Il n'étoit point dans moi, je ne le trouvois pas.

J'accablai mon esprit de trop de nourriture;
A prévenir mon goût j'épuisai tous mes soins;
Mais mon goût s'émoussoit en fuyant la nature.
Il n'est de vrais plaisirs qu'avec de vrais besoins.

Je me fais fait un étude
De connoître les mortels;
J'ai vu leurs chagrins cruels,
Et leur vague inquiétude,
Et la secrete habitude
De leurs penchans criminels.

L'artiste le plus habile
Fut le moins récompensé;
Le serviteur inutile
Etoit le plus caressé;
Le juste fut traversé,
Le méchant parut tranquille.

PRÉCIS
DE L'ECCLÉSIASTE.

DANS ma bouillante jeuneſſe,
J'ai cherché la volupté ;
J'ai ſavouré ſon ivreſſe ;
De mon bonheur dégoûté,
Dans ſa coupe enchantereſſe
J'ai trouvé la vanité.

La grandeur & la richeſſe
Dans l'âge mûr m'ont flatté :
Les embarras, la triſteſſe,
L'ennui, la ſatiété,
Ont averti ma vieilleſſe,
Que tout étoit vanité.

J'ai voulu de la ſcience
Pénétrer l'obſcurité.
O nature ! abyme immenſe,
Tu me laiſſes ſans clarté ;
J'ai recours à l'ignorance,
Le ſavoir eſt vanité.

De quoi m'aura ſervi ma ſuprême puiſſance,
Qui ne dit rien aux ſens, qui ne dit rien au cœur ?

Brillante opinion, fantôme de bonheur,
Dont jamais en effet on n'a la jouissance.
J'ai cherché ce bonheur, qui fuyoit de mes bras,
Dans mes palais de cedre, aux bords de cent fontaines,
Je le redemandois aux voix de mes syrènes:
Il n'étoit point dans moi, je ne le trouvois pas.

J'accablai mon esprit de trop de nourriture;
A prévenir mon goût j'épuisai tous mes soins;
Mais mon goût s'émoussoit en fuyant la nature.
Il n'est de vrais plaisirs qu'avec de vrais besoins.

Je me fuis fait un étude
De connoître les mortels;
J'ai vu leurs chagrins cruels,
Et leur vague inquiétude,
Et la secrete habitude
De leurs penchans criminels.

L'artiste le plus habile
Fut le moins récompensé;
Le serviteur inutile
Etoit le plus caressé;
Le juste fut traversé,
Le méchant parut tranquille.

Tu viens de trahir l'amour,
Et tu ris, beauté volage ;
Un nouvel amant t'engage,
T'aime & te quitte en un jour ;
Et dans l'instant qu'il t'outrage
On le trahit à son tour.

J'entends siffler par-tout les serpens de l'envie :
Je vois par ses complots le mérite immolé.
L'innocent confondu traîne une affreuse vie :
Il s'écrie en mourant : Nul ne m'a consolé.

Le travail, la vertu, pleurent sans récompense ;
La calomnie insulte à leurs cris douloureux ;
Et du riche amolli la stupide insolence
Ne sait pas seulement s'il est des malheureux.

Il l'est pourtant lui-même ; un éternel orage
Promene de son cœur les désirs inquiets ;
Il hait son héritier, qui le hait davantage ;
Il vit dans la contrainte, & meurt dans les regrets.

Dans leur course vagabonde
Les mortels sont entraînés ;
Frêles vaisseaux que sur l'onde
Battent les vents mutinés,
Et dans l'océan du monde
Au naufrage destinés.

D'espérances

D'eſpérances menſongeres
Nous vivons préoccupés ;
Tous les malheurs de nos peres
Ne nous ont point détrompés ;
Nous éprouvons les miſeres
Dont nos fils ſeront frappés.

Rien de nouveau ſur la terre ;
On verra ce qu'on a vu,
Le droit affreux de la guerre,
Par qui tout eſt confondu ;
Et le vice & la vertu
En butte aux coups du tonnerre.

Le ſage & l'imprudent, & le foible, & le fort ;
Tous ſont précipités dans les mêmes abymes ;
Le cœur juſte & ſans fiel, le cœur pétri de crimes,
Tous ſont également les vains jouets du ſort.

Le même champ nourrit la brebis innocente,
Et le tigre odieux, qui déchire ſon flanc :
Le tombeau réunit la race bienfaiſante,
Et les brigands cruels enivrés de ſon ſang.

En vain par vos travaux vous courez à la gloire,
Vous mourez : c'en eſt fait, tout ſentiment s'éteint,

Vous n'êtes ni chéri, ni reſpecté, ni plaint ;
La mort enſévelit juſqu'à votre mémoire.

Que la vie a peu d'appas !
Cependant on la déſire.
Plus de plaiſirs, plus d'empire
Dans les horreurs du trépas.
Un lion mort ne vaut pas
Un moucheron qui reſpire.

O mortel infortuné !
Soit que ton ame jouiſſe
Du moment qui t'eſt donné,
Soit que la mort le finiſſe,
L'un & l'autre eſt un ſupplice ;
Il vaut mieux n'être point né.

Le néant eſt préférable
A nos funeſtes travaux,
Au mélange lamentable
Des faux biens & des vrais maux,
A notre eſpoir périſſable
Qu'engloutiſſent les tombeaux.

Quel homme a jamais ſu par ſa propre lumiere,
Si lorſque nous tombons dans l'éternelle nuit,
Notre ame avec nos ſens ſe diſſout toute entiere,
Si nous vivrons encore, ou ſi tout eſt détruit ?

Des plus vils animaux Dieu ſoutient l'exiſtence ;
Ils ſont ainſi que nous les objets de ſes ſoins ;
Il borna leur inſtinct & notre intelligence ;
Ils ont les mêmes ſens & les mêmes beſoins.

Ils naiſſent comme nous ; ils expirent de même.
Que deviendra leur ame au jour de leur trépas?
Que deviendra la nôtre à ce moment ſuprême?
Humains, foibles humains, vous ne le ſavez pas.

Cependant l'homme s'égare
Dans ſes travaux inſenſés.
Les biens dont l'Inde ſe pare,
Avec fureur amaſſés,
Sont vainement entaſſés
Dans les tréſors de l'avare.

Ce monarque ambitieux
Menaçoit la terre entiere ;
Il tombe dans ſa carriere ;
Et ce géant ſourcilleux,
Ce front qui touchoit aux cieux,
Eſt caché dans la pouſſiere.

La beauté dans ſon printemps
Brille pompeuſe & chérie ;
Semblable à la fleur des champs,

Le matin épanouie,
Le ſoir livide & flétrie,
En horreur à ſes amans.

Ainſi tout ſe corrompt, tout ſe détruit, tout paſſe :
Mon oreille bientôt ſera ſourde aux concerts.
La chaleur de mon ſang va ſe tourner en glace :
D'un nuage épaiſſi mes yeux ſeront couverts.

Des vins du mont Liban la ſeve nourriſſante,
Ne pourra plus flatter mes languiſſans dégoûts;
Courbé, traînant à peine une marche peſante,
J'approcherai du terme où nous arrivons tous.

Je ne vous verrai plus, beautés dont la tendreſſe
Conſola mes chagrins, enchanta mes beaux jours.
O charme de la vie ! ô précieuſe ivreſſe !
Vous fuyez loin de moi, vous fuyez pour toujours.

Du temps qui périt ſans ceſſe,
Saiſiſſons donc les momens :
Poſſédons avec ſageſſe ;
Goûtons ſans emportemens
Les biens qu'à notre jeuneſſe
Donnent les cieux indulgens.

Que les plaiſirs de la table,
Les entretiens amuſans,
Prolongent pour nous le temps ;
Et qu'une compagne aimable
M'inſpire un amour durable,
Sans trop régner ſur mes ſens.

Mortel, voilà ton partage
Par les deſtins accordé ;
Sur ces biens, ſur leur uſage
Ton vrai bonheur eſt fondé :
Qu'ils ſoient poſſédés du ſage,
Sans qu'il en ſoit poſſédé.

Uſez, n'abuſez point, ne ſoyez point en proie
Aux déſirs effrénés, au tumulte, à l'erreur.
Vous m'avez affligé, vains éclats de la joie ;
Votre bruit m'importune, & le rire eſt trompeur.

Dieu nous donna des biens ; il veut qu'on en jouiſſe ;
Mais n'oubliez jamais leur cauſe & leur auteur ;
Et lorſque vous goûtez ſa divine faveur,
O mortels ! gardez-vous d'oublier ſa juſtice.

Aimez ces biens pour lui ; ne l'aimez point pour eux :

Ne penſez qu'à ſes loix; car c'eſt-là tout votre être.
Grand, petit, riche, pauvre, heureux ou malheureux,
Etranger ſur la terre, adorez votre maître.

N'affectez point les éclats
D'une vertu trop auſtere:
La ſageſſe atrabilaire
Nous irrite & n'inſtruit pas.
C'eſt à la vertu de plaire;
Le vice a bien moins d'appas.

Indulgent pour la foibleſſe
Que vous voyez en autrui,
Qu'il trouve en vous un appui,
Que ſon ſort vous intéreſſe.
Hélas! malgré la ſageſſe,
Vous tomberez comme lui.

Favori de la nature,
Le climat le plus vanté,
Par les vents, par la froidure,
Voit ſon eſpoir avorté,
Et la vertu la plus pure
A ſes temps d'iniquité.

Répandez vos bienfaits avec magnificence;
Même aux moins vertueux ne les refuſez pas:

Ne vous informez point de leur reconnoiſſance :
Il eſt grand, il eſt beau de faire des ingrats.

Laiſſez parler les cours, & crier le vulgaire:
Leur langue eſt indiſcrete, & leurs yeux ſont jaloux.
De leurs ſuffrages faux dédaignez le ſalaire.
Dieu vous voit, il ſuffit ; qu'il regne ſeul ſur vous.

L'homme eſt un vil atôme, un point dans l'étendue :
Cependant du plus haut des palais éternels,
Dieu ſur notre néant daigne abaiſſer ſa vue :
C'eſt lui ſeul qu'il faut craindre, & non pas les mortels.

PRÉCIS
DU
CANTIQUE DES CANTIQUES.

INTERLOCUTEURS.

LE CHATON, LA SULAMITE.

Les compagnes, les amis du Chaton ne parlent pas.

LE CHATON.

QUE les baiſers raviſſans,
De ta bouche demi-cloſe,
Ont enivré tous mes ſens!
Les lis, les boutons de roſe,
De tes deux globes naiſſans,
Sont à mon ame enflammée
Comme les vins bienfaiſans
De la fertile Idumée,
Et comme le pur encens
Dont Tadmor eſt parfumée:

Sous les murs des Pharaons,
A travers les beaux vallons,
Les cavales bondiſſantes
Ont moins de légereté :
Les colombes careſſantes,
Dans leurs ardeurs innocentes,
Ont moins de fidélité.

LA SULAMITE.

J'ai peu d'éclat, peu de beauté, mais j'aime ;
Mais je ſuis belle aux yeux de mon amant.
Lui ſeul il fait ma joie & mon tourment.
Mon tendre cœur n'aime en lui que lui-même.
De mes parens la ſévere rigueur
Me commanda de bien garder ma vigne ;
Je l'ai livrée au maître de mon cœur ;
Le vendangeur en étoit aſſez digne.

LE CHATON.

Non, tu ne te connois pas,
O ma chere Sulamite !
Rends juſtice à tes appas ;
N'ignore plus ton mérite.
Salomon dans ſon palais
A cent femmes, cent maîtreſſes,
Seul objet de leurs tendreſſes,
Et ſeul but de tous leurs traits.

Mille autres ſont renfermées
Dans ce palais des plaiſirs,
Et briguent par leurs ſoupirs
L'heureux moment d'être aimées.
Je ne poſſede que toi.
Mais ce ſerrail d'un grand roi,
Ces compagnes de ſa couche,
Ces objets ſi glorieux,
N'ont point d'attrait qui me touche:
Rien n'approche ſous les cieux
D'un ſourire de ta bouche,
D'un regard de tes beaux yeux.
Sais-tu que ces grandes reines,
Dans leurs pompes ſi hautaines,
A ton aſpect ont pâli?
Leur éclat s'en eſt terni.
Défaites, humiliées,
Malgré leur orgueil jaloux,
Toutes ſe ſont écriées;
Elle eſt plus belle que nous!

LA SULAMITE.

Le maître heureux de mes ſens, de mon ame,
De tous mes vœux, de tous mes ſentimens,
Me fait goûter de fortunés momens.
Soutenez-moi; je languis, je me pâme,
Je meurs d'amour; verſez ſur moi des fleurs;
Inondez-moi des plus douces odeurs.

Que ſur mon ſein mon tendre amant repoſe ;
Qu'en s'endormant de moi-même il diſpoſe ;
Qu'il ſoit à moi dans les bras du ſommeil ;
Que de ſes mains il me tienne embraſſée ;
Que ſon image occupe ma penſée,
Et qu'il m'embraſſe encore à ſon réveil.
Chere idole que j'adore,
Mon cœur a veillé toujours :
Je me leve avant l'aurore,
Je demande mes amours.
Lit ſacré, dépoſitaire
Des mouvemens de mon cœur,
Des amours, doux ſanctuaire,
Qu'as-tu fait de mon bonheur ?
Eveillez-vous, mes compagnes,
Venez plaindre mon tourment :
Prés, ruiſſeaux, forêts, montagnes,
Rendez-moi mon cher amant.
Je l'ai perdu, le ſeul bien qui m'enchante.
Ah ! je l'entends, j'entends ſa voix touchante :
Il vient ; il ouvre ; il entre. Ah ! je te vois !
Mon cœur s'échappe & s'envole après toi.
Hélas ! une fauſſe image
Trompe mes yeux égarés :
Je ne vois plus qu'un nuage :
Les regrets ſont le partage
de mes ſens déſeſpérés.
O mes compagnes fidelles !

Voyez mes craintes cruelles ;
Adouciſſez ma douleur :
Dites-moi quelle contrée,
Quelle terre eſt honorée
De l'objet de mon ardeur,
Quel dieu m'en a ſéparée ?

LES COMPAGNES DE LA SULAMITE.

Apprenez-nous quel eſt l'amant heureux
Qui vous retient dans de ſi douces chaînes.
Nous partageons votre joie & vos peines ;
Nous chercherons cet objet de vos vœux.

LA SULAMITE.

Le vainqueur que j'idolâtre
Eſt le plus beau des humains :
L'Amour forma de ſes mains
Son ſein plus blanc que l'albâtre :
L'ébene de ſes cheveux
Ombrage ſon front d'ivoire ;
Ce front noble & gracieux,
Ce front couronné de gloire :
Un feu pur eſt dans ſes yeux.
Sous une telle figure
Deſcendent du haut des cieux
Les maîtres de la nature,
Miniſtres du Dieu des dieux.
Mais de ſon cœur vertueux

Si

Si je faiſois la peinture,
Vous le connoîtriez mieux.

LE CHATON.

Je vous retrouve, ô maîtreſſe chérie!
Je vous revois, je vous tiens dans mes bras!
Dans mes jardins j'avois porté mes pas;
Mais près de vous toute fleur eſt flétrie.
Charmant palmier, tige aimable & fleurie,
Je viens cueillir vos fruits délicieux.
Ciel! que le temps eſt un bien précieux!
Tout le conſume, & l'amour ſeul l'emploie.
Mes chers amis, qui partagez ma joie,
Buvez, chantez, célébrez ſes attraits;
Dans les bons vins que votre ame ſe noie;
Je vais goûter des plaiſirs plus parfaits.

LA SULAMITE.

Paix du cœur, volupté pure,
Doux & tendre emportement,
Vous guériſſez ma bleſſure.
Ne ſouffrez pas que j'endure
Un nouvel éloignement.
L'abſence d'un ſeul moment
Eſt un moment de parjure.
Allons voir, allons tous deux
Voir nos myrtes amoureux;
Prenons ſoin de leur culture:

Redoublons nos tendres nœuds
Sur nos tapis de verdure.
Fuyons le bruyant séjour
De cette superbe ville.
Le village est plus tranquille ;
Et la nature & l'amour
L'ont choisi pour leur asyle.

ODE
SUR LE FANATISME.

CHARMANTE & sublime Emilie,
Amante de la vérité,
Ta solide philosophie
T'a prouvé la divinité.
Ton ame éclairée & profonde,
Franchissant les bornes du monde,
S'élance au sein de son auteur.
Tu parois son plus bel ouvrage,
Et tu lui rends un digne hommage,
Exempt de foiblesse & d'erreur.

Mais si les traits de l'athéisme
Sont repoussés par ta raison,
De la coupe du fanatisme
Ta main renverse le poison :
Tu sers la justice éternelle,
Sans l'âcreté de ce faux zele
De tant de dévots malfaisans ;
Tel qu'un sujet sincere & juste

Sait approcher d'un trône auguſte
Sans les vices des courtiſans.

Ce fanatiſme ſacrilége
Eſt ſorti du ſein des autels :
Il les profane ; il les aſſiége ;
Il en écarte les mortels.
O religion bienfaiſante !
Ce farouche ennemi ſe vante
D'être né dans ton chaſte flanc,
Mere tendre, mere adorable,
Croira-t-on qu'un fils ſi coupable
Ait été formé de ton ſang ?

On a vu ſouvent des athées
Eſtimables dans leurs erreurs :
Leurs opinions infectées
N'avoient point corrompu leurs mœurs.
Spinoſa fut toujours fidelle
A la loi pure & naturelle
Du Dieu qu'il avoit combattu.
Et ce Desbarreaux qu'on outrage,
S'il n'eût pas les clartés du ſage,
En eut le cœur & la vertu.

Je ſentirois quelque indulgence
Pour un aveugle audacieux,

Qui nieroit l'utile exiſtence
De l'aſtre qui brille à mes yeux.
Ignorer ton être ſuprême,
Grand Dieu ! c'eſt un moindre blaſphême,
Et moins digne de ton courroux,
Que de te croire impitoyable,
De nos malheurs inſatiable,
Jaloux, injuſte comme nous.

Lorſqu'un dévot atrabilaire,
Nourri de ſuperſtition,
A, par cette affreuſe chimere,
Corrompu ſa religion,
Le voilà ſtupide & farouche ;
Le fiel découle de ſa bouche ;
Le fanatiſme arme ſon bras ;
Et dans ſa piété profonde
Sa rage immoleroit le monde
A ſon Dieu qu'il ne connoît pas.

Ce ſénat proſcrit dans la France,
Cette infame inquiſition,
Ce tribunal, où l'ignorance
Traîna ſi ſouvent la raiſon ;
Ces Midas en mître, en ſoutane,
Au philoſophe de Toſcane
Sans rougir ont donné des fers.
Aux pieds de leur troupe aveuglée,

Abjurez, ſage Galilée,
Le ſyſtême de l'univers.

Ecoutez ce ſignal terrible
Qu'on vient de donner dans Paris;
Regardez ce carnage horrible;
Entendez ces lugubres cris.
Le frere eſt teint du ſang du frere;
Le fils aſſaſſine ſon pere;
La femme égorge ſon époux.
Leurs bras ſont armés par des prêtres.
O ciel! ſont-ce là les ancêtres
De ce peuple léger & doux?

Janſéniſtes & moliniſtes,
Vous qui combattez aujourd'hui
Avec les raiſons des ſophiſtes,
Leurs traits, leur bile & leur ennui;
Tremblez qu'enfin votre querelle
Dans vos murs un jour ne rappelle
Ces temps de vertige & d'horreur;
Craignez ce zele qui vous preſſe;
On ne ſent pas dans ſon ivreſſe
Juſqu'où peut aller ſa fureur.

Malheureux, voulez-vous entendre
La loi de la religion?
Dans Marſeille il falloit l'apprendre,

Au ſein de la contagion ;
Lorſque la tombe étoit ouverte,
Lorſque la Provence couverte
Par les ſemences du trépas,
Pleurant ſes villes déſolées,
Et ſes campagnes dépeuplées,
Fit trembler tant d'autres états.

Belzuns, ce paſteur vénérable,
Sauvoit ſon peuple périſſant :
Langeron, guerrier ſecourable,
Bravoit un trépas renaiſſant,
Tandis que vos lâches cabales,
Dans la molleſſe & les ſcandales,
Occupoient votre oiſiveté,
De la diſpute ridicule
Et ſur Queſnel, & ſur la bulle,
Qu'oubliera la poſtérité.

Pour inſtruire la race humaine,
Faut il perdre l'humanité ?
Faut-il le flambeau de la haine
Pour nous montrer la vérité ?
Un ignorant, qui de ſon frere
Soulage en ſecret la miſere,
Eſt mon exemple & mon docteur ;
Et l'eſprit hautain, qui diſpute,
Qui condamne, qui perſécute,
N'eſt qu'un déteſtable impoſteur.

ODE,

SUR LA PAIX DE 1736.

L'ETNA renferme le tonnerre
Dans ſes épouvantables flancs;
Il vomit le feu ſur la terre;
Il dévore ſes habitans.
Fuyez, dryades gémiſſantes,
Ces campagnes toujours brûlantes,
Ces abymes toujours ouverts,
Ces torrens de flamme & de ſouffre,
Echappés du ſein de ce gouffre,
Qui touche aux voûtes des enfers.

Plus terrible dans ſes ravages,
Plus fier dans ſes débordemens,
Le Pô renverſe ſes rivages
Cachés ſous ſes flots écumans:
Avec lui marche la ruine,
L'effroi, la douleur, la famine,
La mort, les déſolations;
Et dans les fanges de Ferrare,
Il entraîne à la mer avare
Les dépouilles des nations.

Mais ces débordemens de l'onde,
Et ces combats des élémens,
Et ces ſecouſſes, qui du monde
Ont ébranlé les fondemens,
Fléaux que le ciel en colere
Sur ce malheureux hémiſphere
A fait éclater tant de fois,
Sont moins affreux, ſont moins ſiniſtres,
Que l'ambition des miniſtres,
Et que les diſcordes des rois.

De l'Inde aux bornes de la France,
Le ſoleil, en ſon vaſte tour,
Ne voit qu'une famille immenſe,
Que devoit gouverner l'amour.
Mortels, vous êtes tous des freres:
Jettez ces armes mercenaires.
Que cherchez-vous dans les combats?
Quels biens pourſuit votre imprudence?
En aurez-vous la jouiſſance
Dans la triſte nuit du trépas?

Encor ſi pour votre patrie
Vous ſaviez vous ſacrifier!
Mais non, vous vendez votre vie
Aux mains qui daignent la payer.
Vous mourez pour la cauſe inique

De quelque tyran politique
Que vos yeux ne connoiſſent pas ;
Et vous n'êtes dans vos miſeres,
Que des aſſaſſins mercenaires,
Armés pour des maîtres ingrats.

Tels ſont ces oiſeaux de rapine,
Et ces animaux malfaiſans,
Apprivoiſés pour la ruine
Des paiſibles hôtes des champs ;
Aux ſons d'un inſtrument ſauvage,
Animés, ardens, pleins de rage,
Ils vont d'un vol impétueux,
Sans choix, ſans intérêt, ſans gloire,
Saiſir une folle victoire,
Dont le prix n'eſt jamais pour eux.

O ſuperbe, ô triſte Italie !
Que tu plains ta fécondité !
Sous tes débris enſévelie,
Que tu déplores ta beauté !
Je vois tes moiſſons dévorées
Par les nations conjurées
Qui te flattoient de te venger.
Foible, déſolée, expirante,
Tu combats, d'une main tremblante,
Pour le choix d'un maître étranger.

Que toujours armés pour la guerre,
Nos rois ſoient les dieux de la paix ;
Que leurs mains portent le tonnerre,
Sans ſe plaire à lancer ſes traits.
Nous chériſſons un berger ſage,
Qui dans un heureux pâturage
Unit les troupeaux ſous ſes loix.
Malheur au paſteur ſanguinaire,
Qui les expoſe en téméraire
A la dent du tyran des bois.

Eh ! que m'importe la victoire
D'un roi qui me perce le flanc,
D'un roi dont j'achete la gloire
De ma fortune & de mon ſang ?
Quoi ! dans l'horreur de l'indigence,
Dans les langueurs, dans la ſouffrance,
Mes jours ſeront-ils plus ſereins,
Quand on m'apprendra que nos princes,
Aux frontieres de nos provinces,
Nagent dans le ſang des Germains ?

Colbert, toi qui dans ta patrie
Amenas les arts & les jeux,
Colbert, ton heureuſe induſtrie
Sera plus chere à nos neveux,
Que la vigilance inflexible
De Louvois, dont la main terrible

Embraſoit le Palatinat ;
Et qui ſous la mer irritée,
De la Hollande épouvantée
Vouloit anéantir l'état.

Que Louis, juſqu'au dernier âge,
Soit honoré du nom de Grand :
Mais que ce nom s'accorde au ſage ;
Qu'on le refuſe au conquérant.
C'eſt dans la paix que je l'admire ;
C'eſt dans la paix que ſon empire
Floriſſoit ſous ſes juſtes loix,
Quand ſon peuple aimable & fidele
Fut des peuples l'heureux modele,
Et lui le modele des rois.

ODE
A LA VÉRITÉ.

VERITE', c'eſt toi que j'implore ;
Soutiens ma voix, dicte mes vers :
C'eſt toi qu'on craint & qu'on adore,
Toi qui fais trembler les pervers.
Tes yeux veillent ſur la juſtice ;
Sous tes pieds tombe l'artifice
Par la main du temps abattu.
Témoin ſacré, juge inflexible,
Tu mis ton trône incorruptible
Entre l'audace & la vertu.

Qu'un autre en ſa fougue hautaine,
Inſultant aux travaux de Mars,
Soit le flatteur du prince Eugène,
Et le Zoïle des Céſars ;
Qu'en adoptant l'erreur commune,
Il n'impute qu'à la fortune
Les ſuccès des plus grands guerriers ;
Et que du vainqueur du Granique
Son éloquence ſatirique
Penſe avoir flétri les lauriers.

Illuſtres fléaux de la terre,
Qui dans votre cours orageux,
Avez renverſé par la guerre
D'autres brigands moins courageux,
Je vous hais, mais je vous admire.
Gardez cet éternel empire
Que la gloire a ſur nos eſprits.
Ce ſont les tyrans ſans courage,
A qui je ne dois pour hommage
Que de l'horreur & du mépris.

Koulikan ravage l'Aſie,
Mais en affrontant le trépas.
Tout mortel a droit ſur ſa vie;
Qu'il expire ſous mille bras.
Que le brave immole le brave.
Le guerrier qui frappa Guſtave,
Ailleurs eût rampé ſous ſes loix.
Et dans ces fameuſes journées,
Au droit du glaive deſtinées,
Tout ſoldat eſt égal aux rois.

Mais que ce fourbe ſanguinaire,
De Charles-Quint l'indigne fils,
Cet hypocrite atrabilaire,
Entouré d'eſclaves hardis,
Entre les bras de ſa maîtreſſe,
Plongé dans la flatteuſe ivreſſe

De la volupté qui l'endort,
Aux dangers, dérobant ſa tête,
Envoie en cent lieux la tempête,
Les fers, la diſcorde & la mort.

Que Borgia ſous la tiare
Levant un front inceſtueux,
Immole à ſa fureur avare
Tant de citoyens vertueux;
Et que la ſanglante Italie,
Tremble, ſe taiſe & s'humilie
Aux pieds de ce tyran ſacré:
O terre! ô peuples qu'il offenſe!
Criez au ciel, criez vengeance,
Armez l'univers conjuré.

O vous tous qui prétendez être
Méchans avec impunité,
Vous croyez n'avoir point de maître.
Qu'eſt-ce donc que la vérité?
S'il eſt un magiſtrat injuſte,
Il entendra la voix auguſte
Qui contre lui va prononcer;
Il verra ſa honte éternelle
Dans les traits d'un burin fidelle,
Que le temps ne peut effacer.

Quel eſt parmi nous le barbare ?
Ce n'eſt point le brave officier,
Qui de Champagne ou de Navarre,
Dirige le courage altier ;
C'eſt un pédant morne & tranquille,
Gonflé d'un orgueil imbécille,
Et qui croit avoir mérité
Mieux que les Maupeoux vénérables,
Le droit de juger ſes ſemblables,
Pour l'avoir jadis acheté.

Arrête, ame atroce, ame dure,
Qui veux, dans tes graves fureurs,
Qu'on arrache par la torture
La vérité du fond des cœurs.
Torture ! uſage abominable,
Qui ſauve un robuſte coupable,
Et qui perd le foible innocent ;
Du faîte éternel de ſon temple,
La vérité, qui vous contemple,
Détourne l'œil en gémiſſant.

Vérité ! porte à la mémoire ;
Répete aux plus lointains climats
L'éternelle & fatale hiſtoire
Du ſupplice affreux des Calas.
Mais dis qu'un monarque propice,
En foudroyant cette injuſtice,

A vengé tes droits violés.
Et vous, de Thémis interpretes,
Méritez le rang où vous êtes ;
Aimez la juſtice, & tremblez.

Qu'il eſt beau, généreux d'Argence,
Qu'il eſt digne de ton grand cœur,
De venger la foible innocence
Des traits du calomniateur !
Souvent l'amitié chancelante
Reſſerre ſa pitié prudente ;
Son cœur glacé n'oſe s'ouvrir.
Son zele eſt réduit à tout craindre :
Il eſt cent amis pour nous plaindre,
Et pas un pour nous ſecourir.

Quel eſt ce guerrier intrépide ?
Aux aſſauts je le vois voler ;
A la cour je le vois timide :
Qui fait mourir, n'oſe parler.
La Germanie & l'Angleterre,
Par cent mille coups de tonnerre,
Ne lui font pas baiſſer les yeux :
Mais un mot, un ſeul mot l'accable ;
Et ce combattant formidable
N'eſt qu'un eſclave ambitieux.

Imitons les mœurs héroïques
De ce miniſtre des combats,
Qui de nos chevaliers antiques,
A le cœur, la tête & le bras;
Qui penſe & parle avec courage,
Qui de la fortune volage
Dédaigne les dons paſſagers:
Qui foule aux pieds la calomnie;
Et qui ſait mépriſer l'envie,
Comme il mépriſa les dangers.

ÉPITRE
SUR LA CALOMNIE.

A Madame la Marquise DU CHASTELET, Lorraine.

ECOUTEZ-MOI, respectable Emilie;
Vous êtes belle; ainsi donc la moitié
Du genre humain sera votre ennemie.
Vous possédez un sublime génie;
On vous craindra. Votre tendre amitié
Est confiante, & vous serez trahie.
Votre vertu, dans sa démarche unie,
Simple & sans fard, n'a point sacrifié
A nos dévots; craignez la calomnie.
Attendez-vous, s'il vous plaît, dans la vie,
Aux traits malins que tout fait à la cour
Par passe-temps, souffre & rend tour à tour.
La médisance est la fille immortelle
De l'amour-propre & de l'oisiveté.
Ce monstre ailé paroît mâle & femelle,
Toujours parlant, & toujours écouté.
Amusement & fléau de ce monde,
Elle y préside, & sa vertu féconde
Du plus stupide échauffe les propos:

Rebut du sage, elle est l'esprit des sots.
En ricanant, cette maigre furie
Va de sa langue épandre les venins
Sur tous états. Mais trois sortes d'humains,
Plus que le reste, aliments de l'envie,
Sont exposés à sa dent de harpie :
Les beaux-esprits, les belles & les grands,
Sont de ses traits les objets différens.
Quiconque en France avec éclat attire
L'œil du public, est sûr de la satire ;
Un bon couplet, chez ce peuple falot,
De tout mérite est l'infaillible lot.
La jeune Eglé, de pompons couronnée,
Devant un prêtre à minuit amenée,
Va dire un *oui*, d'un air tout ingénu,
A son mari, qu'elle n'a jamais vu.
Le lendemain en triomphe on la mene
Au cours, au bal, chez Bourbon, chez la reine.
Le lendemain, sans trop savoir comment,
Dans tout Paris on lui donne un amant.
Roi la chansonne, & son nom par la ville
Court ajusté sur l'air d'un vaudeville.
Eglé s'en meurt, ses cris sont superflus.
Consolez-vous, Eglé, d'un tel outrage ;
Vous pleurerez, hélas ! bien davantage,
Lorsque de vous on ne parlera plus.
Et nommez-moi la beauté, je vous prie,
De qui l'honneur fut toujours à couvert.

Liſez-moi Bayle à l'article Schomberg ;
Vous y verrez que la vierge Marie
Des chanſonniers comme un autre a ſouffert.
Jérusalem a connu la ſatire.
Perſans, Chinois, baptiſés, circoncis,
Prennent ſes loix ; la terre eſt ſon empire ;
Mais, croyez-moi, ſon trône eſt à Paris.
Là tous les ſoirs la troupe vagabonde
D'un peuple oiſif, appellé le beau monde,
Va promener de réduit en réduit
L'inquiétude & l'ennui qui le ſuit.
Là ſont en foule antiques mijaurées,
Jeunes oiſons & bégueules titrées,
Diſant des riens d'un ton de perroquet,
Lorgnant des ſots, & trichant au piquet.
Blondins y ſont beaucoup plus femmes qu'elles,
Profondément remplis de bagatelles,
D'un air hautain, d'une bruyante voix,
Chantant, danſant, minaudant à la fois.
Si, par haſard, quelque perſonne honnête,
D'un ſens plus droit, & d'un goût plus heureux,
Des bons écrits ayant meublé ſa tête,
Leur fait l'affront de penſer à leurs yeux,
Tout auſſi-tôt leur brillante cohue,
D'étonnement & de colere émue,
Bruyant eſſaim de frélons envieux,
Pique & pourſuit cette abeille charmante,

Qui leur apporte, hélas ! trop imprudente,
Ce miel si pur & si peu fait pour eux.
Quant aux héros, aux princes, aux ministres,
Sujets usés de nos discours sinistres,
Qu'on m'en nomme un dans Rome & dans Paris,
Depuis César jusqu'au jeune Louis,
De Richelieu jusqu'à l'ami d'Auguste,
Dont un pasquin n'ait barbouillé le buste.
Ce grand Colbert dont les soins vigilans
Nous avoient plus enrichis en dix ans
Que les mignons, les catins & les prêtres
N'ont en mille ans appauvri nos ancêtres,
Cet homme unique, & l'auteur & l'appui
D'une grandeur où nous n'osions prétendre,
Vit tout l'état murmurer contre lui,
Et le François osa troubler la cendre
Du bienfaiteur qu'il révere aujourd'hui.
Lorsque Louis, qui d'un esprit si ferme
Brava la mort contre ses ennemis,
De ses grandeurs ayant subi le terme,
Vers sa chapelle alloit à Saint-Denis,
J'ai vu son peuple, aux nouveautés en proie,
Ivre de vin, de folie & de joie,
De cent couplets égayant le convoi,
Jusqu'au tombeau maudire encor son roi.
Vous avez tous connu, comme je pense,
Ce bon régent qui gâta tout en France :

Il étoit né pour la société,
Pour les beaux arts & pour la volupté ;
Grand, mais facile, ingénieux, affable,
Peu scrupuleux, mais de crime incapable :
Et cependant, ô mensonge ! ô noirceur !
Nous avons vu la ville & les provinces,
Au plus aimable, au plus clément des princes,
Donner les noms... Quelle absurde fureur !
Chacun les lit, ces archives d'horreur,
Ces vers impurs appellés *Philippiques*,
De l'imposture effroyables chroniques ;
Et nul François n'est assez généreux
Pour s'élever, pour déposer contr'eux.
Que le mensonge un instant vous outrage,
Tout est en feu soudain pour l'appuyer ;
La vérité perce enfin le nuage,
Tout est de glace à vous justifier.
Mais voulez-vous, après ce grand exemple,
Baisser les yeux sur de moindres objets ?
Des souverains descendons aux sujets.
Des beaux esprits ouvrons ici le temple,
Temple autrefois l'objet de mes souhaits,
Que de si loin Desfontaines contemple,
Et que Gacon ne visita jamais.
Entrons. D'abord on voit entrer la jalousie,
Du dieu des vers la fille & l'ennemie,
Qui, sous les traits de l'émulation,
Souffle l'orgueil & porte sa furie
Chez tous ses fous courtisans d'Apollon.

Voyez leur troupe inquiete, affamée,
Se déchirant pour un peu de fumée,
Et l'un ſur l'autre épanchant plus de fiel
Que l'implacable & mordant janſéniſte
N'en a lancé ſur le fin moliniſte,
Ou que Doucin, cet adroit caſuiſte,
N'en a verſé deſſus Paſquier Queſnel.
Ce vieux rimeur, couvert d'ignominies,
Organe impur de tant de calomnies,
Cet ennemi du public outragé,
Puni ſans ceſſe, & jamais corrigé,
Ce vil Rufus, que jadis votre pere
A par pitié tiré de la miſere,
Et qui bientôt, ſerpent envenimé,
Piqua le ſein qui l'avoit ranimé;
Lui qui, mêlant la rage à l'imprudence,
Devant Thémis accuſa l'innocence;
L'affreux Rufus, loin de cacher en paix
Des jours tiſſus de honte & de forfaits,
Vient rallumer aux marais de Bruxelles
D'un feu mourant les pâles étincelles,
Et contre moi croit rejetter l'affront
De l'infamie écrite ſur ſon front.
Et que feront tous les traits ſatiriques
Que d'un bras foible il décoche aujourd'hui,
Et ces ramas de larcins marotiques,
Moitié françois & moitié germaniques,
Pétris d'erreurs & de haine & d'ennui?
Quel eſt le but, l'effet, la récompenſe

De

De ces recueils d'impure médiſance ?
Le malheureux, délaiſſé des humains,
Meurt des poiſons qu'ont préparé ſes mains.
Ne craignons rien de qui cherche à médire.
En vain Boileau, dans ſes ſévérités,
A de Quinault dénigré les beautés ;
L'heureux Quinault, vainqueur de la ſatyre,
Rit de ſa haine, & marche à ſes côtés.
Moi-même enfin, qu'une cabale inique
Voulut noircir de ſon ſouffle cauſtique,
Je ſais jouir, en dépit des cagots,
De quelque gloire, & même du repos.
Voici le point ſur lequel je me fonde :
On entre en guerre, en entrant dans le monde.
Homme privé, vous avez vos jaloux,
Rampans dans l'ombre, inconnus comme vous,
Obſcurément tourmentans votre vie.
Homme public, c'eſt la publique envie
Qui contre vous leve ſon front altier.
Le coq jaloux ſe bat ſur ſon fumier,
L'aigle dans l'air, le taureau dans la plaine ;
Tel eſt l'état de la nature humaine.
La jalouſie & tous ſes noirs enfans
Sont au théatre, au conclave, aux couvens,
Montez au ciel ; trois déeſſes rivales
Troublent le ciel, qui rit de leurs ſcandales.
Que faire donc ? à quel ſaint recourir ?
Je n'en ſais point. Il faut ſavoir ſouffrir.

ÉPITRE
SUR L'AGRICULTURE.

14 *Mars* 1761.

Qu'il eſt doux d'employer le déclin de ſon âge,
Comme le grand Virgile occupa ſon printemps!
Du beau lac de Mantoue il aimoit le rivage;
Il cultivoit la terre & chantoit ſes préſens!
Mais bientôt ennuyé des plaiſirs du village,
D'Alexis & d'Aminte il quitta le ſéjour,
Et malgré Mœvius il parut à la cour.
C'eſt la cour qu'on doit fuir, c'eſt au champs qu'il faut vivre.
Dieu du jour, dieu des vers, j'ai ton exemple à ſuivre.
Tu gardas les troupeaux, mais c'étoient ceux d'un roi;
Je n'aime les moutons que quand ils ſont à moi.
L'arbre qu'on a planté rit plus à notre vue
Que le parc de Verſaille & ſa vaſte étendue.
Le Normand Fontenelle au milieu de Paris
Prêta des agrémens au chalumeau champêtre;

Mais il vantoit des ſoins qu'il craignoit de
connoître,
Et de ſes faux bergers il fit de beaux eſprits.
Je veux que le cœur parle ou que l'auteur ſe
taiſe.
Ne célébrons jamais que ce que nous aimons.
En fait de ſentiment l'art n'a rien qui nous
plaiſe ;
Ou chantez vos plaiſirs, ou quittez les chanſons ;
Ce ſont des fauſſetés & non des fictions.
Mais quoi ! loin de Paris ſe peut-il qu'on
reſpire ?
Me dit un petit-maître amoureux du fracas.
Les plaiſirs dans Paris voltigent ſur nos pas :
On s'oublie, on eſpere, on jouit, on déſire :
Il nous faut du tumulte, & je ſens que mon
cœur,
S'il n'eſt pas enivré, va tomber en langueur.
Attends, bel étourdi, que les rides de l'âge
Mûriſſent ta raiſon, ſillonnent ton viſage,
Que Gauſſin t'ait quitté, qu'un ingrat t'ait
trahi,
Qu'un Nerbard t'ait volé, qu'un jaloux hypocrite
T'ait noirci des poiſons de ſa langue maudite,
Qu'un opulent fripon, de ſes pareils haï,
Ait ravi des honneurs qu'on enleve au mérite ;
Tu verras qu'il eſt bon de vivre enfin pour ſoi,

Et de savoir quitter le monde qui nous quitte.
Mais vivre sans plaisir, sans faste, sans emploi !
Succomber sous le poids d'un ennui volontaire !
De l'ennui ! penses-tu que retiré chez toi,
Pour les tiens, pour l'état tu n'as plus rien à faire ?
La nature t'appelle, apprends à l'observer.
La France a des déserts, ose les cultiver ;
Elle a des malheureux ; un travail nécessaire,
Ce partage de l'homme, & son consolateur,
En chassant l'indigence amene le bonheur.
Change en épis dorés, change en gras pâturages
Ces ronces, ces roseaux, ces affreux marécages.
Tes vassaux languissans, qui pleuroient d'être nés,
Qui redoutoient sur-tout de former leurs semblables,
Et de donner le jour à des infortunés,
Vont se lier gaiment par des nœuds désirables.
D'un canton désolé l'habitant s'enrichit ;
Turbilli, dans l'Anjou t'imite & t'applaudit.
Bertin, qui dans son roi voit toujours sa patrie,
Prête un bras secourable à ta noble industrie.
Trudaine sait assez que le cultivateur

Des reſſorts de l'état eſt le premier moteur,
Et qu'on ne doit pas moins pour le ſoutien du trône
A la faulx de Cérès qu'au ſabre de Bellone.
J'aime aſſez Saint Benoît ; il prétendit du moins
Que ſes enfans tondus, chargés d'utiles ſoins,
Méritaſſent de vivre en guidant la charrue,
En creuſant des canaux, en défrichant des bois ;
Mais je ſuis peu content du bon homme François :
Il crut qu'un vrai chrétien doit gueuſer dans la rue,
Et voulut que ſes fils, robuſtes fainéans,
Fiſſent ſerment à Dieu de vivre à nos dépens.
Dieu veut que l'on travaille & que l'on s'évertue ;
Et le ſot mari d'Eve au paradis d'Edin
Reçut un ordre exprès d'arranger ſon jardin.
C'eſt la premiere loi donnée au premier homme,
Avant qu'il eût mangé la moitié de ſa pomme.
Mais ne détournons point nos mains & nos regards,
Ni des autres emplois, ni ſur-tout des beaux-arts.
Il eſt des temps pour tout ; & lorſqu'en mes vallées

Qu'entoure un long amas de montagnes pelées,
De quelque malheureux ma main seche les pleurs,
Sur la scene à Paris j'en fais verser peut-être;
Dans Versaille étonné j'attendris de grands cœurs;
Et sans croire approcher de Racine mon maître,
Quelquefois je peux plaire à l'aide de Clairon.
Au fond de son bourbier je fais rentrer Fréron.
L'archidiacre Trublet prétend que je l'ennuie;
La représaille est juste; & je sais à propos
Confondre les pervers & me moquer des sots.
En vain sur son crédit un délateur s'appuie;
Sous son bonnet quarré, que ma main jette à bas,
Je découvre en riant la tête de Midas.
J'honore Diderot malgré la calomnie:
Ma voix parle plus haut que les cris de l'envie:
Les échos des rochers qui ceignent mon désert,
Répetent après moi le nom de d'Alembert.
Un philosophe est ferme, & n'a point d'artifice:
Sans espoir & sans crainte il sait rendre justice:
Jamais adulateur, & toujours citoyen,
A son prince attaché, sans lui demander rien;

Fuyant des factions les brigues ennemies,
Qui ſe gliſſent par fois dans nos académies :
Sans aimer Loyola, condamnant Saint Médard,
Des billets qu'on exige il ſe rit à l'écart,
Et laiſſe aux parlemens à réprimer l'égliſe.
Il s'éleve à ſon Dieu, quand il foule à ſes pieds
Un fatras dégoûtant d'argumens décriés ;
Et ſon ame inflexible au vrai ſeul eſt ſoumiſe.
C'eſt ainſi qu'on peut vivre à l'ombre de ſes bois,
En guerre avec les ſots, en paix avec ſoi-même,
Gouvernant d'une main le ſoc de Triptoleme,
Et de l'autre eſſayant d'accorder ſous ſes doigts
La lyre de Racine & le luth de Chapelle.
O vous, à l'amitié dans tous les temps fidelle,
Vous qui ſans préjugés, ſans vice, ſans travers,
Embelliſſez mes jours ainſi que mes déſerts,
Soutenez mes travaux & ma philoſophie.
Vous cultivez les arts ; les arts vous ont ſuivie.
Le ſang du grand Corneille élevé ſous vos yeux,
Apprend par vos leçons à mériter d'en être.
Le pere de Cinna vient m'inſtruire en ces lieux ;

Son ombre entre nous trois aime encor à
paroître.
Son ombre nous console, & nous dit qu'à
Paris
Il faut abandonner la place aux Scudéris.

ÉPITRE

A L'IMPERATRICE DE RUSSIE.

Élève d'Apollon, de Thémis & de Mars,
Qui ſur ton trône auguſte as placé les beaux-arts,
Qui penſes en grand homme, & qui permets qu'on penſe;
Toi, qu'on voit triompher du tyran de Bizance,
Et des ſots préjugés, tyrans plus odieux;
Prête à ma foible voix des ſons mélodieux;
A mon feu qui s'éteint rends ſa clarté premiere:
C'eſt du Nord aujourd'hui que nous vient la lumiere.
On m'a trop accuſé d'aimer peu Mouſtapha,
Ses viſirs, ſes divans, ſon muphti, ſes fetfa,
Fetfa! ce mot arabe eſt bien dur à l'oreille;
On ne le trouve point dans Racine & Corneille;
Du dieu de l'harmonie il fait frémir l'archet.
On l'exprime en françois par *lettres de cachet*.
Oui, je les hais, Madame, il faut que je l'avoue.

Je ne veux point qu'un turc à ſon plaiſir ſe joue
Des droits de la nature & des jours des humains ;
Qu'un bacha dans mon ſang trempe à ſon gré ſes mains ;
Que prenant pour ſa loi ſa pure fantaiſie,
Le viſir au bacha puiſſe arracher la vie,
Et qu'un heureux ſultan dans le ſein du loiſir
Ait le droit de ſerrer le cou de ſon viſir.
Ce code en mon eſprit fait naître des ſcrupules.
Je ne ſaurois ſouffrir les affronts ridicules
Que d'un faquin châtré les groſſieres hauteurs
Font ſubir gravement à nos ambaſſadeurs.
Tu venges l'univers en vengeant la Ruſſie.
Je ſuis homme, je penſe, & je te remercie.
Puiſſent les dieux ſur-tout, ſi ces dieux éternels
Entrent dans les débats des malheureux mortels,
Puiſſent ces purs eſprits émanés du grand Etre,
Ces moteurs des deſtins, ces confidens du maître,
Que jadis dans la Grece imagina Platon,
Conduire tes guerriers aux champs de Marathon,
Aux remparts de Platée, aux murs de Salamine ;

Que ſortant des débris qui couvrent ſa ruine,
Athène reſſuſcite à ta puiſſante voix !
Rends-lui ſon nom, ſes dieux, ſes talens & ſes loix.
Les deſcendans d'Hercule & la race d'Homère,
Sans cœur & ſans eſprit, couchés dans la pouſſiere,
A leurs divins aïeux craignant de reſſembler,
Sont des fripons rempans qu'un aga fait trembler.
Ainſi dans la cité d'Horace & de Scévole,
On voit des récollets aux murs du capitole.
Ainſi cette Circé qui ſavoit dans ſon temps
Diſpoſer de la lune & des quatre élémens,
Gourmandant la nature au gré de ſon caprice,
Changeoit en chiens barbets les compagnons d'Uliſſe.
Tu changeras les Grecs en guerriers généreux ;
Ton eſprit à la fin ſe répandra ſur eux.
Ce n'eſt point le climat qui fait ce que nous ſommes.
Pierre étoit créateur ; il a formé des hommes.
Tu formes des héros.—Ce ſont les ſouverains
Qui font le caractere & les mœurs des humains.
Un grand homme du temps a dit dans un beau livre :
Quand Auguſte buvoit, la Pologne étoit ivre.

Ce grand homme a raiſon. Les exemples d'un roi
Feroient oublier Dieu, la nature & la loi.
Si le prince eſt un ſot, le peuple eſt ſans génie.
Qu'un vieux ſultan s'endorme avec ignominie
Dans les bras de l'orgueil & d'un repos fatal,
Ses bachas aſſoupis le ſerviront fort mal.
Mais CATHERINE veille au milieu des conquêtes :
Tous ſes jours ſont marqués de combats & de fêtes ;
Elle donne le bal ; elle dicte des loix ;
De ſes braves ſoldats dirige les exploits ;
Par les mains des beaux-arts enrichit ſon empire ;
Travaille jour & nuit, & daigne encor m'écrire ;
Tandis que Mouſtapha caché dans ſon palais,
Bâille, n'a rien à faire, & ne m'écrit jamais.
Si quelque chiaoux lui dit que ſa hauteſſe
A perdu cent vaiſſeaux dans les mers de la Grece,
Que ſon viſir battu s'enfuit très-à-propos,
Qu'on lui prend la Dacie, & Nimphée & Colchos,
Colchos où Mithridate expira ſous Pompée,
De tous ces vains propos ſon ame eſt peu frappée ;

Jamais

Jamais de Mithridate il n'entendit parler.
Il prend sa pipe, il fume ; & pour se consoler
Il va dans son harem où languit sa maîtresse,
Fatiguer ses appas de sa molle foiblesse.
Son vieil eunuque noir, témoin de son transport,
Lui dit qu'il est Hercule ; il le croit & s'endort.
O sagesse des dieux ! je te crois très-profonde.
Mais à quels plats tyrans as-tu livré le monde ?
Acheve, CATHERINE, & rends tes ennemis,
Le grand turc, & les sots, éclairés & soumis.

ÉPITRE
AU ROI DE SUEDE.

GUSTAVE, jeune roi, digne de ton grand nom,
Je n'ai donc pu goûter le plaisir & la gloire
De voir dans mes déserts, en mon humble maison,
Le fils de ces héros que célébra l'histoire!
J'aurois cru ressembler à ce vieux Philémon
Qui recevoit les dieux dans son pauvre hermitage.
Je les aurois connus à leur noble langage,
A leurs mœurs, à leurs traits, sur-tout à leur bonté;
Ils n'auroient point rougi de ma simplicité;
Et Gustave sur-tout, pour le prix de mon zele,
N'auroit jamais changé mon logis en chapelle.
Je serois peu content que le pouvoir divin
En un dortoir béni transformant mon jardin,
De ma salle à manger fît une sacristie.
La grand'messe pour moi n'a que peu d'harmonie.

En vain mes chers vaſſaux me croiroient honoré
Si le ſeigneur du lieu devenoit leur curé.
J'ai le cœur très-profane, & je ſais me connoître.
Je ne me flatte pas de me voir jamais prêtre.
Si Philémon le fut pour un mauvais ſouper,
L'éclat de ce haut rang ne ſauroit me frapper.
Le grand roi des Bretons qu'à Saint-Pierre on condamne,
Eſt le premier prélat de l'égliſe anglicane.
Sur les bords du Volga Catherine tient lieu
D'un très-grand patriarche, ou ſi l'on veut de Dieu.
De cette ambition je n'ai point l'ame épriſe,
Et je ſuis tout au plus ſerviteur de l'égliſe.
J'aurois mis mon bonheur à te faire ma cour,
A contempler de près tout l'eſprit de ta mere,
Qui forma tes beaux ans dans le grand art de plaire,
A revoir Sans-ſouci, ce fortuné ſéjour
Où regne la victoire & la philoſophie,
Où l'on voit le pouvoir avec la modeſtie.
Jeune héros du Nord entouré de héros,
A ces nobles plaiſirs je ne peux plus prétendre.
Il ne m'eſt pas permis de te voir, de t'entendre.

Je reſte en ma chaumiere attendant qu'Atro-
pos
Tranche le fil uſé de ma vie inutile :
Et je crie aux deſtins du fond de mon aſyle :
Deſtins qui faites tout, & qui trompez nos vœux,
Ne trompez pas les miens ; rendez GUSTAVE *heureux.*

ÉPITRE
AU ROI DE DANNEMARCK,

Sur la liberté de la presse, accordée dans tous ses états.

Monarque vertueux, quoique né despotique,
Crois-tu régner sur moi de ton golfe Baltique?
Suis-je un de tes sujets pour me traiter comme eux,
Pour consoler ma vie & pour me rendre heureux?
Peu de rois comme toi transgressent les limites,
Qu'à leur pouvoir sacré la nature a prescrites.
L'empereur de la Chine à qui j'écris souvent,
Ne m'a pas jusqu'ici fait un seul compliment.
Je suis plus satisfait de l'auguste amazone,
Qui du gros Moustapha vient d'ébranler le trône.
Et Stanislas le sage, & Frédéric le grand
(Avec qui j'eus jadis un petit différent)
Font passer quelquefois dans mes humbles retraites,
Des bontés dont la Suisse embellit ses gazettes.

Avec Ganganelli je ne suis pas si bien.
Sur mon voyage en Prusse il m'a cru peu chrétien.
Ce pape s'est trompé, bien qu'il soit infaillible.
Mais sans examiner ce qu'on doit à la bible,
S'il vaut mieux dans ce monde être pape que roi,
S'il est encor plus doux d'être obscur comme moi,
Des déserts de Jura ma tranquille vieillesse
Ose se faire entendre à ta sage jeunesse;
Et libre avec respect, hardi sans être vain,
Je me jette à tes pieds au nom du genre humain.
Il parle par ma voix; il bénit ta clémence;
Tu rends ses droits à l'homme, & tu permets qu'on pense.
Sermons, romans, physique, ode, histoire, opéra,
Chacun peut tout écrire: & siffle qui voudra.
Ailleurs on a coupé les ailes de Pégase.
Dans Paris, quelquefois, un commis à la phrase
Me dit: » A mon bureau venez vous adresser.
» Sans l'agrément du roi vous ne pouvez
» penser.
» Pour avoir de l'esprit allez à la police.
» Les filles y vont bien sans qu'aucune en
» rougisse.

» Leur métier vaut le vôtre ; il eſt cent fois
» plus doux ;
» Et le public ſenſé leur doit bien plus qu'à
» vous ».
C'eſt donc ainſi, grand roi, qu'on traite le Parnaſſe,
Et les ſuivans honnis de Plutarque & d'Horace !
Béliſaire à Paris ne peut rien publier,
S'il n'eſt pas de l'avis de monſieur Ribalier.
Hélas ! dans un état l'art de l'imprimerie
Ne fut en aucun temps fatal à la patrie.
Les pointes de Voiture & l'orgueil des grands mots
Que prodigua Balzac aſſez mal-à-propos,
Les romans de Scaron n'ont point troublé le monde ;
Chapelain ne fit point la guerre de la Fronde.
Chez le Sarmate altier la diſcorde en fureur
Sous un roi ſage & doux ſemant par-tout l'horreur,
De l'empire ottoman la ſplendeur éclipſée,
Sous l'aigle de Moſcou ſa force terraſſée,
Tous ces grands mouvemens ſeroient-ils donc l'effet
D'un obſcur commentaire ou d'un méchant ſonnet ?
Non, lorſqu'aux factions un peuple entier ſe livre,

Quand nous nous égorgeons, ce n'eſt pas pour
un livre.
Eh ! quel mal après tout peut faire un pauvre
auteur ?
Ruiner ſon libraire, excéder ſon lecteur,
Faire ſiffler par tout ſa charlatanerie,
Ses creuſes viſions, ſa folle théorie.
Un livre eſt-il mauvais ? rien ne peut l'excuſer.
Eſt-il bon ? tous les rois ne peuvent l'écraſer.
On le ſupprime à Rome, & dans Londre on
l'admire ;
Le pape le proſcrit, l'Europe le veut lire.
Un certain charlatan qui s'eſt mis en crédit,
Prétend qu'à ſon exemple on n'ait jamais
d'eſprit.
Tu n'y parviendras pas, apoſtat d'Hippocrate.
Tu guériras plutôt les vapeurs de ma rate.
Va, ceſſe de vexer les vivans & les morts ;
Tyran de ma penſée, aſſaſſin de mon corps,
Tu peux bien empêcher tes malades de vivre,
Tu peux les tuer tous, mais non pas un bon
livre.
Tu les brûles, Jérôme ; & de ces condamnés
La flamme en m'éclairant noircit ton vilain
nez.
Mais, voilà, me dis-tu, des phraſes mal
ſonnantes,
Sentant ſon philoſophe, au vrai même ten-
dantes.

Eh bien ! réfute-les ; n'eſt-ce pas ton métier ;
Ne peux-tu comme moi barbouiller du papier ?
Le public à profit met toutes nos querelles :
De nos cailloux frottés il ſort des étincelles ;
La lumiere en peut naître ; & nos grands érudits
Ne nous ont éclairés qu'en étant contredits.
Sifflez-moi librement ; je vous le rends, mes freres.
Sans le droit d'examen & ſans des adverſaires
Tout languit comme à Rome, où depuis huit cents ans
Le tranquille eſclavage écraſa les talens.
Tu ne veux pas, grand roi, dans ta juſte indulgence,
Que cette liberté dégénere en licence :
Et c'eſt auſſi le vœu de tous les gens ſenſés.
A conſerver les mœurs ils ſont intéreſſés.
D'un écrivain pervers ils font toujours juſtice.
Tous ces libelles vains dictés par l'avarice,
Enfans de l'impudence élevés chez Marteau,
Y trouvent en naiſſant un éternel tombeau.
Que dans l'Europe entiere on me montre un libelle
Qui ne ſoit pas couvert d'une honte éternelle,
Où qu'un oubli profond ne retienne englouti
Dans le fond du bourbier dont il étoit ſorti.
On punit quelquefois & la plume, & la langue,

D'un ligueur turbulent la dévote harangue,
D'un Guignard, d'un Bourgoin les horribles sermons,
Au nom de Jesus-Christ prêchés par des démons.
Mais quoi! si quelque main dans le sang s'est trempée,
Vous est-il défendu de porter une épée?
En coupables propos si l'on peut s'exhaler,
Doit-on faire une loi de ne jamais parler?
Un cuistre en son taudis compose une satire:
En ai-je moins le droit de penser & d'écrire?
Qu'on punisse l'abus; mais l'usage est permis.
De l'auguste raison les sombres ennemis
Se plaignent quelquefois de l'inventeur utile
Qui fondit en métal un alphabet mobile,
L'arrangea sous la presse, & sut multiplier
Tout ce que notre esprit peut transmettre au papier.
Cet art, disoit Boyer, a troublé des familles;
Il a trop raffiné les garçons & les filles.
Je le veux; mais aussi quels biens n'a-t-il pas faits?
Tout peuple, excepté Rome, a senti ses bienfaits.
Avant qu'un Allemand trouvât l'imprimerie,
Dans quel cloaque affreux barbotoit ma patrie!
Quel opprobe, grand Dieu! quand un peuple indigent

Couroit à Rome à pied porter ſon peu d'argent,
Et revenoit content de la ſainte Madône,
Chantant ſa litanie, & demandant l'aumône!
Du temple au lit d'hymen un jeune époux conduit
Payoit au ſacriſtain pour ſa premiere nuit.
Un teſtateur mourant, ſans léguer à Saint Pierre,
Ne pouvoit obtenir l'honneur du cimetiere.
Enfin, tout un royaume interdit & damné,
Au premier occupant reſtoit abandonné,
Quand du pape & de Dieu s'attirant la colere,
Le roi ſans payer Rome épouſoit ſa commere.
Rois, qui briſa les fers dont vous étiez chargés?
Qui put vous affranchir de vos vieux préjugés?
Quelle main favorable à vos grandeurs ſuprêmes
A du triple bandeau vengé cent diadêmes?
Et qui du fond du puits tirant la vérité
A ſu donner une ame au public hébété?
Les livres ont tout fait: & quoi qu'on puiſſe dire,
Rois, vous n'avez régné que lorſqu'on a ſu lire.
Soyez reconnaiſſans; aimez les bons auteurs.
Il ne faut pas du moins vexer vos bienfaiteurs.

Et comptez-vous pour rien les plaisirs qu'ils vous donnent ?
Plaisirs purs que jamais les remords n'empoisonnent.
Les pleurs de Melpomene, & les ris de sa sœur,
N'ont-ils jamais guéri votre mauvaise humeur ?
Souvent un roi s'ennuie ; il se fait lire à table
De Charle ou de Louis l'histoire véritable :
Si l'auteur fut gêné par un censeur bigot,
Ne décidez-vous pas que l'auteur est un sot ?
Il faut qu'il soit à l'aise ; il faut que l'aigle altiere
Des airs à son plaisir franchisse la carriere.
Je ne plains point un bœuf au joug accoutumé.
C'est pour baisser son cou que le ciel l'a formé.
Au cheval qui vous porte un mords est nécessaire.
Un moine est de ses fers esclave volontaire.
Mais au mortel qui pense on doit la liberté.
Des neuf savantes sœurs le Parnasse habité,
Seroit-il un couvent sous une mere abbesse
Qu'un évêque bénit, & qu'un Grizel confesse ?
On ne leur dit jamais : Gardez-vous bien, ma sœur,
De vous mettre à penser sans votre directeur.
Et quand vous écrirez sur l'almanach de Liege,
Ne parlez des saisons qu'avec un privilége.

Que

Que dirait Uranie à ces plaisans propos ?
Le Parnasse ne veut ni tyrans, ni bigots :
C'est une république éternelle & suprême,
Qui n'admet d'autres loix que la loi de Thé-
leme.
Elle est plus libre encor que le vaillant Bernois,
Le noble de Venise & l'esprit Genevois.
D'un bout du monde à l'autre elle étend son
empire ;
Parmi ses citoyens chacun voudroit s'inscrire,
Chez nos sœurs, ô grand roi ! le droit d'éga-
lité,
Ridicule à la cour, est toujours respecté :
Mais leur gouvernement, à tant d'autres
contraire,
Ressemble encor au tien, puisqu'à tous il sait
plaire.

EPITRE
A M. D'ALEMBERT.

ESPRIT juste & profond, parfait ami, vrai sage,
D'Alembert, que dis-tu de mon dernier ouvrage?
Le roi Danois & toi, mes juges souverains,
Vous donnez carte blanche à tous les écrivains.
Le privilége est beau. Mais que faut-il écrire?
Me permettriez-vous quelques grains de satire?
Virgile a-t-il bien fait de pincer Mœvius?
Horace a-t-il raison contre Nomentanus?
Oui, si ces deux latins montés sur le Parnasse
S'égayoient aux dépens de Virgile & d'Horace.
La défense est de droit; & d'un coup d'aiguillon
L'abeille en tous les temps repoussa le frélon.
La guerre est au Parnasse, au conseil, en Sorbonne.
Allons, défendons-nous, mais n'attaquons personne.
Vous m'avez endormi, disoit ce bon Trublet.
Je réveillai mon homme à grands coups de sifflet.

Je fis bien : chacun rit, & j'en ris même encore.
La critique a du bon ; je l'aime & je l'honore :
Le parterre éclairé juge les combattans,
Et la saine raison triomphe avec le temps.
Lorsque dans son grenier certain Larchet réclame
La loi qui prostitue & sa fille & sa femme,
Lorsqu'il veut de Paris faire un vaste bordel,
Mon cher abbé Bazin lui répond qu'il est tel,
Et que sur cet article on n'a plus rien à faire ;
Mais que jamais la loi n'ordonna l'adultere.
Alors on examine, & le public instruit
Se moque de Larchet qui jure en son réduit.
L'abbé François écrit ; le Léthé sur ses rives
Reçoit avec plaisir ses feuilles fugitives.
Trancrede en vers croisés fait-il bâiller Paris ?
On m'ennuie à mon tour des plus pesans écrits ;
A Danchet, à Brunet le pont-neuf me compare ;
On préfere à mes vers Crébillon le barbare ;
Cette longue dispute échauffe les esprits.
Alors, du plus beau feu vingt poëtes épris,
De chefs-d'œuvres sans nombre enrichissant la scene,
Sur de sublimes tons font ronfler Melpomene.
Qu'importe que mon nom s'efface dans l'ou-

L'esprit, le goût s'épure, & l'art est embelli.
Mais ne pardonnons pas à ces folliculaires,
De libelles affreux écrivains téméraires,
Aux stances de la Grange, aux couplets de Rousseau,
Que Mégere en courroux tira de son cerveau.
Pour gagner vingt écus, ce fou de la Beaumelle
Insulte de Louis la mémoire immortelle.
Il croit déshonorer dans ses obscurs écrits,
Princes, ducs, maréchaux, qui n'en ont rien appris:
Contre le vil croquant tout honnête homme éclate,
Avant que sur sa joue ou sur son omoplate,
Des rois & des héros les grands noms soient vengés
Par l'empreinte des lis qu'il a tant outragés.
Ces serpens odieux de la littérature,
Abreuvés de poisons & rampans dans l'ordure,
Sont toujours écrasés sous les pieds des passans.
Vive le cygne heureux qui par ses doux accens
Célébra les saisons, leurs dons & leurs usages,
Les travaux, les vertus & les plaisirs des sages.

Vainement de Dijon l'impudent écolier
Croaſſa contre lui du fond de ſon bourbier.
Nous laiſſons le champ libre à ces petits critiques,
De l'ivrogne Fréron diſciples faméliques,
Qui ne pouvant apprendre un honnête métier,
Devers Saint-Innocent vont ſalir du papier,
Et ſur les dons des dieux porter leurs mains impies.
Animaux malfaiſans, ſemblables aux harpies,
De leurs ongles crochus & de leur ſouffle affreux,
Gâtant un bon dîner qui n'étoit pas pour eux.

ÉPITRE
AU ROI DE LA CHINE,

Sur son recueil de vers qu'il a fait imprimer.

Reçois mes complimens, charmant roi de
la Chine.
Ton trône est donc placé sur la double colline?
On sait dans l'Occident que malgré mes travers,
J'ai toujours fort aimé les rois qui font des vers.
David même me plut; quoiqu'à parler sans feinte,
Il prône trop souvent sa triste cité sainte,
Et que d'un même ton sa muse à tout propos
Fasse danser les monts & reculer les flots.
Frédéric a plus d'art, & connoît mieux son monde;
Il est plus varié; sa veine est plus féconde;
Il a lu son Horace; il l'imite: & vraiment
Ta majesté chinoise en devroit faire autant.
Je vois avec plaisir que sur notre hémisphere

L'art de la poésie à l'homme est nécessaire.
Qui n'aime point les vers a l'esprit sec & lourd :
Je ne veux point chanter aux oreilles d'un sourd.
Les vers sont en effet la musique de l'ame.
O toi, que sur le trône un feu céleste enflamme,
Dis-moi si ce grand art dont nous sommes épris,
Est aussi difficile à Pekin qu'à Paris.
Ton temple est-il soumis à cette loi si dure,
Qui veut qu'avec six pieds, d'un égale mesure,
De deux alexandrins côte-à-côte marchans,
L'un serve pour la rime, & l'autre pour le sens ?
Si bien que sans rien perdre, en bravant cet usage,
On pourroit retrancher la moitié d'un ouvrage.
Je me flatte, grand roi, que tes sujets heureux
Ne sont point opprimés sous ce joug onéreux,
Plus importun cent fois que les aides, gabelles,
Contrôle, édits nouveaux, remontrances nouvelles,
Bulle Unigénitus, billets aux confessés,

Et le refus d'un gîte aux chrétiens trépassés.
Parmi nous le sentier qui mene aux deux collines,
Ainsi que tout le reste, est parsemé d'épines.
A la Chine sans doute il n'en est pas ainsi.
Les biens sont loin de nous, & les maux sont ici:
C'est de l'esprit françois la devise éternelle.
Je veux m'y conformer, & d'un crayon fidelle
Peindre notre Parnasse à tes regards chinois.
Ecoute, mon partage est d'ennuyer les rois.
Tu sais (car l'univers est plein de nos querelles)
Quels débats inhumains; quelles guerres cruelles
Occupent tous les mois l'infatigable main
Des sales héritiers d'Etienne & de Plantin.
Cent rames de journaux, des rats fatale proie,
Sont le champ de bataille où le fort se déploie.
C'est là qu'on vit briller ce grave magistrat,
Qui vint de Montauban pour gouverner l'état.
Il donna des leçons à notre académie,
Et fut très-mal payé de tant de prud'hommie.
Du jansénisme obscur le fougeux gazetier
Aux beaux esprits du temps ne fait aucun quartier.
Hayet poursuit de loin les encyclopédistes;
Linguet fond en courroux sur les économistes;

A brûler les païens Ribalier ſe morfond :
Beaumont pouſſe à Jean-Jacque, & Jean-Jacque à Beaumont :
Paliſſot contr'eux tous puiſſamment s'évertue.
Que de fiel s'évapore ! & que d'encre eſt perdue !
Parmi les combattans vient un rimeur gaſcon,
Prédicant petit-maître, ami d'Aliboron,
Qui pour ſe ſignaler refait la Henriade.
Et tandis qu'en ſecret chacun ſe perſuade
De voler en vainqueur au haut du mont ſacré,
On vit dans l'amertume, & l'on meurt ignoré ;
La diſcorde eſt par-tout, & le public s'en raille.
On ſe hait au Parnaſſe encor plus qu'à Verſaille.
Grand roi, de qui les vers & l'eſprit ſont ſi doux,
Crois-moi, reſte à Pekin ; ne viens jamais chez nous.
Au bord du fleuve jaune un peuple entier t'admire ;
Tes vers ſeront toujours très-bons dans ton empire.
Mais gare que Paris ne flétriſſe tes lauriers.
Les François ſont malins & ſont grands chanſonniers.
Les trois rois d'Orient que l'on voit chaque année

Sur les pas d'une étoile, à marcher obstinée,
Combler l'enfant Jésus des plus rares présens,
N'emportent de Paris, pour tous remercimens,
Que des couplets fort gais qu'on chante sans scrupule.
Collet dans ses refrains les tourne en ridicule.
Les voilà bien payés d'apporter un trésor.
Tout mon étonnement est de les voir encor.
Le roi, me diras-tu, de la zone cimbrique,
Accompagné par-tout de l'estime publique,
Vit Paris sans rien craindre, & régna sur les cœurs.
On respecta son nom comme on chérit ses mœurs.
Oui; mais cet heureux roi qu'on aime & qu'on révere,
Se connoît en grands vers, & se garde d'en faire.
Nous ne les aimons plus; notre goût s'est usé:
Boileau craint de son siecle, au nôtre est méprisé.
Le tragique, étonné de sa métamorphose,
Fatigué de rimer, va ne pleurer qu'en prose.
De Moliere oublié le sel s'est affadi.
En vain pour ranimer le Parnasse engourdi,
Du peintre des saisons la main féconde & pure,
Des plus brillantes fleurs a paré la nature;

Vaincment de Virgile, élégant traducteur,
De l'Isle a quelquefois égalé son auteur;
D'un siecle dégoûté la démence imbécille
Préfere les remparts & Faxhall à Virgile.
On verroit Cicéron sifflé dans le palais.
Le léger vaudeville & les petits couplets
Maintiennent notre gloire à l'opéra comique;
Tout le reste est passé; le sublime est gothique.
N'expose point ta muse à ce peuple inconstant.
Les Fréron te loueroient pour quelque argent comptant;
Mais tu serois peu lu, malgré tout ton génie,
Des gens qu'on nomme ici la bonne compagnie.
Pour réussir en France, il faut prendre son temps.
Tu seras bien reçu de quelques grands savans,
Qui pensent qu'à Pekin tout monarque est athée,
Et que la compagnie autrefois tant vantée,
En disant à la Chine un éternel adieu,
Vous a permis à tous de renoncer à Dieu.
Mais sans approfondir ce qu'un Chinois doit croire,
Séguier s'affublera d'un beau réquisitoire:
La cour pourroit te faire un fort mauvais parti,

Et *blâmer* par arrêt tes vers & ton *Changis*.
La sorbonne en latin (mais non sans solécismes)
Soutiendra que ta muse a besoin d'exorcismes ;
Qu'il n'est de gens de bien *que nous & nos amis* :
Que l'enfer, grace à Dieu, n'est pour jamais promis.
Dispensateurs fourrés de la vie éternelle,
Ils ont rôti Trajan, & bouilli Marc-Aurele.
Ils t'en feront autant : & par-tout condamné,
Tu ne seras venu que pour être damné.
Le monde en factions dès long-temps se partage.
Tout peuple a sa folie ainsi que son usage.
Ici les Ottomans, bien sûrs que l'Eternel
Jadis à Mahomet députa Gabriel,
Vont se laver le coude aux bassins des mosquées.
Plus loin, du grand Lama les reliques musquées
Passent de son derriere au cou des plus grands rois.
Quand la troupe écarlate à Rome a fait un choix,
L'élu, fût-il un sot, est dès-lors infaillible.
Dans l'Inde le Veidam, & dans Londres la Bible,

A l'hôpital

A l'hôpital des fous ont logé plus d'esprits
Que Grizel n'a trouvé de dupes à Paris.
Monarque au nez camus des fertiles rivages,
Peuplés, à ce qu'on dit, de fripons & de sages,
Regne en paix, fais des vers, & goûte de beaux jours.
Tandis que sans argent, sans amis, sans secours,
Le Mogol est errant dans l'Inde ensanglantée,
Que d'orages nouveaux la Perse est agitée,
Qu'une pipe à la main, sur un large sofa,
Mollement étendu, le pesant Moustapha
Voit le Russe entasser des victoires nouvelles
Des rives de l'Araxe au bord des Dardanelles,
Et qu'un bacha du Caire à sa place est assis
Sur le trône où les chats régnoient avec Isis.
Nous autres cependant, au bout de l'hémisphere,
Nous, des Welches grossiers postérité légere,
Livrons-nous en riant, dans le sein des loisirs,
A nos frivolités que nous nommons plaisirs;
Et puisse, en corrigeant trente ans d'extravagances,
Monsieur l'abbé Terrai rajuster nos finances!

ÉPITRE
A HORACE.

Toujours ami des vers, & du diable poussé,
Au rigoureux Boileau j'écrivis l'an passé. (1)
Je ne sais si ma lettre auroit pu lui déplaire,
Mais il me répondit par un plat secrétaire,
Dont l'écrit froid & long, déja mis en oubli,
Ne fut jamais connu que de l'abbé Mabli.
Je t'écris aujourd'hui, voluptueux Horace,
A toi qui respiras la molesse & la grace,
Qui facile en tes vers, & gai dans tes discours,
Chantas les doux loisirs, les vins & les amours,
Et qui connus si bien cette sagesse aimable,
Que n'eut point de Quinault le rival intraitable.
Je suis un peu fâché pour Virgile & pour toi,
Que tous deux nés Romains vous flattiez tant un roi.
Mon Frédéric du moins, né roi très-légitime,
Ne doit point ses grandeurs aux bassesses du crime

(1) 4. pièces f. p. 249.

Ton maître étoit un fourbe, un tranquille assassin,
Pour voler son tuteur il lui perça le sein;
Il trahit Cicéron, pere de la patrie;
Amant incestueux de sa fille Julie,
De son rival Ovide il proscrivit les vers,
Et fit transir sa muse au milieu des déserts.
Je sais que prudemment ce politique Octave
Payoit l'heureux encens d'un plus adroit esclave.
Frédéric exigeoit des soins moins complaisans.
Nous soupions avec lui sans lui donner d'encens:
De son goût délicat la finesse agréable
Faisoit sans nous gêner les honneurs de sa table.
Nul roi ne fut jamais plus fertile en bons mots
Contre les préjugés, les fripons & les sots.
Maupertuis gâta tout. L'orgueil philosophique
Aigrit de nos beaux jours la douceur pacifique.
Le plaisir s'envola; je partis avec lui.
Je cherchai la retraite. On disoit que l'ennui
De ce repos trompeur est l'insipide frere.
Oui, la retraite pese à qui ne fait rien faire;

Mais l'esprit qui s'occupe y goûte un vrai bonheur.
Tibur étoit pour toi la cour de l'empereur ;
Tibur dont tu nous fais l'agréable peinture,
Surpassa les jardins vantés par Epicure.
Je crois Pernay plus beau. Les regards étonnés
Sur cent vallons fleuris doucement promenés,
De la mer de Geneve admirent l'étendue ;
Et les Alpes de loin, s'élevant dans la nue,
D'un long amphithéatre enferment ces côteaux,
Où le pampre en festons rit parmi les ormeaux.
Là, quatre états divers arrêtent ma pensée.
Je vois de ma terrasse, à l'équerre tracée,
L'indigent Savoyard, utile en ses travaux,
Qui vient couper mes bleds pour payer ses impôts ;
Des riches Genevois les campagnes brillantes,
Des Bernois valeureux les cités florissantes ;
Enfin, cette Comté, franche aujourd'hui de nom,
Qu'avec l'or de Louis conquit le grand Bourbon :
Et du bord de mon lac à tes rives du Tibre,
Je te dis, mais tout bas : heureux un peuple libre !
Je le suis en secret dans mon obscurité.
Ma retraite & mon âge ont fait ma sûreté.
D'un pédant d'Anniki j'ai confondu la rage ;

J'ai ri de sa sottise : & quand mon hermitage
Voyoit dans son enceinte arriver à grands flots
De cent divers pays les belles, les héros,
Des rimeurs, des savans, des têtes couronnées,
Je laissois du vilain les fureurs acharnées
Heurler d'une voix rauque au bruit de mes plaisirs.
Mes sages voluptés n'ont point de repentirs.
J'ai fait un peu de bien ; c'est mon meilleur ouvrage.
Mon séjour est charmant ; mais il étoit sauvage ;
Depuis le grand édit, inculte, inhabité,
Ignoté des humains dans sa triste beauté,
La nature y mouroit ; je lui portai la vie ;
J'osai ranimer tout. Ma pénible industrie
Rassembla des colons par la misere épars.
J'appellai les métiers qui précedent les arts ;
Et pour mieux cimenter mon utile entreprise,
J'unis le protestant avec ma sainte église.
Toi qui vois d'un même œil frere Ignace & Calvin,
Dieu tolérant, Dieu bon, tu bénis mon dessein.
André Ganganelli, ton sage & doux vicaire,
Sait m'approuver en roi, s'il me blâme en saint pere.
L'ignorance en frémit : & Nonotte hébété

S'indigne ce fort taudis de ma félicité.
Ne me demande pas ce que c'eſt qu'un No-
notte,
Un Ignace, un Calvin, leur cabale bigote,
Un prêtre, roi de Rome, un pape, un vice-
Dieu,
Qui, deux clefs à la main, commande au
même lieu
Où tu vis le ſénat aux genoux de Pompée,
Et la terre en tremblant par Céſar uſurpée;
Aux champs Eliſiens tu dois en être inſtruit.
Vingt ſiecles deſcendus dans l'éternelle nuit
T'ont dit comme tout change, & par quel
ſort bizarre
Le laurier des Trajans fit place à la tiare;
Comment ce fou d'Ignace, étrillé dans Paris,
Fut mis au rang des ſaints, même des beaux
eſprits;
Comment il en déchut, & par quelle aven-
ture
Nous vint l'abbé Nonotte après l'abbé Du-
pure.
Ce monde, tu le ſais, eſt un mouvant ta-
bleau,
Tantôt gai, tantôt triſte, éternel & nouveau.
L'empire des Romains finit par Auguſtole.
Aux horreurs de la fronde a ſuccédé la bulle.
Tout paſſe, tout périt, hors ta gloire & ton
nom;

C'eſt-là le ſort heureux des vrais fils d'Apol-
lon.
Des vers en tout pays ſont cités d'âge en âge.
Hélas ! je n'aurai point un pareil avantage.
Notre langue un peu ſeche & ſans inversions,
Peut-elle ſubjuguer les autres nations ?
Nous avons la clarté, l'agrément, la juſteſſe ;
Mais égalerons-nous l'Italie & la Grece ?
Eſt-ce aſſez en effet d'une heureuſe clarté ?
Et ne péchons-nous pas par l'uniformité ?
Sur vingt tons différens tu ſus monter ta lyre ;
J'entends ta Lalagé, je vois ſon doux ſourire ;
Je n'oſe te parler de ton Ligurinus ;
Mais j'aime ton Mécène, & ris de Catius.
Je vois de tes rivaux l'importune phalange,
Sous tes traits redoublés enterrés dans la
fange.
Que pouvoient contre toi ces ſerpens téné-
breux ?
Mécène & Pollion te défendoient contr'eux.
Il n'en eſt pas ainſi chez nos Welches mo-
dernes.
Un vil tas de grimauds, de rimeurs ſubal-
ternes,
A la cour quelquefois ont trouvé des prô-
neurs ;
Ils font dans l'antichambre entendre leurs
clameurs.
Souvent en balayant dans une ſacriſtie,

Ils traitent un grand roi d'hérétique & d'impie.
L'un dit que mes écrits à Cramer bien vendus,
Ont fait dans mon épargne entrer cent mille écus.
L'autre que j'ai traité la Genese de fable ;
Que je n'aime point Dieu, mais que je crains le diable.
Soudain Fréron l'imprime ; & l'avocat Marchand
Prétend que je suis mort, & fait mon testament.
Un autre moins plaisant, mais plus hardi faussaire,
Avec deux faux témoins s'en va chez un notaire,
Au mépris de la langue, au mépris de la hart,
Rédiger mon symbole en patois savoyard.
Ainsi, lorsqu'un pauvre homme, au fond de sa chaumiere,
En dépit de Tissot finissoit sa carriere,
On vit avec surprise une troupe de rats
Pour lui ronger les pieds se glisser dans ses draps.
Chassons loin de chez moi tous ces rats du Parnasse ;
Jouissons, écrivons, vivons, mon cher Horace.

J'ai déja passé l'âge où ton grand protecteur,
Ayant joué son rôle en excellent acteur,
Et sentant que la mort affligeoit sa vieillesse,
Voulut qu'on l'applaudît lorsqu'il finit sa
piece.
J'ai vécu plus que toi ; mes vers dureront
moins.
Mais au bord du tombeau je mettrai tous
mes soins
A suivre les leçons de ta philosophie ;
A mépriser la mort, en savourant la vie ;
A lire tes écrits pleins de grace & de sens,
Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit
les sens.
Avec toi l'on apprend à souffrir l'indigence,
A jouir sagement d'une honnête opulence,
A vivre avec soi même, à servir ses amis,
A se moquer un peu de ses sots ennemis ;
A sortir d'une vie ou triste ou fortunée,
En rendant grace aux dieux de nous l'avoir
donnée.
Aussi, lorsque mon pouls inégal & pressé
Faisoit peur à Tronchin près de mon lit placé,
Quand la vieille Atropos, aux humains si
sévere,
Approchoit ses ciseaux de ma trame légere,
Il a vu de quel air je prenois mon congé.
Il sait si mon esprit, mon cœur étoit changé.
Hubert me faisoit rire avec ses pasquinades ;

Et j'entrois dans la tombe au ſon de ſes aubades.
Tu dus finir ainſi. Tes maximes, tes vers,
Ton eſprit juſte & vrai, ton mépris des enfers,
Tout m'aſſure qu'Horace eſt mort en honnête homme.
Le moindre citoyen mouroit ainſi dans Rome.
Là, jamais on ne vit monſieur l'abbé Grizel
Ennuyer un malade au nom de l'Eternel;
Et fatiguant en vain ſes oreilles laſſées,
Troubler d'un ſot effroi ſes dernieres penſées.
Voulant réformer tout, nous avons tout perdu.
Quoi donc! un vil mortel, un ignorant tondu,
Au chevet de mon lit viendra, ſans me connoître,
Gourmander ma foibleſſe, & me parler en maître?
Ne ſuis-je pas en droit de rabaiſſer ſon ton,
En lui faiſant moi-même un plus ſage ſermon?
A qui ſe porte bien qu'on prêche la morale.
Mais il eſt ridicule en notre heure fatale
D'ordonner l'abſtinence à qui ne peut manger.
Un mort dans ſon tombeau ne peut ſe corriger.

Profitons bien du temps ; ce ſont là tes maximes.
Cher Horace, plains-moi de les tracer en rimes.
La rime eſt néceſſaire à nos jargons nouveaux,
Enfans demi-polis des Normands & des Goths ;
Elle flatte l'oreille, & ſouvent la céſure
Plaît, je ne ſais comment, en rompant la meſure.
Des beaux vers pleins de ſens le lecteur eſt charmé.
Corneille, Deſpréaux & Racine ont rimé.
Mais j'apprends qu'aujourd'hui Melpomene propoſe
D'abaiſſer ſon cothurne, & de pleurer en proſe.

RÉPONSE D'HORACE.

PAR M. DE LA HARPE.

AU plus gai des vieillards, au plus grand des poëtes,
A l'Orphée attendu dans nos belles retraites,
Des champs élisiens, salut, paix & longs jours.
Tous nos morts beaux esprits, hier en grand concours,
Sont venus m'annoncer ton épître charmante,
Du feu de ton printemps encor étincelante :
Car nous aimons tes vers, & toujours tes écrits
Ont charmé l'Elisée aussi bien que Paris.
Nous avons admiré ta muse octogénaire,
Son humeur enjouée & sa marche légere.
Il n'est donné qu'à toi de croître à son déclin.
D'être au soir de ses ans ce qu'on est au matin ;
D'être un prodige en tout. Lachésis étonnée,
Composant de tes jours la trame fortunée,
Voit leur brillant tissu, dont l'or devroit pâlir,

Rajeuni

Rajeuni ſous ſes doigts, s'étendre & s'embellir.
Et comment, dans cet âge où la froide vieilleſſe
Ote à tous nos reſſorts leur flexible ſoupleſſe,
Où les organes durs & les ſens engourdis,
Par un ſentiment prompt ne ſont plus avertis,
As-tu donc conſervé ce goût, cette harmonie,
Cette facilité, la grace du génie,
Ces mouvemens, ces traits, ce naturel heureux,
Et des tons différens l'accord ingénieux?
Nous avions grand beſoin de cet écrit aimable,
Que nous daigne envoyer ta muſe inépuiſable.
Vos modernes eſprits, vantés dans vos journaux,
Avec peu de reſpect ont traité nos héros.
Des ſoupers du ſoſi l'admirateur groteſque,
Hériſſant de grands mots ſon cyniſme bruleſque,
Inſulte Monteſquieu, dénigre Cicéron.
On écrit à Racine en ſtyle de Pradon.
Des dogmes de Queſnel un triſte proſélyte,
En bourgeois du Marais a fait parler Tacite.
La Fontaine ſe plaint que rêvant un beau jour,
A** près de Pſyché crut remplacer l'amour.
Deſpréaux, plus fâché qu'il ne put jamais l'être,
A ſu qu'Aliboron l'oſoit nommer ſon maître.
Il ne s'attendoit pas à ce ton familier:

Il ne veut point, dit-il, d'un ſi ſot écolier.
Il ne veut point ſur-tout de ce *plat ſecrétaire*,
Sous un nom qu'il dément, très-mal-adroit
fauſſaire.
Il oſe t'aſſurer, ſans trop de vanité,
Que ſon ſtyle à ce point n'eſt pas encor gâté.
Mais moi, quoique ta main légere & délicate
Ait brûlé ſur ma tombe un encens qui me
flatte,
Je pourrois cependant me plaindre un peu de
toi.
Pourquoi me reprocher d'être flatteur d'un
roi?
D'un roi? de ce nom ſeul mon ombre eſt
offenſée;
L'oreille d'un Romain en eſt toujours bleſſée.
Ce nom ſeul fit jadis, ſous cent coups de
poignard,
Au milieu du ſénat, tomber le grand Céſar.
Octave triumvir fut un tyran coupable;
Mais il fut quarante ans magiſtrat équitable.
J'ai loué ſes vertus, & non pas ſes forfaits.
Il fut mon bienfaiteur, je chantai ſes bienfaits;
J'applaudis à ſes loix; je louai ſa police;
Je célebrai, peut-être avec quelque juſtice,
Cet eſprit qui joignoit tant de talens divers,
Qui commandoit au monde, & ſe connut en
vers.

Que dis-je ? il posséda cet art si difficile.
Que ses vers sons touchans, quand il pleure Virgile !
C'est un dieu qui l'inspire ; ou bien c'est l'amitié.
Quel tribut par les grands plus rarement payé ?
Trop heureux les mortels, quand leur maître est sensible,
Quand son orgueil est noble & n'est pas inflexible,
Qu'il aime les neuf sœurs, leurs jeux & leurs concerts !
Le son de la louange est celui des beaux vers.
Qui veut être loué mérite un jour de l'être.
Qui l'a mieux su que toi ? qui l'a mieux fait connoître ?
Quel homme vers la gloire & l'immortalité,
D'un plus rapide élan fut jamais emporté ?
Ton génie a voulu, dans ses vastes ouvrages,
Embrasser tous les arts, dominer tous les âges,
Par-tout il jette au loin des rayons éclatans,
Que n'éteindra jamais le long oubli des temps.
Les morts, tu le sais bien, parlent sans flatterie ;
Ils sont sans préjugés, comme sans jalousie ;
Et Voltaire vivant est jugé dans ces lieux,
Comme il doit l'être un jour par nos derniers neveux.

François, Grec ou Romain, ici chacun t'admire :
A l'Elisée en pleurs Racine a lu Zaïre ;
Corneille a cru revivre en écoutant Brutus ;
Sophocle & Cicéron, embellis & vaincus,
Se retrouvent plus grands sous ton pinceau tragique,
Et ta Jeanne a charmé le chantre d'Angélique.
Plutarque revoyant la liste de ses rois,
Cherche à qui comparer ton héros Suédois.
Que tes vers ont flatté le bon goût de Virgile !
Souvent avec Homere il parle de ton style !
Ils disent qu'en effet, pour les vaincre tous deux,
Il ne t'a rien manqué que leur langue & leurs dieux.
J'ai moins écrit que toi ; j'ai voulu moins de gloire.
J'arrivai moins brillant au temple de Mémoire.
J'aimai les voluptés, les jeux & le loisir :
J'eus des momens d'étude, & des jours de plaisir.
Né sous un ciel heureux, j'en sentis l'influence :
J'abandonnai la vie à ma molle indolence :
Et mon goût pour les arts, mes faciles talens,
Varioient mon bonheur & servoient mes penchans.
Je reçus Apollon, comme on reçoit à table

Un ami qui nous plaît, un convive agréable,
Non comme un maître dur qui se fait obéir.
Il vint charmer ma vie, & non pas l'asservir.
Souvent à Tivoli, dans mon champêtre asyle,
Ou sous le frais abri des bois de Lucrétile,
Quand j'attendois Glycere au déclin d'un beau jour,
Couché sur des carreaux disposés pour l'amour,
Tandis que la vapeur des parfums d'Arabie
Pénétroit & mes sens & mon ame amollie;
Qu'au loin, des instrumens l'accord mélodieux
Portoit à mon oreille un bruit voluptueux:
Alors dans les transports d'un aimable délire,
Inspiré tout-à-coup, je demandois ma lyre.
Je chantois l'espérance & les doux souvenirs,
Le doux refus qui trompe & nourrit les désirs,
La piquante gaieté, la naïve tendresse.
Je vis dans l'art des vers que nous apprit la Grece,
Un langage enchanteur dans l'Olympe inventé,
Fait pour parler aux dieux, ou bien à la beauté.
Quelquefois élevant ma voix & ma pensée,
Emule audacieux de Pindare & d'Alcée,
Je montois dans l'Olympe ouvert à mes accens;
Où, choqué des travers & des vices du temps,
J'exerçois sur les sots ma gaité satyrique:

J'esquissois même un jour un code poétique.
Mais la gloire & les arts ne bornoient point mes vœux ;
Le plaisir fut toujours le premier de mes dieux.
Octave, qui goûta mon heureux caractere,
M'offrit auprès de lui le rang de secrétaire.
Je refusai son offre ; il n'en fut point blessé.
Accueilli dans sa cour, à sa table placé,
Je ne lui voulus point assujettir ma vie ;
Il auroit dérobé mes momens à Lydie,
A Philis, à Chloé, qui valoient mieux que lui :
L'esclavage bientôt eût amené l'ennui.
J'aimois beaucoup Octave, & plus l'indépendance.
Voltaire, je le sais, eut plus de complaisance ;
A la cour autrefois il attacha son sort.
Nous connoissons ici ton Salomon du Nord,
Et sa prose éloquente, & ses rimes hardies.
D'Argens, qu'il désoloit par ses plaisanteries,
Ne nous vanta pas moins son ton, ses agrémens,
Sa chere un peu guerriere & ses soupers charmans,
Où cessant d'être roi, pour être plus aimable,
Laissant la liberté présider à sa table,
Frédéric n'avoit plus d'ennemis que les sots,
Et même contre lui permettoit les bons mots.

Il avoit bien raison dans le rang qu'il occupe,
Faut-il de sa grandeur être toujours la dupe ?
De la société perdre tous les appas ?
L'étiquette est l'esprit de ceux qui n'en ont pas.
La dignité souvent masque l'insuffisance ;
On s'enferme avec art dans un noble silence ;
Mais qui sait bien répondre, encourage à parler.
Vos jours étoient si beaux ! qui pouvoit les troubler ?
C'est donc ce Maupertuis, ce bizarre génie,
Géometre chagrin que tourmentoit l'envie,
Qui, des biens & des maux sombre calculateur,
Jadis si tristement nous parla du bonheur.
Il fut jaloux & vain : mais pardonne à ses mânes.
Pardonne à ce ramas de détracteurs profanes,
Dont le nom, par toi seul, jusqu'à nous est venu.
Quant à monsieur Fréron, il nous est plus connu :
Au Bedlam de Pluton, fustigés par Mégere,
Visé, Gacon, Zoïle, attendent leur confrere.
Quel siecle n'a pas vu de ces obscurs pédans,
Condamnés au malheur de haïr les talens,
Qui flattent tour-à-tour l'envie & la sottise ?
Quelquefois on les lit, toujours on les méprise.

Laisse ces vils serpens qui sifflent sur tes pas.
Alors que Linus chante, on ne les entend pas.
Et qui n'adore point ta muse enchanteresse ?
Tu crains d'être au-dessous de Rome & de la Grece,
De vivre moins que moi dans la postérité !
C'est bien là d'un François l'aimable urbanité.
Je dis, je l'avouerai, j'eus moins de modestie,
Je promis à mes vers une éternelle vie ;
Et si j'en crois les tiens, je ne fais peu mépris.
Mon nom est sûr de vivre alors que tu m'écris.
Tu m'as cité souvent, c'est mon plus bel éloge.
Mais toi, qui, des confins du pays allobroge,
Sais occuper l'Europe attentive à tes chants,
Est-ce à toi de douter, dans tes succès brillans,
Du pouvoir d'une langue à jamais consacrée,
Dont tu pourrois, toi seul, garantir la durée ?
Ah trop heureux François ! vous faites plus que nous !
Quand la terre asservie étoit à nos genoux,
La langue des vainqueurs devint celle du monde :
En chefs-d'œuvres des arts la France plus féconde,
Par l'attrait des talens, par le charme des vers,
Sans l'avoir subjugué, regne sur l'univers.
Vos drames éloquens, honneur de Melpomene,
Monumens qui manquoient à la grandeur romaine,

Charment vingt nations avides d'en jouir,
Et vos voisins jaloux vous doivent leur plaisir.
Faut-il à votre gloire encor un nouveau titre ?
Des intérêts des rois votre langue est l'arbitre.
Disputant contre Orlof l'orateur du divan,
Osman plaide en françois les droits de son
sultan ;
Et dans Fokiani, le Turc & la Russie
Décident en françois des destins de l'Asie.
A tant de gloire encor que peut-on ajouter ?
Qu'on la maintienne au moins, en sachant
t'imiter.
Qu'on se garde à jamais de bannir de la scene
Ce langage des dieux qu'adopta Melpomene.
Pour la premiere fois je t'écris dans le tien ;
Daigne d'un étranger excuser l'entretien :
Et si j'ai bégayé la langue de Voltaire,
Je vais te lire encor, pour apprendre à mieux
faire.

SÉSOSTRIS.

Vous le ſavez, chaque homme a ſon génie,
Pour l'éclairer & pour guider ſes pas
Dans les ſentiers de cette courte vie.
A nos regards il ne ſe montre pas ;
Mais en ſecret il nous tient compagnie.
On ſait auſſi qu'ils étoient autrefois
Plus familiers, que dans l'âge où nous ſommes ;
Ils converſoient, vivoient avec les hommes
En bons amis, ſur-tout avec les rois.
Près de Memphis, ſur la rive féconde
Qu'en tous les temps, ſous des palmiers fleuris,
Le dieu du Nil embellit de ſon onde,
Un ſoir, au frais, le jeune Séſoſtris
Se promenoit loin de ſes favoris,
Avec ſon ange, & lui diſoit : Mon maître,
Me voilà roi ; j'ai dans le fond du cœur
Un vrai déſir de mériter de l'être ;
Comment m'y prendre ? Alors ſon directeur
Dit : avançons vers ce grand labyrinthe
Dont Oſiris fonda la belle enceinte.
Le prince y vole ; il voit dans le parvis,
Couvert de jaſpe, & pavé de rubis,
Deux déités d'eſpece différente ;
L'une paroît une beauté touchante,
Au doux ſourire, aux regards enchanteurs,

Languiſſamment couchée entre des fleurs,
D'amours badins, de graces entourée,
Et de plaiſir encor tout-enivrée.
Loin derriere elle étoient trois affiſtans,
Secs, décharnés, pâles & chancelans.
Le roi demande à ſon guide fidelle
Quelle eſt la nympho & ſi tendre & ſi belle,
Et que ſont là ces trois vilaines gens.
Son compagnon lui répondit : mon prince,
Ignorez-vous quelle eſt cette beauté ?
A votre cour, à la ville, en province,
Chacun l'adore, & c'eſt la volupté.
Ces trois vilains qui vous font tant de peine,
Marchent ſouvent après leur ſouveraine;
C'eſt le dégoût, l'ennui, le repentir,
Spectres hideux, vieux enfans du plaiſir.
L'Egyptien fut affligé d'entendre
De ce propos la triſte vérité.
Ami, dit-il, daignez auſſi m'apprendre
Quelle eſt, plus loin, cette autre déité,
Qui me paroît moins facile & moins tendre,
Mais dont l'air noble & la ſérénité
Me plaît aſſez. Je vois à ſon côté
Un ſceptre d'or, une ſphere, une épée,
Une balance. Elle tient dans ſa main
Des manuſcrits dont elle eſt occupée.
Tout l'ornement qui pare ſon beau ſein
Eſt une égide; un temple magnifique
S'ouvre à ſa voix, tout brillant de clarté.

Sur le fronton de l'auguſte portique
Je lis ces mots : *A l'immortalité.*
Y puis-je entrer ? — L'entrepriſe eſt pénible,
Repartit l'ange ; on a ſouvent tenté
D'y parvenir ; mais on s'eſt rebuté.
Cette beauté qui vous ſemble inflexible,
Peut quelquefois ſe laiſſer enflammer.
La volupté, plus douce & plus ſenſible,
A plus d'attraits, l'autre ſait mieux aimer.
Il faut, pour plaire à la fiere immortelle,
Un eſprit juſte, un cœur pur & fidelle.
C'eſt la ſageſſe, & ce brillant ſéjour
Qu'on vient d'ouvrir, eſt celui de la gloire,
Le bien qu'on fait y vit dans la mémoire :
Votre beau nom doit y paroître un jour.
Décidez-vous entre ces deux déeſſes ;
Vous ne pouvez les ſervir à la fois.
Le jeune roi lui dit : J'ai fait mon choix ;
Ce que j'ai vu doit régler mes tendreſſes :
D'autres voudront les aimer toutes deux :
L'une un moment pourroit me rendre heureux ;
L'autre par moi peut rendre heureux le monde.
A la premiere avec un air galant,
Il appliqua deux baiſers en paſſant ;
Mais il donna ſon cœur à la ſeconde.

A M.

A M. MARMONTEL.

Mon très-aimable ſucceſſeur,
De la France hiſtoriographe ;
Votre indigne prédéceſſeur
Attend de vous ſon épitaphe.

Au bout de quatre-vingts hivers,
Dans mon obſcurité profonde,
Enſeveli dans mes déſerts,
Je me tiens déja mort au monde.

Mais ſur le point d'être jetté
Au fond de la nuit éternelle,
Comme tant d'autres l'ont été ;
Tout ce que je vois me rappelle
A ce monde que j'ai quitté.

Si vers le ſoir un triſte orage
Vient ternir l'éclat d'un beau jour,
Je me ſouviens qu'à votre cour
Le temps change encor davantage.

Si mes paons de leur beau plumage
Me font admirer les couleurs,
Je crois voir nos jeunes ſeigneurs
Avec leur brillant étalage ;
Et mes coqs-d'Inde ſont l'image
De leurs peſans imitateurs.

De vos courtiſans hypocrites
Mes chats me rappellent les tours ;
Les renards, autres chatemites,
Se gliſſant dans mes baſſes-cours,
Me font penſer à des jéſuites.

Puis-je voir mes troupeaux bêlans
Qu'un loup impunément dévore,
Sans ſonger à des conquérans
Qui ſont beaucoup plus loups encore ?

Lorſque les chantres du Printemps
Réjouiſſent de leurs accens
Mes jardins & mon toit ruſtique,
Lorſque mes ſens en ſont ravis ;
On me ſoutient que leur muſique
Cede aux bémols des Moncignis
Qu'on chante à l'opéra comique.

Quel bruit chez le peuple helvétique !
Brionne arrive, on eſt ſurpris,
On croit voir Pallas ou Cypris,
Ou la reine des immortelles ;
Mais chacun m'apprend qu'à Paris
Il en eſt cent preſque auſſi belles.

Je lis cet éloge éloquent
Que Thomas a fait ſavamment
Des dames de Rome & d'Athène ;
On me dit : Partez promptement,

Venez sur les bords de la Seine,
Et vous en direz tout autant
Avec moins d'esprit & de peine.

Ainsi du monde détrompé,
Tout m'en parle, tout m'y ramene;
Serois-je un esclave échappé
Qui tient encor un bout de chaîne?
Non, je ne suis point foible assez
Pour regretter des jours stériles
Perdus, bien plutôt que passés,
Parmi tant d'erreurs inutiles.

Adieu. Faites de jolis riens,
Vous encor dans l'âge de plaire,
Vous que les amours & leur mere
Tiennent toujours dans leurs liens.
Nos solides historiens
Sont des auteurs bien respectables;
Mais à vos chers concitoyens
Que faut-il, mon ami?... des fables.

RÉPONSE
DE
M. MARMONTEL.

AINSI par vous tout s'embellit,
Ainſi tout s'anime & tout penſe.
Divine & féconde influence
Du beau feu qui vous rajeunit,
Pour vous l'âge n'a point de glaces.
Les fleurs ſont de toute ſaiſon;
Enfant, vous orniez la raiſon:
Vieillard, vous couronnez les Graces.
Quand vous parcourez vos hameaux,
La joie avec vous ſe promene;
Par-tout dans votre heureux domaine,
Vos ſemblables ſont vos égaux;
Le ſoin de ſoulager leur peine
Vous fait oublier tous vos maux.
Et pour mieux égayer la ſcène,
Vous obſervez vos animaux
Avec les yeux de la Fontaine.
Oui, le monde eſt tel à-peu-près
Que vous en tracez la peinture.
L'art doit cauſer peu de regrets
A qui jouit de la nature.

Elle a de ſublimes erreurs,
Et l'art n'a que de vains caprices.
Elle eſt belle dans ſes horreurs,
Et l'homme eſt ſi laid dans ſes vices !
Croyez-moi, vos renards, vos loups
Sont bien moins cruels que les nôtres;
Et nos chiens, ſoit dit entre nous,
Sont moins vigilans que les vôtres.
De la Ruette & de Clairval
Grettry fait briller le ramage;
Mais le roſſignol leur rival
De leurs chanſons vous dédommage.
Ne croyez pas tous les récits.
De Thomas les traits adoucis
Ont eux-mêmes flatté nos dames.
Près Neker il étoit aſſis
Lorſqu'il fit de ſi belles ames.
Sur la Vénus des Médicis
Il nous a peint toutes les femmes.
Des Brionne ! ah ! qu'il eſt loin
Le temps où l'on en comptoit mille:
Notre pays, j'en ſuis témoin,
N'eſt plus en beautés ſi fertile.
On eſt plus jolie à préſent,
Et d'un minois plus ſéduiſant
On a les piquantes fineſſes;
Mais du beau les temps ſont paſſés.
De nymphes il en eſt aſſez,
Mais nous avons peu de déeſſes.

Cependant Paris doit avoir
Pour vous encor assez de charmes.
Et quand Zaïre sur le soir
Le remplit de tendres alarmes,
Il vous seroit doux de le voir
Applaudir & verser des larmes.
Ne dédaignez pas les honneurs
Que l'on décernoit aux Corneilles.
Venez, nos transports & nos pleurs
Sont un digne prix de vos veilles.
Ah! si j'approchois des grandeurs,
Je dirois bien que c'est dommage
Que vous n'adoriez qu'une image,
Qu'il est d'innocentes faveurs
Qu'on peut accorder à votre âge,
Et qu'on devroit changer l'usage
Des baisers par ambassadeurs.
Mais si Paris qui vous désire
Vous demande aux dieux vainement,
J'aurai du moins, en vous aimant,
La douceur d'aller vous le dire.
Oui, j'irai les voir ces heureux
Qui peuplent les lieux où vous êtes,
J'irai vous bénir avec eux,
Et jouir du bien que vous faites.
Du flambeau de la vérité
J'irai ravir quelque étincelle,
Pour éclairer l'obscurité
Du nuage qui la recele.

J'ai fait vœu de ſuivre ſes pas.
Je ſais bien qu'elle a moins d'appas
Que des fables enchantereſſes ;
Mais ce ſont de folles maîtreſſes
Qu'on aime & qu'on n'eſtime pas.

ÉPITRE

CONNUE SOUS LE NOM DES VOUS ET DES TU.

PHILIS, qu'eſt devenu ce temps,
Où dans un fiacre promenée,
Sans laquais, ſans ajuſtemens,
De tes graces ſeules ornée,
Contente d'un mauvais ſoupé,
Que tu changeois en ambroiſie,
Tu te livrois dans ta folie
A l'amant heureux & trompé
Qui t'avoit conſacré ſa vie?
Le ciel ne te donnoit alors,
Pour tout rang & pour tous tréſors,
Que les agrémens de ton âge,
Un cœur tendre, un eſprit volage,
Un ſein d'albâtre, & de beaux yeux.
Avec tant d'attraits précieux,
Hélas! qui n'eût été friponne?
Tu le fus, objet gracieux,
Et que l'amour me le pardonne,
Tu ſais que je t'en aimois mieux.
Ah, madame! que votre vie,
D'honneur aujourd'hui ſi remplie,

Differe de ces doux inſtans !
Ce large ſuiſſe à cheveux blancs,
Qui ment ſans ceſſe à votre porte,
Philis, eſt l'image du temps ;
Il ſemble qu'il chaſſe l'eſcorte
Des tendres amours & des ris.
Sous vos magnifiques lambris
Ces enfans tremblent de paroître.
Hélas ! je les ai vus jadis
Entrer chez toi par la fenêtre,
Et ſe jouer dans ton taudis.
Non, madame, tous ces tapis,
Qu'a tiſſu la ſavonerie,
Ceux que les Perſans ont ourdis,
Et toute votre orfévrerie,
Et ces plats ſi chers que Getmain
A gravés de ſa main divine ;
Et ces cabinets où Martin
A ſurpaſſé l'art de la Chine ;
Vos vaſes japonois & blancs ;
Toutes ces fragiles merveilles ;
Ces deux luſtres de diamans
Qui pendent à vos deux oreilles ;
Ces riches carcans, ces colliers,
Et cette pompe enchantereſſe,
Ne valent pas un des baiſers
Que tu donnois dans ta jeuneſſe.

IMPROMPTU

Fait à un souper dans une cour d'Allemagne.

Il faut penser, sans quoi l'homme devient
Un animal, un vrai cheval de somme:
Il faut aimer, c'est ce qui nous soutient;
Sans rien aimer, il est triste d'être homme;
Il faut avoir douce société
De gens savans, instruits sans suffisance,
Et de plaisirs grande variété,
Sans quoi les jours sont plus longs qu'on ne pense.
Il faut avoir un ami, qu'en tout temps,
Pour son bonheur, on écoute, on consulte,
Qui puisse rendre, à notre ame en tumulte,
Les maux moins vifs, & les plaisirs plus grands.
Il faut le soir un souper délectable,
Où l'on soit libre, où l'on goûte à propos
Force bons vins, avec quelques bons mots:
Et sans être ivre il faut sortir de table.
Il faut la nuit tenir entre deux draps
Le tendre objet que votre cœur adore,
Le caresser, s'endormir dans ses bras,
Et le matin recommencer encore.
Mes chers amis, avouez que voilà
De quoi passer une assez douce vie:
Or, dès l'instant que j'aimai ma Silvie,
Sans trop chercher, je trouvai tout cela.

RÉPONSE

A DES VERS DE M. CH.

AIMABLE amant de Polymnie,
Jouissez de cet âge heureux,
Des voluptés & du génie ;
Abandonnez-vous à leurs feux :
Ceux de mon ame appesantie,
Ne sont qu'une cendre amortie,
Et je renonce à tous vos jeux.

La fleur de la saison passée,
Par d'autres fleurs est remplacée.
Une sultane, avec dépit,
Dans le vieux serrail délaissée,
Voit la jeune entrer dans le lit
Dont le grand seigneur l'a chassée.
Quand Elie étoit décrépit,
Il s'enfuit, laissant son esprit
A son jeune éleve Elisée.
Ma muse est de moi trop lassée ;
Elle me quitte, & vous chérit ;
Elle sera mieux caressée.

PORTRAIT DE MADAME...

L'ESPRIT, l'imagination,
Les graces, la philosophie,
L'amour du vrai, le goût du bon,
Avec un peu de fantaisie;
Assez solide en amitié,
Dans tout le reste un peu légere;
Voilà, je crois, sans vous déplaire,
Votre portrait fait à moitié.

VERS A LA MÊME.

DES contraires bel assemblage,
Vous, qui, sous l'air d'un papillon,
Cachez les sentimens d'un sage,
Revolez de mon hermitage
A votre brillant tourbillon;
Allez chercher l'illusion,
Compagne heureuse du bel âge.
Que votre imagination
Toujours forte, toujours légere,
Entre Boufflers & Voisenon,
Répande cent traits de lumiere.
Que Diane, que les Amours
Partagent vos nuits & vos jours;

S'il vous reste en ce train de vie,
Dans un temps si bien employé,
Quelques momens pour l'amitié,
Ne m'oubliez pas, je vous prie;
J'aurois encor la fantaisie
D'être au nombre de vos amans:
Je cede ces honneurs charmans
Aux doyens de l'académie.
Mais quand j'aurai quatre-vingts ans,
Je prétends de ces jeunes gens
Surpasser la galanterie,
S'ils me surpassent en talens.

Ces petits vers froids & coulans
Sentent un peu la décadence;
On m'assure qu'en plus d'un sens
Il est de tout de même en France.

SUR LE LOUVRE.

1749.

MONUMENT imparfait de ce ſiecle vanté
Qui ſur tous les beaux-arts a fondé ſa mémoire,
Vous verrai-je toujours, en atteſtant ſa gloire,
Faire un juſte reproche à ſa poſtérité?
Faut-il que l'on s'indigne alors qu'on vous admire,
Et que les nations qui veulent nous braver,
Fieres de nos défauts, ſoient en droit de nous dire
Que nous commençons tout pour ne rien achever.
Sous quels débris honteux, ſous quel amas ruſtique,
On laiſſe enſévelis ces chefs-d'œuvres divins!
Quel barbare a mêlé la baſſeſſe gothique
A toute la grandeur des Grecs & des Romains?
Louvre, palais pompeux, dont la France s'honore,
Sois digne de ce roi, ſon maître & notre appui;
Embellis ces climats que ſa vertu décore,
Et dans tout ton éclat, montre-toi comme lui.

ÉPITRE
A M. DES MAHIS.
1750.

Vos jeunes mains cueillent des fleurs,
Dont je n'ai plus que les épines :
Vous dormez dessous les courtines
Et des Graces & des neuf sœurs.
Je leur fais encor quelques mines,
Mais vous possédez leurs faveurs.
Tout s'éteint, tout s'use, tout passe ;
Je m'affoiblis, & vous croissez ;
Mais je descendrai du Parnasse
Content, si vous m'y remplacez.
Je jouis peu ; mais j'aime encore ;
Je verrai du moins vos amours.
Le crépuscule de mes jours
Sembellira de votre aurore.
Je dirai : Je fus comme vous :
C'est beaucoup me vanter peut-être ;
Mais je ne serai point jaloux ;
Le plaisir permet-il de l'être ?

A MONSIEUR D. M.

Délices, du 24 Juillet 1756.

Vous ne comptez pas trente hivers ;
Les graces ſont votre partage ;
Elles ont dicté vos beaux vers ;
Mais je ne ſais par quel travers
Vous vous propoſez d'être ſage.
C'eſt un mal qui prend à mon âge,
Quand le reſſort des paſſions,
Quand de l'amour la main divine,
Quand les belles tentations
Ne ſoutiennent plus la machine.
Trop tôt vous vous déſeſpérez.
Croyez-moi, la raiſon ſévere
Qui trompe vos ſens égarés,
N'eſt qu'une attaque paſſagere.
Vous êtes jeune & fait pour plaire ;
Soyez sûr que vous guérirez :
Je vous en dirois davantage
Contre ce mal de la raiſon
Que je hais d'un ſi bon courage ;
Mais je médite un gros ouvrage
Pour le vainqueur du Port-Mahon.
Je veux peindre à ma nation
Ce jour d'éternelle mémoire.

Je dirai, moi, qui ſais l'hiſtoire,
Qu'un géant, nommé Gérion,
Fut pris autrefois par Alcide,
Dans la même iſle, au même lieu,
Où notre brillant Richelieu
A vaincu l'Anglois intrépide.
Je dirai qu'ainſi que Paphos
Minorque à Vénus fut ſoumiſe.
Vous voyez bien que mon héros
Avoit double droit à ſa priſe.
Je ſuis prophete quelquefois.
J'ai prédit ſes heureux exploits,
Malgré l'envie & la critique,
Et l'on prétend que je lui dois
Encor une ode pindarique,
Mais les odes ont peu d'appas
Pour les guerriers, & pour moi-même:
Et je conviens qu'il ne faut pas
Ennuyer les héros qu'on aime.

A MONSIEUR L....

Connoissez mieux l'oiſiveté,
Elle eſt ou folie, ou ſageſſe,
Elle eſt vertu dans la richeſſe,
Et vice dans la pauvreté.
On peut jouir en paix, dans l'hiver de la vie,
De ces fruits qu'au printemps ſema notre induſtrie.
Courtiſans de la gloire, écrivains, ou guerriers,
Le ſommeil eſt permis, mais c'eſt ſur des lauriers.

SUR UN RELIQUAIRE.

Ami, la ſuperſtition
Fit ce préſent à la ſottiſe,
Ne le dis pas à la raiſon,
Ménageons l'honneur de l'égliſe.

A UN BAVARD.

Il faudroit penſer pour écrire :
Il vaut encor mieux effacer.
Les auteurs quelquefois ont écrit ſans penſer,
Comme on parle ſouvent ſans avoir rien à dire.

A l'occaſion de l'expulſion des Jéſuites.

Les renards & les loups furent long-temps en guerre ;
Nos moutons reſpiroient ; nos bergers diligens
Ont chaſſé par arrêt les renards de nos champs ;
Les loups vont déſoler la terre :
Nos bergers ſemblent entre nous
Un peu d'accord avec les loups.

QUATRAIN

Pour être mis au bas du portrait de Confucius.

De la ſimple vertu ſalutaire interprete,
Qui n'adoras qu'un Dieu, qui fis aimer ſa loi ;
Toi, qui parlas en ſage, & jamais en prophete,
S'il eſt un ſage encor, il penſe comme toi.

A Madame la Duchesse de..

Etre femme ſans jalouſie,
Et belle ſans coquetterie ;
Bien juger, ſans beaucoup ſavoir,
Et bien parler ſans le vouloir,
N'être haute, ni familiere,
N'avoir point d'inégalité,
C'eſt le portrait de la Valiere,
Il n'eſt ni fini, ni flatté.

LETTRE

A MONSIEUR M.....

5 *Mars* 1765.

MOINS le hibou de Ferney, monſieur, mérite vos jolis vers, plus il vous en doit de remercîmens ; il s'intéreſſe vivement à vous ; il connoît tout ce que vous valez.

Les erreurs & les paſſions
De vos beaux ans ſont l'apanage :
Sous cet amas d'illuſions
Vous renfermez l'ame d'un ſage.

Je vous retiens pour un des ſoutiens de la philoſophie, je vous en avertis ; vous ſerez détrompé de tout ; vous ſerez un des nôtres.

Plein d'eſprit, doux & ſociable,
Ce n'eſt pas aſſez, croyez-moi,
C'eſt pour autrui qu'on eſt aimable ;
Mais il faut être heureux pour ſoi.

Nous avons une cellule nouvelle, & nous en bâtiſſons une autre. Vous ſavez combien vous êtes aimé dans notre couvent.

A M. DE F...

Vous philoſophe ! ah ! quel projet !
N'eſt-ce pas aſſez d'être aimable ?
Aurez-vous bien l'air en effet
D'un vieux raiſonneur vénérable ?
D'inutiles réflexions
Compoſent la philoſophie :
Eh ! que deviendra votre vie,
Si vous n'avez des paſſions ?
C'eſt un pénible & vain ouvrage
Que de vouloir les modérer,
Les ſentir & les inſpirer
Eſt à jamais votre partage.
L'eſprit, l'imagination,
Les graces, la plaiſanterie,
L'amour du vrai, le goût du bon,
Voilà votre philoſophie.

A M. DE LA P....

En lui envoyant un exemplaire de Sémiramis.

MORTEL de l'espèce très-rare,
Des solides & beaux esprits,
Je vous offre un tribut qui n'est pas d'un grand prix ;
Vous pourriez donner mieux ; mais vos charmans écrits
Sont le seul de vos biens dont vous soyez avare.

A MADAME D....

QUE pour Philis, la coquetterie
Soit faite pour vos agrémens ;
Croyez-moi, la galanterie,
Malgré tous les grands sentimens,
Est fœur de la friponnerie.
Vénus versa sur vous tous ses dons précieux ;
Ce seroit être injuste, & les mal reconnoître,
Que de vous obstiner à faire un seul heureux,
Lorsqu'avec vous le monde entier veut l'être.

A MADAME DE B.....

En lui envoyant la Henriade.

Vos yeux sont beaux, mais votre ame est plus belle ;
Vous êtes simple & naturelle ;
Et sans prétendre à rien, vous triomphez de tous.
Si vous eussiez vécu du temps de Gabrielle,
Je ne sais pas ce qu'on eût dit de vous,
Mais l'on n'auroit point parlé d'elle.

A MONSIEUR S. D. M.

Elève du jeune Apollon,
Et non pas de ce vieux Voltaire ;
Eleve heureux de la raison,
Et d'un Dieu plus charmant, qui s'instruisit à plaire ;
J'ai lu tes vers brillans, & ceux de ta bergere,
Ouvrages de l'esprit, embellis par l'amour ;
J'ai cru voir la belle Glycere
Qui chantoit Horace à son tour.
Que son esprit me plaît ! que sa beauté me touche !
Elle a tout mon suffrage ; elle a tous tes désirs ;
Elle a chanté pour toi ; je vois que sur sa bouche
Tu dois trouver tous les plaisirs.

A MONSIEUR DE V.

Auteur d'un éloge du roi Charles V.

Votre héros, si peu terrible en guerre,
Jamais dans les périls ne voulut s'engager ;
Il ne ravagea point la terre,
Mais il la fit bien ravager.

A L'AUTEUR DE RICHARDET.

Vous ne parlez que d'un moineau,
Et vous avez une volière ;
Il est chez vous plus d'un oiseau
Dont la voix tendre & printaniere
Plaît par un ramage nouveau :
Celui qui n'a plume qu'aux ailes,
Et qui fait son nid dans les cœurs,
Répandit sur vous ses faveurs.
Il vous fait trouver des lecteurs,
Comme il vous a soumis des belles.

VERS A MADAME DE ***.

Les vrais amis sont seuls, & les beaux-arts sont freres.

Quelque peu de malignité
A quelquefois cette fraternité
La famille en souffrit, & des mains étrangeres
De ces débats ont profité.
C'est dans son union qu'est son grand avantage :

Alors elle en impose aux pédans, aux bigots ;
Elle devient l'effroi des sots,
La lumiere du siecle, & le soutien du sage ;
Elle ne flatte point les riches & les grands ;
Ceux qui dédaignoient son encens,
Se font honneur de son suffrage,
Et les rois sont ses courtisans.

SUR L'ÉLECTION
DU COMTE PONIATOWSKI,
AU TRONE DE POLOGNE.

DANS le fond de mon hermitage,
Loin de l'illusion des cours,
Réduit, hélas ! à vivre en sage,
Ne l'ayant pas été toujours ;
Et ne l'étant qu'en mon vieux âge,
La retraite est mon seul recours,
Je ne ferai plus de voyage.
Que la gloire avec les amours
Couronnent devers Cracovie
Un prince aimé de la patrie,
Qui lui promet de si beaux jours !
Trop éloigné de sa personne,
Je me borne à former des vœux :
On lui décerne une couronne,
Et je voudrois qu'il en eût deux.

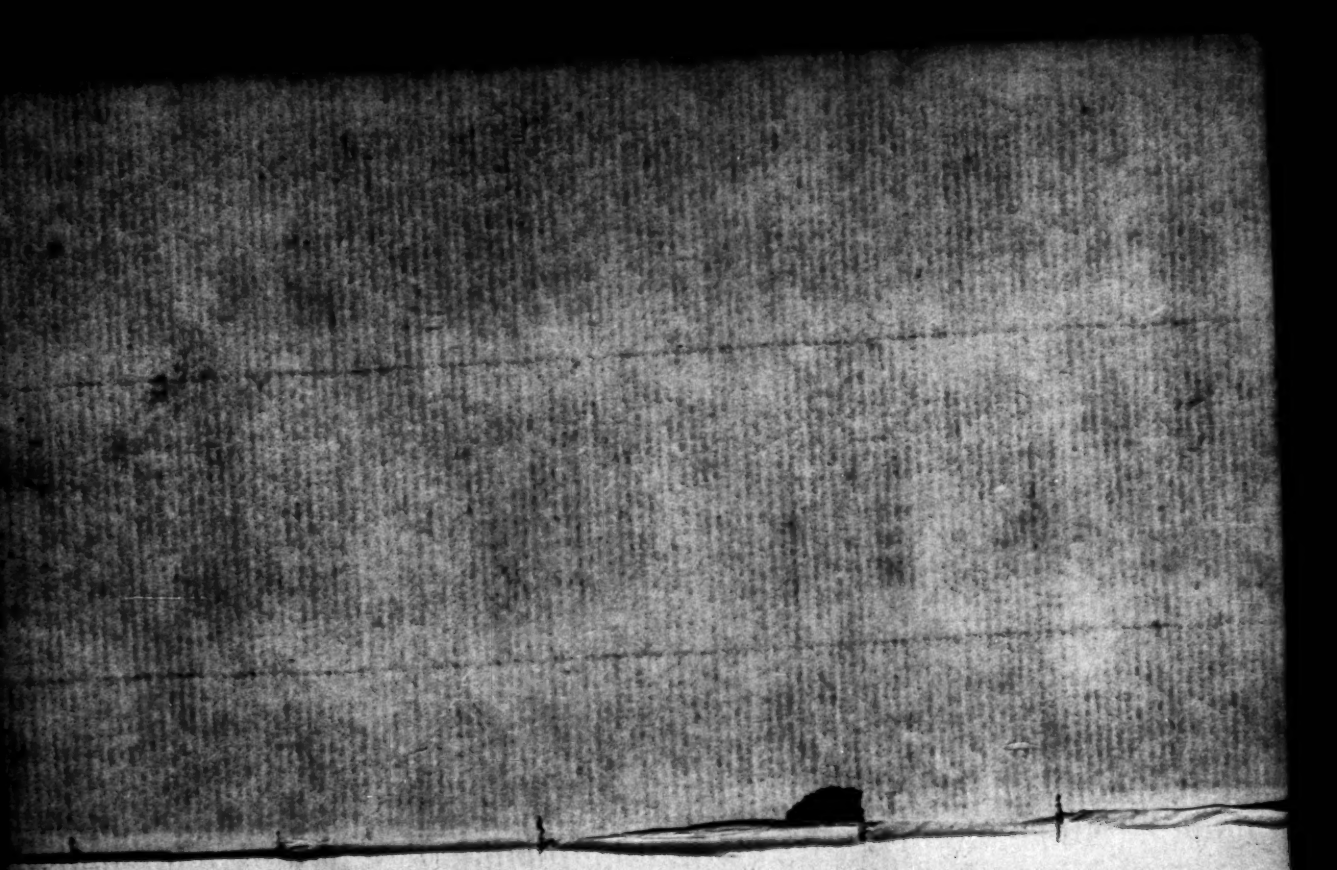
FIN.

TABLE
DES PIECES
Contenues dans ce Volume.

LE Poëme de Fontenoy, Pag. 1
Poëme sur le désastre de Lisbonne, 18
——Sur la Loi naturelle, en quatre parties.
Exorde, 31
Premiere Partie, 34
Seconde Partie, 39
Troisieme Partie, 46
Quatrieme Partie, 52
Discours en vers sur l'Homme. Premier Discours. De l'Egalité des conditions, 59
Second Discours. De la Liberté, 68
Troisieme Discours. De l'Envie, 76
Quatrieme Discours. De la Modération en tout, 84
Cinquieme Discours. Sur la Nature du Plaisir, 93
Sixieme Discours. De la Nature de l'Homme, 100
Septieme Discours. Sur la vraie Vertu, 111
Précis de l'Ecclésiaste, 118

Précis du Cantique des Cantiques, *Pag.* 128
Ode sur le Fanatisme, 135
—— Sur la paix de 1736, 140
—— A la Vérité, 145
Epître sur la Calomnie, 151
—— Sur l'Agriculture. 14 Mars 1761. 158
—— A l'Impératrice de Russie, 165
—— Au Roi de Suede, 170
—— Au Roi de Dannemarck, sur la liberté de la presse accordée dans tous ses états, 173
—— A M. d'Alembert, 182
—— Au Roi de la Chine, sur son Recueil de vers qu'il a fait imprimer, 186
—— A Horace, 194
Réponse d'Horace, 204
Sésostris, 214
A M. Marmontel, 217
Réponse de M. Marmontel, 220
Epître connue sous le nom des *vous* & des *tu*, 224
Impromptu fait à un souper dans une cour d'Allemagne, 226
Réponse à des vers de M. Ch. 227
Portrait de Madame.... 228
Vers à la même, *Ibid.*
Sur le Louvre. 1749. 230
Epître à M. des Mahis. 1750. 231
A M. D. M. *Délises, du 24 Juillet* 1756, 232

A Monsieur L.... Pag. 234
Sur un Reliquaire, *Ibid.*
A un Bavard, 235
A l'occasion de l'expulsion des Jésuites, *Ibid.*
Quatrain pour être mis au bas du portrait de Confucius, 236
A Madame la Duchesse de.... *Ibid.*
Lettre à Monsieur M.... 5 Mars 1765, 237
A M. de F.... 238
A M. de la P.... en lui envoyant un exemplaire de Sémiramis, 239
A Madame D..... *Ibid.*
A Madame de B.... en lui envoyant la Henriade, 240
A Monsieur S. D. M. *Ibid.*
A Monsieur de V., auteur d'un éloge du Roi Charles V, 241
A l'Auteur de Richardet, *Ibid.*
Vers à M. de B..... 242
Sur l'élection du Comte Poniatowski au trône de Pologne, 243

FIN DE LA TABLE.

MVSEVM BRITANNICVM